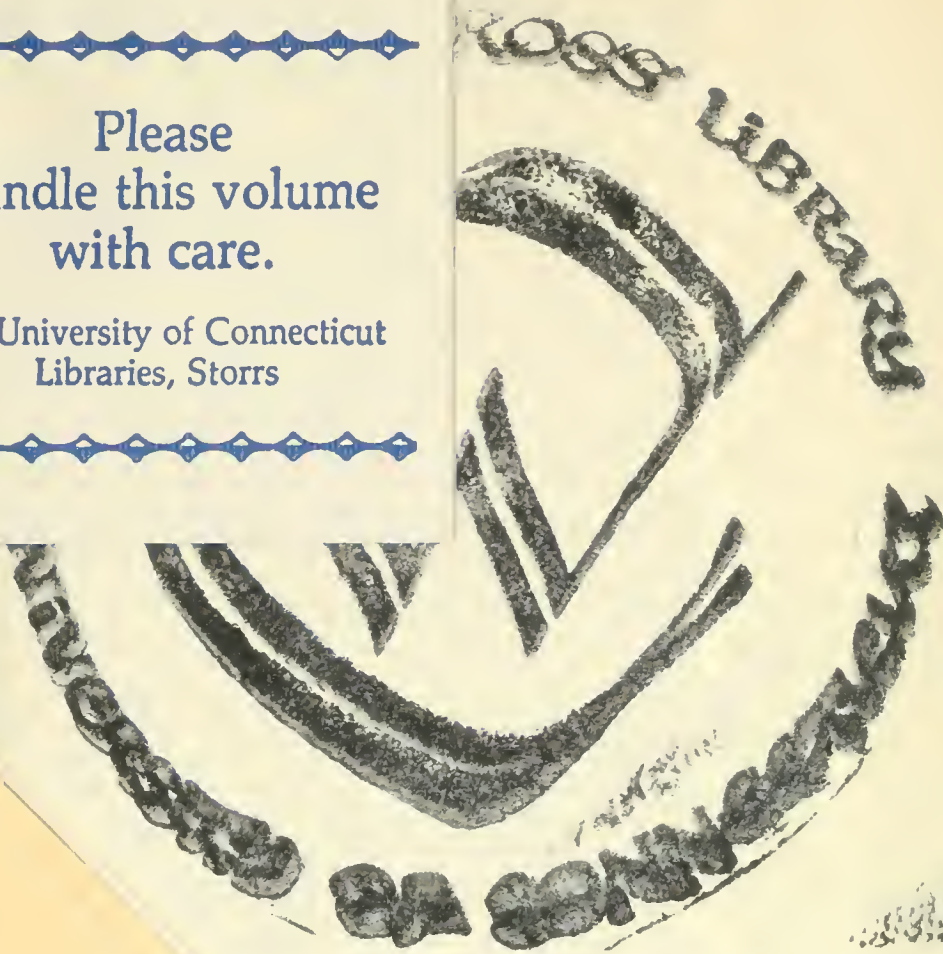


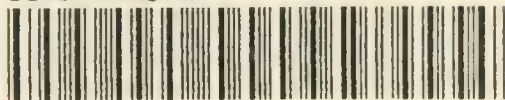
Please
handle this volume
with care.

The University of Connecticut
Libraries, Storrs

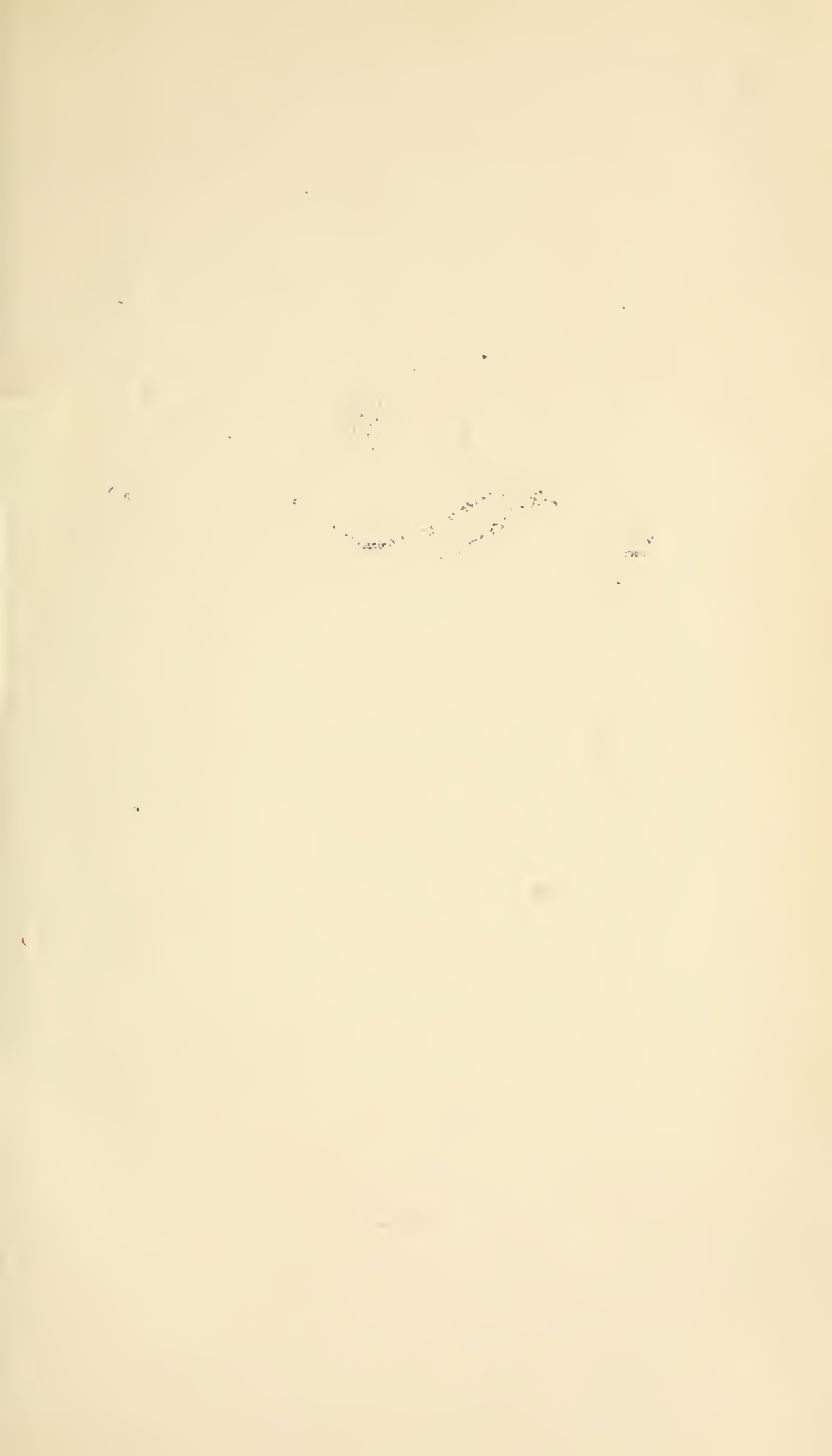


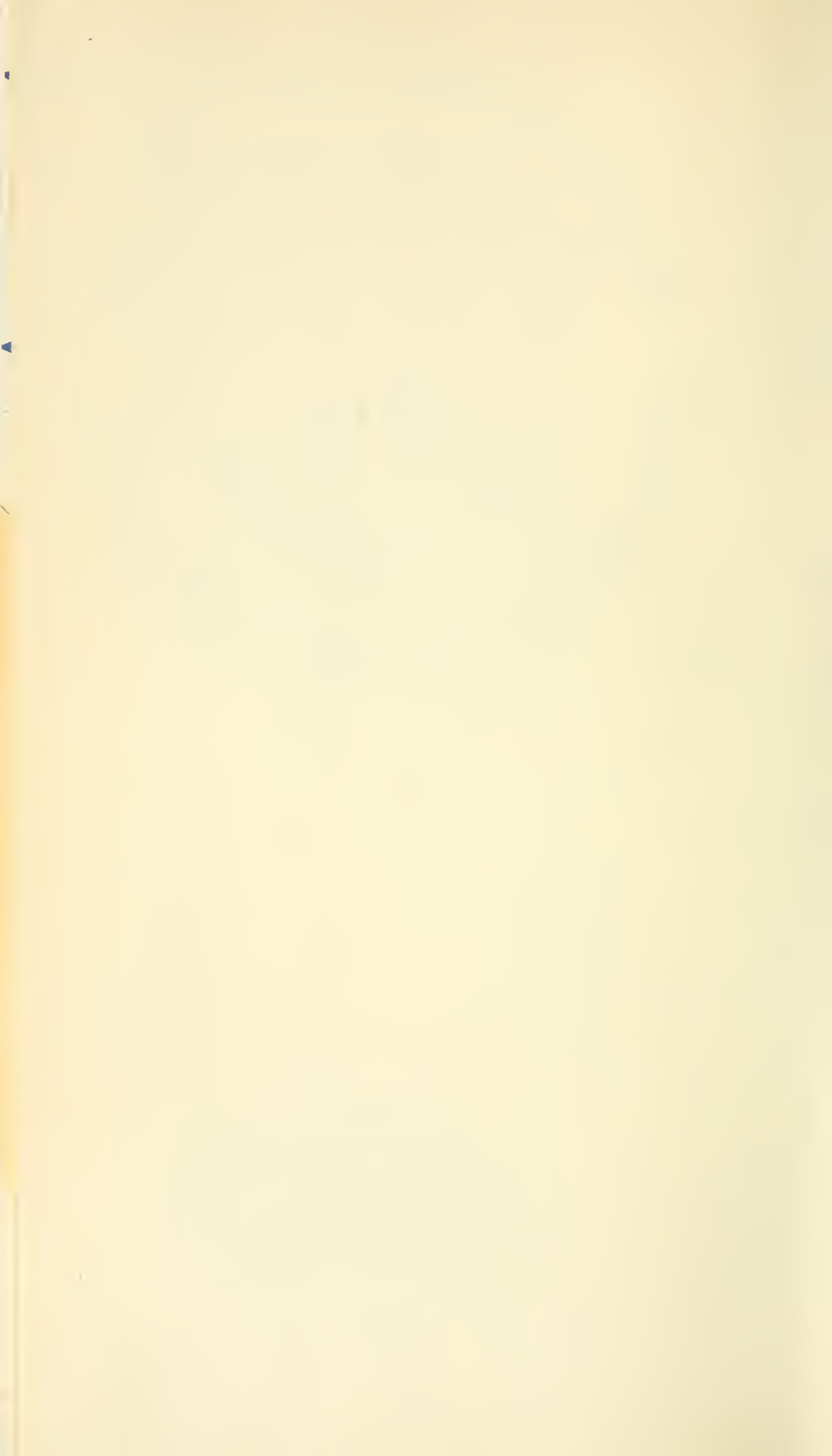
~~123~~
Sa88p

BOOK 123.SA88P c.1
SAUTAREL # PHILOSOPHIE DU
DETERMINISME



3 9153 00060567 7





BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE

JACQUES SAUTAREL

PHILOSOPHIE

DU

DÉTERMINISME

RÉFLEXIONS SOCIALES

— TROISIÈME ÉDITION —



PARIS

P. V. STOCK, ÉDITEUR
(Librairie TRESSE et STOCK)

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE-FRANÇAIS
PALAIS ROYAL

—
1896

PHILOSOPHIE

DU DÉTERMINISME

L'auteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au Ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1896.

A LA MÊME LIBRAIRIE

*Ouvrages déjà publiés
dans cette Bibliothèque Sociologique :*

- LA SOCIÉTÉ FUTURE, par *Jean Grave*. Un volume in-18, 6^e édition. Prix. 3 50
- PSYCHOLOGIE DE L'ANARCHISTE-SOCIALISTE, par *A. Hammon*. Un volume in-18, 2^e édition. Prix. 3 50
- ŒUVRES de *Michel Bakounine*. Fédéralisme, Socialisme et Antithéologisme. Lettres sur le Patriotisme. Dieu et l'État. Un volume in-18, 2^e édition. Prix 3 50
- DE LA COMMUNE A L'ANARCHIE, par *Charles Malato*. Un volume in-18, 2^e édition. Prix. 3 50
- LA SOCIÉTÉ MOURANTE ET L'ANARCHIE, par *Jean Grave*. Un volume in-18, avec préface par *Octave Mirbeau*. (*Interdit*).
- LA CONQUÊTE DU PAIN, par *Pierre Kropothine*. Un volume in-18, avec préface par *Elisée Reclus*, 5^e édition. Prix. 3 50
- ANARCHISTES, mœurs du jour, roman, par *John-Henry Mackay*, traduction de *Louis de Hessem*. Un volume in-18. Prix. 3 50

Sous Presse :

- L'UNIQUE ET SA PROPRIÉTÉ, par *Max Stirner*. Un volume in-18. Prix 3 50

123
Sautarel

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE

JACQUES SAUTAREL

PHILOSOPHIE
DU DÉTERMINISME

RÉFLEXIONS SOCIALES

TROISIÈME ÉDITION



PARIS

P. V. STOCK, ÉDITEUR

(Librairie TRESSE & STOCK)

8, 9, 10, 11, GALERIE DU THÉÂTRE FRANÇAIS
PALAIS-ROYAL

1896

123

5a 88p

Il a été tiré à part, de cet ouvrage, sur papier de Hollande, dix exemplaires numérotés à la Presse.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME

I.

Ce qui *a posteriori* frappe l'observateur dans tous les phénomènes que la nature présente, c'est l'identité absolue des effets corrélatifs aux mêmes causes qui les déterminent. Tout phénomène a ses lois, et ces mêmes lois qui les régissent sont immuables, aussi bien dans l'étroit laboratoire que dans le sein indéfini de l'espace interstellaire.

Que le phénomène soit moral, physique ou intellectuel, il ressort de l'analyse de leur nature, la même puissance mécanique, affective et cérébrale, correspondante à l'intensité de la causalité du phénomène.

Point de lacunes qui subsistent lorsque la vérification positive est accomplie. Toutes les sciences sont d'accord en ce qui concerne ces constatations. Jamais nul fait tangible à nos sens n'est venu démentir ces données scientifiques ; l'arbitraire en est exclu.

Lorsque Newton découvrit la loi de pesanteur, ce fut par une induction rigoureuse qu'il dut à la chute d'une pomme de révéler ce qu'il avait de connaissances latentes, d'en démontrer le constant phénomène : que tous les corps sont attirés vers le centre de la Terre. Cette pomme fit le même jeu qu'une étincelle au contact de substances inflammables. Son cerveau s'éclaira et lui permit d'apporter une des découvertes qui enorgueillissent l'Humanité. Tout individu peut en faire l'expérience en lançant aussi haut que possible un projectile quelconque, ductile ou liquide, et toujours en tenant compte du rapport des densités entre les corps et l'atmosphère ; le corps tombera sur le sol au lieu de suivre sans arrêt la

motion imprimée. Or, que penserait-on si un théologien à l'aspect grave et affirmatif venait nous démontrer le contraire ? Ce serait une risée générale et ce capricieux thaumaturge serait relégué, non sans raison, dans le domaine des antiques magiciens, faiseurs de miracles.

Rien n'est surnaturel pour l'homme de science : tout se démontre. L'essence intime de la nature est seule impénétrable, énigmatique, et c'est avec raison que A. Laugel ajoute dans ses exclamations. « La science nie les miracles pour présenter un perpétuel miracle », mais l'enchaînement des causes est permanent et tangible. La mécanique nous apprend que tous les corps s'attirent en raison directe de leurs masses et en raison inverse du carré des distances. On peut considérer les masses comme les mesures de la résistance au mouvement. Un corps a deux fois plus de masse qu'un autre, quand la même impulsion lui imprime une vitesse deux fois plus faible : masses et distances, voilà tout ce qui entre dans la

loi d'attraction. Ce fut donc Newton qui, avec le concours des lois mécaniques de Képler et l'appoint de sa loi de pesanteur, put nous faire admirer l'harmonie éternelle des mondes gravitant autour de leur foyer central par le jeu des forces centripètes et centrifuges que tous les corps possèdent. Si Aristote, Thalès et Pline pouvaient renaître, quel étonnement les confondrait devant ces édifiantes conquêtes. La science a brisé ces sphères de cristal (les corps célestes). La Terre loin d'être considérée comme le centre du monde n'est plus qu'un grain de poussière éparse dans les nuits des espaces que les vagues éthérées, lumineuses, impétueuses, viennent éclairer. Copernic avait tiré la Terre de l'immobilité. Newton en tira le Soleil. L'astre obéit, comme le plus menu des corps aux impulsions de la force universelle. Qu'on opère le vide à l'aide d'une machine pneumatique, et l'on pourra s'assurer que la lumière se propage directement sans déviations, et reconnaître comme vraie la loi qui démontre que dans

tout milieu homogène la lumière se propage en ligne droite. De même que celle qui démontre que l'intensité de la lumière est en raison inverse de la distance, étant absorbée par les corps qu'elle traverse. Les lois de réflexion et de réfraction sont constatables : 1° au moyen d'une surface plane polie ; 2° en plongeant un bâton dans un liquide transparent. L'évidence constante de ces faits nous permet d'en inférer l'immuabilité. Qu'un phénomène, de simple qu'il est, devienne complexe par suite de circonstances inopinées, l'analyste qui a pour principe d'en éclaircir l'incohérence ne doit subir aucun trouble, et au lieu d'acquiescer aux fantaisies de l'arbitraire doit s'efforcer d'abstraire élément par élément les conditions constituantes du phénomène, et après ces travaux préliminaires, le travail se précise et l'opération se facilite. La méthode en est nécessaire pour éviter toute confusion. Le moindre fait physico-chimique nous légitime nos dires. Qu'on remarque, par exemple, le cas vulgaire du forgeron

frappant de son marteau un métal incandescent sur l'enclume : que de complications merveilleuses se produisent et ravissent d'admiration, lorsqu'on suit la chaîne de toutes ces multiples transformations. Le fer d'abord étincelant subit insensiblement hors du foyer la loi d'équilibre des températures et il se trouve dépourvu de cette atmosphère lumineuse qu'il traînait, les forces ambiantes lui disputant ce privilège et quelques minutes suffisent pour que la transmission de ce surcroît de chaleur qu'il accumulait dans ses excavations poreuses s'accomplisse, agitant l'atmosphère aérienne en des vagues tumultueuses semblables à l'eau agitée par l'ébullition et dissociant en partie l'oxygène de l'azote utiles à notre conservation, et enfin reprend sa teinte noirâtre que la déperdition calorifique substitue successivement du blanc étincelant au rouge écarlate, ainsi de suite. En outre, cette lumière de l'incandescence fait vibrer les ondes éthérées qui s'épandent par tous les corps et détermine dans notre organe

visuel et sur la rétine en particulier, une série de phénomènes physico-chimiques qui ébranlent le sensorium adapté à l'œil. Toutes ces modalités ne résultent que des manifestations changeantes du mouvement éternel qui nous entoure de toutes parts. Ensuite il se dilate sous les solides chocs du lourd marteau abattu, ses molécules s'espacient, s'élargissent, des sensations tactiles, brûlantes ou réfrigérantes correspondent aux divers états qui s'effectuent. Les phénomènes physiques sont généralement passagers ; les phénomènes chimiques sont permanents.

La barre de fer rougit et noircit, se dilate et se contracte selon les degrés d'intensité calorique, mais ces états sont changeants. Si on plonge la même barre de fer dans un creuset chauffé, contenant du soufre, le fer disparaît, le soufre aussi, et on obtient un corps nouveau qui n'est ni du soufre ni du fer, mais qui contient ces deux corps et n'en possède pas les propriétés qui leur sont propres. Ce phénomène chimique restera cons-

tant, plus complexe que le phénomène physique, et peut se reproduire à volonté avec les mêmes éléments sans que rien ne vienne démentir les lois qui les déterminent, car elles sont inflexibles. Contractions et dilatations, révèlent des phénomènes physiques. Réactions et transformations révèlent des phénomènes chimiques, dont la source motrice est le mouvement.

Dans son *Traité sur la Corrélation des forces physiques*, Grove énonce ainsi le principe de la conservation de l'énergie : « La lumière, la chaleur, l'électricité, le magnétisme, le mouvement et l'affinité chimique sont des manières d'être de la matière qui peuvent toutes se convertir l'une en l'autre. » Ainsi nous pouvons dire que la chaleur produit l'électricité : l'électricité la chaleur ; que le magnétisme produit l'électricité : l'électricité le magnétisme et ainsi de suite. Lorsqu'on songe à l'exiguité des molécules le vertige nous prend ; nos efforts sont impuissants à imaginer ce que les microscopes puissants nous révèlent déjà en partie.

Au moyen de ces instruments on distingue sur le verre des lignes distantes de $1/2$ 250.000 de millimètre. Ce n'est pas avec nos sens si grossiers et pourtant si utiles à notre intelligence que nous pouvons directement percevoir ces subtiles merveilles de la nature. Comme notre vanité s'éclipse devant le microscope ! Que de divagations nous proférons sur les propriétés de la matière ! M. John Lubbock dans son discours à la *Société royale* de Londres ajoute, d'après l'opinion de Jorby, qu'il y aurait de 500 à 2000 molécules sur une étendue de $1/2$.000.000 de millimètre ; 500 dans l'albumine et 2000 dans l'eau. Que d'immensité dans une molécule ! Que de mystères nous émerveillent dans ces infinies grandeurs ! Tout y est antithétique et hyperbolique.

Ce fut l'énonciation de la loi sur la même intensité de vitesse de tous les corps dans le vide que Galilée émit, qui ameuta les docteurs de l'Université et leur hostilité fut telle qu'il dut quitter Pise. Cette loi concluait que les idées d'Aristote étaient fausses. L'expé-

rimentation a fait justice de toutes ces sciences fantaisistes à idée préconçue que les moyen-âgeux aimaient à professer. La vitesse de chute des corps graves croît proportionnellement au temps. Ainsi les espaces parcourus en 5 secondes sont :

Après 1 seconde	12 centimètres
— 2 —	48 ou 12×4
— 3 —	108 ou 12×9
— 4 —	192 ou 12×16
— 5 —	300 ou 12×25 etc...

Il faut donc multiplier l'espace que parcourt un corps tombant pendant 1 seconde par les mêmes nombres 4, 9, 16, 25, pour obtenir les espaces parcourus pendant 2, 3, 4, 5 secondes de chute. Ainsi les corps tombant librement sous l'action de la pesanteur sont proportionnels aux carrés des temps écoulés depuis l'origine de la chute.

La science n'accepte dans son sein que des faits irréfragables et de cette façon la marche positive est assurée, les chemins tortueux se nivellent devant elle. Surfaces, volu-

mes, densités sont des quantités corrélatives et leurs rapports invariables. Ainsi pour obtenir la densité on divise la masse par le volume, le résultat est toujours le même. Le hasard est méconnu dans les problèmes scientifiques. Voici une déduction imaginée de Guillemin toute positive : « Supposons toute la matière du soleil, des planètes et leurs satellites uniformément répartie dans l'espace sphérique embrassé par l'orbite de Neptune : il en résulterait une nébuleuse gazeuse homogène, dont la densité ne serait plus qu'un demi millionième de la densité de l'eau (puisque la sphère d'un pareil rayon aurait un volume égal à plus de 300 quadrillions de fois le volume terrestre). La nébuleuse solaire ainsi dilatée serait de 400 millions de fois moins dense que l'hydrogène à la pression ordinaire, lequel est, comme on sait, le plus léger de tous les corps connus. » Tout frottement engendre de la chaleur : l'eau de la mer est rendue plus chaude par suite de l'agitation que provoque une tempête, parce que le froissement mécani-

que des vagues est finalement converti en chaleur. Partout où il y a frottement vaincu, il y a chaleur produite, et cette chaleur est la mesure de la force dépensée à vaincre le frottement. La chaleur est simplement la forme primitive sous une autre forme, et pour éviter cette transformation il faudrait anéantir le frottement. Transformation d'une même force indestructible que physiciens et chimistes calculent et analysent, car le moindre fait physique implique nécessairement un état chimique. Tout se tient et les liens qui relient la physique et la chimie sont les mêmes que ceux qui relient toutes les autres sciences. Toutes les sciences sont corrélatives entre elles et ne peuvent s'annihiler.

Voici comment s'exprime d'un ton familier pour démontrer la loi de conservation d'énergie le profond physicien Tyndall : « Nous mettons habituellement de l'huile sur la pierre à aiguiser, nous graissons la scie, et nous avons grand soin de lubrifier les essieux de nos voitures. Tout cela n'est en

somme que pour conserver la force utile à nos besoins. Ainsi le mécanicien qui doit se rendre à une station quelconque a intérêt et grand soin de ne pas laisser échapper une somme de force qui se perdrait par le frottement des roues avec les essieux, et, pour empêcher le frottement, il a soin de verser de l'huile dans une boîte communicative de l'essieu. Car à chaque degré de chaleur engendrée par le frottement des essieux, correspondrait une perte déterminée et équivalente de la force mécanique qui doit entraîner le convoi. Il n'y a pas de perte absolue de force. Si nous pouvions recueillir toute la chaleur engendrée par le frottement et la transformer sans perte en force mécanique, nous serions en état de communiquer au train la somme précise de vitesse qu'il a perdu par le frottement. Ainsi donc chacun de ces employés qui verse de l'huile démontre expérimentalement, sans s'en douter, le principe qui constitue le lien d'union des phénomènes de la nature. Il affirme à son insu et la convertibilité et l'indestructibilité

de la force. Il démontre pratiquement que l'énergie mécanique peut être convertie en chaleur, et que lorsqu'elle est ainsi convertie, elle n'existe plus comme puissance mécanique ; car pour chaque degré de chaleur développée, un équivalent rigoureusement proportionnel de la *force locomotive* de la machine disparaît. On approche d'une station à raison de 40 à 50 kilomètres à l'heure, on serre le frein, de la fumée et des étincelles s'échappent de la roue sur laquelle il agit. Le train est arrêté. Comment ? Simplement par la conversion en chaleur de toute la force motrice qu'il possédait au moment où le frein a été serré ». La chaleur précède toujours la combustion (lumière-brûler). Davy a trouvé que lorsqu'une batterie de fusils à pierre tombait dans le vide il ne se produisait pas d'étincelle, mais que les particules détachées de la platine, examinées au microscope, offraient des signes de fusion. Continuons de puiser à pleines mains les bienfaisantes expériences de Tyndall. Voici ses explications sur la lumière :

« J'ai un bec dont je puis faire jaillir un jet de gaz enflammé. Voici la flamme. Quelle est sa constitution ? Nous avons à l'intérieur de la flamme un noyau de gaz pur, non brûlé, et en dehors tout alentour l'oxygène de l'air. La surface externe du noyau de gaz est en contact avec l'air ; c'est là que les atomes se heurtent les uns contre les autres et produisent par leurs chocs lumière et chaleur. La constitution intime de la flamme est très digne d'une attention spéciale, et grâce au génie de Davy voici l'explication : Le gaz de la houille est ce que nous pouvons appeler un hydrocarbure ; il est formé de carbone et d'hydrogène chimiquement unis. De ce gaz transparent s'échappent la suie et le noir de fumée, que nous apercevons lorsque sa combustion est incomplète. Cette suie et cette fumée, qui sont alors sous leur forme naturelle, s'unissent à d'autres substances lorsque la combustion est complète et reprennent une forme transparente. Nous avons dans le jet de gaz une surface de gaz composé en contact avec l'oxygène de l'air.

Nous y avons mis le feu, et les attractions sont devenues tout-à-coup si intenses que le gaz a éclaté en flamme. L'oxygène a à choisir entre deux partenaires, ou si vous l'aimez mieux, il est en présence de deux ennemis, et il se prendra corps à corps avec celui qui lui convient le mieux, ou qu'il hait le plus cordialement suivant le cas. Il s'attaque d'abord à l'hydrogène, et met le carbone en liberté. Les particules solides du carbone, ainsi éparpillées en nombre innombrable au sein du gaz enflammé, deviennent fortement incandescentes, elles atteignent la chaleur blanche, et c'est principalement à elles qu'est dû l'éclat de nos lumières artificielles. Ce carbone cependant, quand le moment sera venu, s'attaquera à son tour à l'oxygène pour devenir ou tendre à devenir de l'acide carbonique. C'est en passant de l'hydrogène avec lequel il était d'abord combiné à l'oxygène auquel il s'unit définitivement, alors qu'il est seul et redevenu célibataire, qu'il nous donne toute la splendeur de sa lumière. La combustion

d'une bougie ou chandelle, est en principe la même que celle d'un jet de gaz. Voici un bâton de cire ou de suif, traversé par une mèche de coton. Vous enflammez la mèche, elle brûle, le suif se fond à sa base ; ce suif fondu monte dans la mèche en vertu de l'attraction capillaire ; il est converti en vapeur par la chaleur, et cette vapeur est un hydrocarbure qui brûle exactement comme le gaz. Vous avez donc partout, à l'intérieur de la vapeur non brûlée, au dehors de l'air commun, et entre la vapeur et l'air, une couche neutre, sorte de champ de bataille des atomes en collision, où ils se choquent et développent en se choquant de la lumière et de la chaleur. Il serait difficile de trouver dans la nature quelque chose de plus admirable qu'une bougie allumée : le bassin creux partiellement rempli de matière fondue à la base de la mèche, la fusion lente du liquide, sa vaporisation, la structure de la flamme : sa forme élancée se terminant en pointe, l'air qui afflue pour pourvoir à son entretien, sa beauté, son

éclat, sa mobilité, en ont fait le type favori des êtres éthérés ; et la dissection que Davy en a fait, loin de diminuer le plaisir avec lequel nous le regardons, en a fait plus que jamais, pour les esprits éclairés, une merveille de beauté incomparable ».

Ainsi donc ces atomes vibrants et lumineux communiquent leurs vibrations à l'éther dans lequel ils flottent, les ondes éthérées entrent dans la pupille, traversent le globe de l'œil et se brisent sur la rétine au fond de l'œil. Ce choc est aussi mécanique que le choc des vagues de la mer contre le rivage. Leurs mouvements communiqués d'abord à la rétine suivent le nerf optique et arrivent au cerveau où ils nous donnent la conscience de la lumière. Ces faits si souvent exposés au public ne concluent-ils pas hautement que tout phénomène aussi complexe qu'on l'imaginât ne viendrait infirmer les expériences auxquelles les instruments scientifiques nous permettent d'assister, grâce aux labeurs féconds des travailleurs de l'esprit. Pour aborder une cause tangible inconnue à ses

domaines, la science positive ne recourt jamais aux puériles fantaisies qui abondaient chez nos ancêtres.

L'hypothèse *a priori* lui vient en aide pour résoudre la solution et faciliter sa marche comme un aveugle se sert du bâton pour s'assurer de son chemin, mais si l'expérience dément les premières conceptions, l'investigation se porte ailleurs et les efforts sont toujours rémunérés ; seule l'évidente expérimentation sanctionne les mûres aperceptions ; alors les pâles lueurs vacillantes de l'hypothèse s'immobilisent et s'intensifient parmi les brumes épaisses qui recouvrent l'apanage scientifique. La loi fait la sanction. Hors d'elle tout n'est que fantasmagories et chaos. Que de progrès accomplis depuis deux ou trois siècles ! Quoi de surprenant que des hommes s'exposent au martyre pour chercher à arracher les sublimes secrets à la nature avare ! Que d'efforts généreux, que de vies ensevelies pour fouiller dans ses flancs les trésors si précieux qui élèvent l'humanité !

L'intrigue et la gloire sont les deux nymphes qui chantent à l'homme l'amour du travail et le persuadent par leur art enjoleur de gravir les monts les plus ardues, courir les steppes brûlantes, de longer marais et fleuves, de s'enfouir dans les épaisses forêts vierges, de s'isoler parmi les mers lointaines, bravant monstres et précipices, fièvres et tempêtes, et d'aller toujours de l'avant pour les conquêtes si chères qui inondent le cœur et l'esprit des rayons bienfaisants de la civilisation protectrice et de la science féconde. Chaque nouvelle connaissance transporte d'admiration l'attentif chercheur de vérités. Qui, les paupières disjointes et les yeux baignés de feu et de lumière, n'a senti l'image brûlante du soleil, ou, vagabondant sous les arbres du bois pleins de douces émanations, n'a été charmé, les oreilles toutes bourdonnantes, par l'harmonieux ramage des oiseaux achevant notre délire. Eh ! bien l'analyse de ces spectacles est aussi surprenante, aussi captivante que les sensations étranges qui nous enivrent.

Lumière et son, quoique de nature divergente, s'effectuent identiques quant au mode d'opération. Le spectre solaire est aux yeux ce que la gamme est aux oreilles; ses différentes couleurs représentent des notes de *tons* différents. Les vibrations qui produisent l'impression du rouge sont plus lentes et les ondes éthérées qu'elles engendrent plus longues que celles qui produisent l'impression du violet; les autres couleurs sont excitées par des ondes de largeurs intermédiaires. Voici les derniers résultats obtenus par quelques savants physiciens dont l'autorité est acquise.

La lumière parcourt l'espace avec une vitesse de 300.000 kilomètres par seconde. Réduisant ce nombre en centimètres nous trouvons le nombre de 30.000.000.000. Maintenant on a trouvé que 16.666 ondes de lumière rouge placées à la suite les unes des autres feraient un centimètre; multipliant le nombre de centimètres que contiennent 300.000 kil. par 16.666 nous trouvons le nombre d'ondes de lumière

rouge contenue dans 300.000 kil. Ce nombre est de 496.774.193.548.548. Toutes ces ondes entrent dans l'œil en une seconde. Pour produire l'impression du rouge sur le cerveau, la rétine doit être frappée avec cette vitesse vraiment incroyable. Pour produire l'impression du violet, le nombre de pulsations est de six cent quatre-vingt-dix-neuf millions de millions de chocs par seconde. Les autres couleurs du spectre montent graduellement de ton du rouge au violet. Mais au delà du violet il est des rayons de ton trop bas pour qu'ils nous soient perceptibles. Il en est de même des sons musicaux trop aigus et trop graves pour pouvoir être entendus. Il est des ondes à travers l'air émises par les corps vibrants qui quoique frappant l'oreille par successions régulières sont impuissantes à exciter la sensation d'un son musical.

D'autres sont si intenses qu'elles arrivent par perturber l'organe auditif en déchirant le tympan qui sert de réceptacle. Le larynx d'un enfant vibre plus rapidement que celui

d'un homme, et c'est pour cela qu'on choisit dans les chœurs, des enfants pour produire les notes aiguës et des hommes pour produire les notes basses. L'ensemble de la condensation et la raréfaction qui constituent les ondes sonores est produit par les diverses dispositions des particules d'air pressées les unes contre les autres. Il semblerait que toutes ces merveilles ne soient qu'un amas de rêves si les instruments de précision n'en montraient la réalité. Si la physique nous passionne par ses démonstrations métaphoriques, la chimie est aussi surprenante et aussi explicite dans les élaborations fermentescibles du laboratoire. Les récentes découvertes attribuées aux Berthelot, Wurtz, Chevreul, etc..., sont d'une utilité incontestable et permettent d'augurer de grands services dont les classes sociales hériteront. Ainsi la chimie synthétique a pu transformer des substances minérales inorganiques en substances organiques. L'urée, la taurine, la glycocolle, ont pu être reproduites, et si les vrais corps albuminoïdes ont jusqu'ici

défié les efforts de la chimie synthétique, on peut presque assurer qu'ils ne la défieront pas toujours. Alors la fibrine, l'albumine, la caséine, etc..., les aliments par excellence de l'homme, pourraient être directement empruntés au monde minéral. Cette grande conquête affranchira l'homme dans ses devoirs sociaux et entr'ouvrira de nouveaux horizons pour la vie d'avenir. Peut-être que l'homme pouvant s'assimiler une nourriture tout aussi substantielle que celle des viandes de nos bestiaux, sera dédommagé de cette nécessité qui le pousse à égorger des êtres doués de sensibilité qui lui rappelleront plaintivement leur parenté généalogique. L'horreur du sang versé se fera sentir et nul ne voudra se rendre coupable d'un meurtre envers des parents d'espèces vaincues. Réactions et transformations s'opèrent constamment identiques avec les mêmes substances, les lois chimiques sont aussi invincibles que toutes les lois qui président aux incessantes modalités. Lorsque furent divulguées les découvertes d'Har-

vey et de Lavoisier concernant la circulation du liquide sanguin et de l'action comburante de nos tissus par l'oxygène, ce ne furent dès le début que protestations et sarcasmes; mais des analyses renouvelées survinrent pour attester les affirmations péremptoires des savants novateurs, et enfin on put constater qu'à une certaine absorption de nourriture répondait une activité vitale correspondante, due à l'élaboration stomacale en humeurs constitutives, et enfin qu'à l'assimilation d'une certaine quantité de fluide oxygéné correspondait une combinaison équivalente de tous nos tissus. Il n'y eut de doute pour personne devant ces faits indubitables. Les plus grands génies ont signé dans le grand livre que présente la nature. Copernic, Galilée, Képler, Newton et Laplace en astronomie. Aristote, Humboldt, Darwin, Goethe en naturalisme. Bertholot, Chevreul, Pasteur, en chimie. Tyn-dall, Arago, Helmholtz, en physique. H. Spencer, Huxley, Hœckel, en physiologie. Tous n'ont reconnu que la loi immuable

comme moyen suprême pour s'assurer de leurs observations, et la raison inquiète fut satisfaite par ces affirmations absolues.

La loi déterminant le phénomène, c'est donc le déterminisme qui se manifeste partout et toujours. La science n'accepte que le déterminisme comme philosophie rationnelle ; toute autre conception n'est que fictive et préconçue.

II

Voici ce qu'exprime M. Claude Bernard dans son *Introduction à la Médecine expérimentale* : « Les physiciens et les chimistes sont bien sûrs que les phénomènes inorganiques ne sauraient s'accomplir que d'une seule façon identique à elle-même et déterminée, tant que les conditions d'existence de ces phénomènes sont réunies dans un accord, lui-même déterminé. Connaître le nombre et le rôle de tous les facteurs organiques, tel est le point de départ du déterminisme, et son point d'arrivée est que l'harmonie la plus rigoureuse est aussi la loi des choses de la vie. Le mot exception est rayé depuis longtemps du vocabulaire des sciences physico-chimiques. Il en est tout autant dans les sciences physiologiques. Ce qu'on appelle aujourd'hui une exception est tout simplement un phénomène dont les

conditions d'existence nous sont encore inconnues. Jadis on pouvait dire que tantôt on guérissait et tantôt on ne guérissait pas la gale. Maintenant on la guérit toujours, car on s'adresse à la cause déterminée de la maladie. » Et dire que malgré les recherches fructueuses que des chercheurs opérèrent, malgré l'apport scientifique de lois ravies au code obscur de la nature, malgré la vivante efficacité de cette noble moisson, toujours il s'est dressé des barricades qu'élevaient les vieux préjugés si néfastes au développement des futures générations. Chaque loi nouvelle a eu ses défenseurs opiniâtres et ses détracteurs, oppresseurs barbares à tout progrès, fût-il le plus précieux à l'ensemble des foules ; la routine et les vieilles reliques sont encore choyées par les cervelles obtuses et vides des vétérans sciencés. Lorsque le courageux Galilée affirma ce que Copernic avait déjà démontré, malgré les tortures accablantes, le double mouvement de rotation et de translation de la terre autour du foyer

solaire, le flambeau de la vie de tous les êtres, ce fut une révolution dans les vieilles universités. Mais ce qui à leur insu vint corroborer par la suite cette découverte, ce fut la théorie du mouvement infini et éternel qui meut toutes choses. Le transformisme en fut la résultante, le mouvement en fut le principe. Par les inductions qui s'en suivirent, tout dans l'espace se mouvait et les proches planètes comme les plus lointaines étoiles transportaient dans le sein infini des cieux la vie créatrice en un rythme éternel. Les individus comme les mondes gravitent autour de l'axe et du milieu qui les enfanta. Dès lors le vide et le néant disparurent avec leur passivité immuable pour les fastes du progrès incessant qu'une aurore nimbait.

Les lois sociales furent de celles qui exigèrent le plus d'efforts pour qu'elles s'imposassent. De nos jours encore, et ce semble invraisemblable, le vieux monde savant en est réduit aux balbutiements stupides pour éviter les nécessités rénovatrices qui impli-

quent leur application désobligeante pour la caste des politiciens. La loi de solidarité ou d'association pour la lutte vitale que le Christ pressentit sera de longtemps encore méconnue. L'agitation féconde et généreuse de ce martyr des foules ignorantes et féroces et du pharisaïsme des puissants irascibles, fut la sanction de l'amour qui étendra ses liens harmoniques parmi tous les hommes. Cette rigoureuse logique « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'il te fasse » simplifiait et précisait les rapports réciproques d'où l'ordre luirait permanemment d'un éclat vivifiant. Cet aphorisme qui fit s'insurger le bouillant Galiléen, cingla profondément les puritains dirigeants du troupeau social. L'acuité en fut telle qu'ils le vouèrent à la lente agonie du Calvaire. Cet esprit spontané d'association libre des individus pour un but commun, les sciences bio-psychologiques modernes l'expliquent comme étant l'élément nécessaire au développement progressif d'une espèce quelconque en favori-

sant sa survivance dans le tourbillon de la lutte implacable qui pousse les myriades d'espèces à s'annihiler réciproquement. Les plus grands esprits font un joyeux concert qu'aucune dissonance ne trouble et d'où la philosophie du déterminisme jaillit puissante et sereine.

Le postulat des perpétuels phénomènes se réduit à ceci :

Que tout fait dérive d'une cause connue ou inconnue.

Que toute cause est assujettie à un principe dont l'essence sera pour toujours secrète aux plus profonds scrutateurs. Si le comment des choses est discernable partiellement, le pourquoi n'appartiendra qu'aux abstractions métaphysiques. Ce qui est commun aux êtres humains doués des cinq sens c'est le degré de sensibilité des organes qui fonctionnent dans l'organisme. Ainsi, par exemple, qu'on enferme entassées 500 personnes dans une étroite et basse habitation où l'air ne puisse se renouveler, incontinent l'asphyxie en résultera pour toutes,

parce que toutes ont le sang constitué des mêmes globules rouges et blancs, des mêmes substances. Le sang ne pouvant s'assimiler l'oxygène vivifiant, s'empoisonne. En toute occurrence les mêmes phénomènes seront ressentis par tous les êtres animés qui y seront exposés. Que l'éclair zigzague, que la foudre tombe auprès d'habitations et embrase quelques produits combustibles, instantanément les quelques individus témoins du phénomène ressentiront les mêmes sensations tactiles, visuelles, olfactives, gustatives et auditives.

Dans toutes nos investigations nous ne découvrons que des résultantes. Toute sensation visuelle objective correspond à un phénomène lumineux. C'en est tout autant des autres organes sensitifs. Toute sensation subjective n'est que le processus de toute sensation objective déterminée. A de diverses perceptions notre *moi* réagit en conséquence, des transformations s'opèrent de cette variété. Que nous soyons exposés aux rayons torrides de l'Equateur, bientôt notre

blanc tissu dermique, soyeux, se bronzerà, et des callosités surviendront par suite de la nouvelle adaptation.

Que par mesure pénale ou erreur judiciaire, fussions-nous solidement constitués, nous soyions enchainés dans un noir cachot, insensiblement notre vigueur s'étiolera, nos membres et nos organes s'atrophieront par suite de non-activité ; nulle action lumineuse ne venant faire fonctionner ni irradier par l'irritabilité nerveuse le mécanisme de l'œil et le cerveau, les paires qui y communiquent finiront par déchoir irrémédiablement, ainsi que l'organe d'optique. Tout en nous exige la commotion, le travail. La moindre cellule de nos substances organiques s'active, laborieuse, lorsque lui sont communiqués les matériaux nécessaires, par les voies les plus ténues qui y correspondent. Si par accident physiologique une de ces voies communicatrices s'intercepte, l'orifice obstrué ne permettant plus à l'élément vital de féconder la partie dépendante, elle se desséchera et

mourra, dépourvue des substances nutritives.

Nous sommes, par la contexture de tous les agrégats organiques qui nous constituent, un monde social où tous ces êtres microscopiques (cellules), bâtissent avec entrain, humbles travailleurs, la paroi nécessaire à la préservation de leur existence, à l'abri des brusques fluctuations qui perturbent leur fonctionnement. La joie que la santé nous fait exprimer, résulte de l'activité harmonique de ces milliards d'individus. La souffrance est, au contraire, due à des désordres, que nous transmettent subitement ces mêmes individus, qu'une contrainte ou la non-réceptivité des humeurs nutritives nécessaires à leur développement provoquent. Notre *moi*, qui embrasse la division multiple du travail de ces infimes *moi*, exprime constamment les diverses manifestations internes qui s'opèrent, douces ou pénibles, afin que nous puissions pourvoir aux exigeantes revendications. Quoique notre supériorité éclate relativement à ces frêles ouvriers, elle n'est que fictive, qualitative-

ment. Un corps hétérogène, supérieur apparemment à un corps homogène, perdra sa prépondérance par la division des parties homogènes diverses qui le constituent. Les parties n'ont d'équivalence entre elles que le rapport quantitatif. Toute propriété qualitative s'efface comme par enchantement dès le contact du scalpel de l'analyse; à la disséction de l'ensemble synthétique, il ne reste qu'unités homogéniques : assises de tout édifice.

Les sociétés humaines sont comme nous-mêmes dans le rapport intime des unités cellulaires qui créent notre *moi*. Le moi d'une société se développe ou s'amointrit par les rapports convergents ou divergents des *moi* individuels. Plus les unités, c'est-à-dire les individus, se satisfont dans leurs désirs, plus évidemment la société manifestera une vie active, bruyante et florissante. Une société est donc une résultante comparativement à nous-mêmes qui ne reflétons que l'activité des cellules protoplasmiques en mouvement. Tout s'enchaîne et se maintient. Ainsi, par l'analyse, sociétés et individus

disparaissent lorsqu'on pénètre jusque dans ses profondes racines l'arbre généalogique des règnes végétaux et animaux. La substance amorphe est l'origine primordiale où puisent avidement les êtres organisés. Cette masse protoplasmique est l'objet d'une scission regrettable parmi de nombreux savants, quant à sa formation, à sa genèse. Des quantités énormes couvriraient le fond des mers. Du moins c'est ce que rapportent les explorations de Bessels et autres. Les dragages du *Porcupin* qui firent connaître cette Masse à laquelle Huxley donne le nom de *Bathybius Haeckelii*, ont ramené des profondeurs de l'Océan des masses de limon vivant, évidemment identiques avec les *masses de sarcode animé* étudiées à l'état de vie par Wyville Thomson et William Carpenter. Trois naturalistes du plus grand mérite, Thomson, Carpenter et Huxley, ont donc vu le *bathybius* vivant. Leurs conclusions ont d'ailleurs été confirmées par les observations récentes de Bessels, explorateur des régions arctiques, d'où il a

ramené du fond des mers du Groënland des masses de protoplasma vivant et à l'état amorphe. La vie qui anime cette substance n'est pour les uns qu'un mode particulier de la matière, qu'un mouvement spécifique produit. D'autres substituent à ces hypothèses un principe intérieur d'action, l'union temporaire du sens intime et de l'agrégat matériel et affirment que cette excroissance, cette multiplication facultative du *dedans au dehors* concurremment à la matière inerte, inorganique, augmentant du dehors au dedans par simple juxtaposition des molécules ne pouvait être dûe qu'à une puissance intime directrice des fins de l'individu. Cette assertion hypothétique ne mérite pas beaucoup d'attention de nos modernes positivistes qui abhorrent toute notion métaphysique. La vie sera toujours l'énigme éternelle à toute investigation ; il n'est rien de plus facile à reconnaître, mais rien de plus difficile à définir. H. Spencer, Bichat, se sont vainement efforcés d'en expliquer l'essence.

Qu'importe en somme que nous ne puis-

sions en dévoiler le principe : son évidence nous suffit. Les forces mécaniques qu'elles déterminent nous doivent permettre d'en déduire la synthèse de nos observations. Pour nous rendre compte si nos plus subtiles facultés dépendent d'un pur mécanisme de forces convergentes comme tous les phénomènes de l'ambiance, si toutes choses sont déterminées, étudions notre origine et l'évolution de nos organes puisque nous représentons le produit le plus complexe que la nature créa.

Or, que sommes-nous ? Quelles propriétés nous permirent d'apparaître sur la scène mondiale, d'émerger du néant ? Compulsons les feuillets physiologiques et voici la scientifique révélation.

La passion confondit deux êtres qui, par jeu mécanique, provoquèrent le contact de l'ovule et du spermatozoïde éjaculé dans les replis du col utérin par suite des mouvements vibratiles de l'épithélium de la muqueuse, dont les cils flottent suivant la direction du dehors au dedans. L'hymen de ces

deux cellules donne naissance à l'individu nouveau que nous sommes. La gestation permet d'observer les nécessaires transformations que l'embryon et le fœtus traversent. Ainsi l'expérience nous fait affirmer que nous résultons et que nous nous développons par suite d'heureuses circonstances que des forces mécaniques déterminent. L'assimilation mécanique des matériaux nutritifs de celle qui nous enfanta nous parvint et permit notre lent développement. Nous apparûmes dans un monde nouveau parce que le sac utérin comprimait nos fonctions toujours plus nombreuses, et nous en fûmes chassés par suite des efforts que nous manifestâmes contre l'étroite paroi et aussi de ceux de notre mère en douleurs.

Mais ces velléités végétatives et psychiques qui nous poussaient à agir n'étaient pas créées par notre imagination, mais au contraire préexistaient en nous; nous n'exprimions que l'éclosion successive des parties organiques. Déjà, vers le quatrième mois, on peut se confirmer de la sensibilité

du fœtus en appliquant sa main froide sur le ventre de la mère. A la naissance, c'est la sensibilité cutanée tout entière mise subitement en éveil par l'irruption dans une atmosphère froide qui détermine les premiers cris de saisissement et les premières inspirations. C'est donc des régions périphériques sensibles que sortent les premières étincelles qui vont développer le jeu des rouages organiques et ces excitations du nœud vital qui, une fois mis en mouvement, ne s'arrêtera qu'à notre dernier souffle.

Dès notre apparition, nous prenons le sein automatiquement, et en vertu des forces vives héréditaires qui existent à l'état latent dans notre système nerveux. Nos appétitions organiques sont flattées par le lait que nous suçons, et nous nous nourrissons organiquement comme une cellule qui emprunte au milieu ambiant les matériaux qui lui agrèent. La fonction fait l'organe ; toutefois la fonction est déterminée par d'autres causes fortuites ou innées.

L'ambiance nouvelle et définitive qui

répéta l'écho de nos vagissements devint le berceau de nos riantes années et sera un jour la tombe de nos agonies. Ainsi l'homme ne se crée ni ne se détermine pas ; il est créé et déterminé, et durant toute son existence le mouvement biologique l'asservit, le prédispose à toutes les expressions ultérieures convergeant à ses fins. Bien des complications surviennent en notre organisme à notre insu, de nouveaux désirs naissent, nous faisant agir selon les circonstances qui les provoquent. Nous respirons, nous absorbons des aliments utiles à notre conservation, nous marchons, nous parlons, nous excrétons, nous sommeillons, nous pensons, nous aimons et haïssons, nous procréons selon les appétits internes qui nous aiguillonnent et nous contraignent à les satisfaire, ou, suivant les péripéties de notre correspondance sociale qui s'effectue avec nos semblables.

La respiration, la circulation, la nutrition, la sécrétion et l'excrétion de nos humeurs, ce sont des actions physiologiques indépendantes de nos volitions et qui nous dominent.

L'échange de ces activités s'opère avec précision, malgré la disparition de notre intellectualité. A ces fonctions végétatives s'adapte le système nerveux doué de sensibilité, et ce précieux appoint préserve l'individu de nombreuses atteintes qui menaceraient son intégralité. Par cette commune entente des fonctions organiques, par l'équivalence de leurs produits, nous pouvons surmonter bien des dangers et nous épanouir en toute sécurité. Notre *moi* constamment progressif en rapport au degré d'énergie vitale accumulée, n'est que le fruit des forces végétatives, sensibles et intellectuelles. Nos pensées effluent en une vaporisation ondulatoire, intangible à nos sens, bien plus subtiles que les particules odorantes dégagées des substances chimiques, qu'un mouvement vibratoire épand autour de nous. La physio-pathologie va nous persuader, comme toutes les autres sciences, que l'homme n'est pas plus supérieur en principe à la plante que la plante ne l'est envers les corps inorganiques, que ses actions ne sont ni loua-

bles ni blâmables puisqu'il ne fait qu'interpréter l'élaboration de ses viscères. Qu'il n'est, en somme, qu'un réceptacle où des forces convergentes abondent et d'où elles se dégagent en une divergence d'actions circonstanciées. Comme la cloche qui vibre en rapport du choc produit, l'homme réagit en tous sens selon le ou les organes incités par le degré d'intérêt qu'ils représentent.

La mémoire, la volonté, l'imagination, sont autant de facultés cérébrales fonctionnant en vue de la satisfaction d'un ou plusieurs besoins qui surgissent subjectivement, ou des images objectives qu'une circonstance fortuite présente. Toutes ces propriétés intellectuelles dont disposent tous les vertèbrés, se reproduisent par la vibration des processus nerveux propres à chacune d'elles. Qu'on opère la section du nerf intermédiaire entre l'organe du sens excité, bien que l'organe de ce sens ait conservé toute son intégrité, la perception n'a pas lieu. Les sections des nerfs optiques et acoustiques aveuglent et rendent sourd.

Pour déterminer le rôle du cervelet, Flourens enlevait le cervelet à un chien vivant et lui conservait intacts les hémisphères et le bulbe, et il constatait alors que le pauvre animal, tout en ayant gardé son intelligence, sa sensibilité, sa volonté, avait perdu la coordination de ses mouvements : il lui était impossible de se déplacer sans lever les pattes d'une façon exagérée, semblant faire un effort infini pour exécuter quelques pas ; debout, il titubait comme sous l'influence de l'ivresse. Le cervelet est donc un organe de régularisation et de renforcement des mouvements, soit volontaires, soit réflexes. Pour démontrer expérimentalement le rôle général des hémisphères, Flourens prenait une poule, lui ouvrait le crâne avec toutes les précautions nécessaires, et enlevait les deux hémisphères cérébraux, laissant intacts le cervelet et le bulbe ; la poule continuait à vivre mais elle était dans un état d'imbécillité, d'abrutissement des plus prononcés ; on plaçait devant elle des aliments, de l'eau, des graines, elle ne faisait aucun effort

pour prendre sa nourriture et elle serait morte de faim, si on ne l'avait gavée artificiellement. Elle vécut sans cerveau plus d'une année, ses autres fonctions organiques, circulation, respiration, digestion, s'accomplissant normalement. L'intelligence, la perception, la volonté, étaient seules abolies. Paul Bert répéta ces mêmes expériences sur des pigeons qu'il plaçait côte à côte sur une table abondamment pourvue de graines et d'eau, faisait gaver les uns copieusement et laissait les autres sans s'en occuper. Ceux-ci ne tardaient pas à expirer malgré la proximité de la nourriture. Ceux-là, au contraire, ne tardaient pas à acquérir un embonpoint extraordinaire. Ainsi donc toute fonction intellectuelle était suspendue par suite de l'extraction des centres nerveux. Pour mieux pénétrer dans le temple merveilleux qu'est le cerveau et se rendre compte du travail qui s'y opère, J. Luys nous en explique le fonctionnement avec habileté. « Lorsque, assistant ainsi aux mystérieux détails de l'organisation d'un

élément anatomique qui ne se révèlent qu'à un grossissement de 700 à 800 diamètres, on vient à penser que ce même élément anatomique se répète par milliers dans toute l'épaisseur de l'écorce cérébrale, on ne peut s'empêcher d'être saisi d'admiration, surtout si l'on pense que chacun de ces petits appareils a son autonomie, son individualité, sa sensibilité organique interne, qu'il est relié à ses congénères, qu'il participe à la vie commune et qu'en définitive il est l'ouvrier silencieux et infatigable qui élabore discrètement ces forces nerveuses de l'activité psychique qui se dépensent incessamment dans toutes les directions et sous les modalités les plus variées, suivant les divers appels qui lui sont faits et qui viennent le mettre en vibration. Les fibres émergeant de l'intimité du réseau de cellules naissent tout d'abord à l'état de filaments déliés puis peu à peu progressent et s'élargissent entre les rangées de cellules, leur gaine s'épaissit et passe insensiblement de l'état de fibrilles grises à

l'état de fibrilles blanches. » Pour bien montrer que nos actions ne sont dues qu'au fonctionnement complexe et harmonique de nos organes et que notre volonté est impuissante à les produire ou les suspendre, le docteur Edouard Fournié, dans une série d'expériences faites sur les animaux vivants à l'aide d'injections de substances irritantes, dans différents départements de la couche optique, est arrivé à anéantir telle ou telle catégorie d'impressions sensorielles, suivant que la dilacération traumatique avait atteint tel ou tel noyau de la couche optique. C'est ainsi qu'il a pu anéantir successivement la vision, la sensibilité, l'olfaction, etc... Voici une observation typique faite par Hunter confirmant les faits précédemment constatés : Une jeune femme qui, dans l'espace de trois ans perdit successivement l'odorat, la vue, l'audition, la sensibilité, et qui s'éteignit peu à peu, demeurant étrangère à toutes les impressions extérieures, montra, lorsqu'on fit l'autopsie de son cerveau, que les couches optiques de chaque hémis-

phère, et les couches optiques seules, étaient envahies par un *fungus hématode* qui en avait progressivement détruit la substance.

Une fois pourvue d'éléments nécessaires à sa nutrition, la cellule cérébrale devient apte à entrer en action et à jouer le rôle dynamique auquel elle est destinée. Pendant le sommeil le cerveau s'anémie et diminue de volume, car le sang n'y abonde pas autant que lorsqu'il est sollicité impérieusement par les cellules dans leur activité dynamique. Le travail de la vie est une lutte incessante entre les actes de la volonté consciente et l'entraînement automatique des régions de notre être. Ne savons-nous pas enfin que l'amour comme la haine, par cela même qu'ils expriment des modalités différentes de notre sensorium en émoi, sont des mouvements tout à fait automatiques et inconscients (1) ? Ils sont inspirés, subis et non pas commandés par l'intervention de la personnalité humaine. L'ac-

1. L. Dumont. *Théorie de la sensibilité*.

tivité automatique des cellules cérébrales se révèle encore d'une façon bien nette pendant la période nocturne sous forme de persistance d'impression, de rêves. Les rêves ne sont autre chose que l'ébranlement persistant de certains groupes de cellules en période d'érèthisme, alors que la plus grande partie de leurs congénères est déjà plongée dans la période du collapsus, du sommeil. Qu'on suppose la suspension des courants sanguins qui vont porter la vie dans les cellules du *sensorium* : un ordre significatif se développe aussitôt. Il y a un arrêt subit du jeu de la machine vivante. Tout reste irrémédiablement en suspens. Les régions perceptives du *sensorium*, frappées en quelque sorte d'asphyxie, sont tout à coup privées de la propriété de sentir les incitations ambiantes ; elles demeurent torpides, inertes et la personnalité humaine cesse du même coup d'être consciente des choses du monde extérieur dont elle perd ainsi la connaissance (syncope, défaillance, vertige épileptique). La cellule cérébrale

comme la cellule périphérique (cellule sensorielle de la rétine) se fatigue au bout d'un certain temps d'activité ; sa sensibilité s'é-mousse plus ou moins rapidement, et fatiguée elle tombe forcément dans une période de sommeil. A ce moment là elle cesse d'attirer le sang autour d'elle ; la circulation se ralentit et à mesure que le sommeil s'accroît, la perte de connaissance du milieu ambiant, et de notre personnalité finit par s'éteindre. La conscience du *moi* est une série de groupes de phénomènes. Ainsi la conscience est véritablement à chaque moment un groupe de sensations élémentaires, et c'est de cette coexistence même que dérivent les notions d'étendue et d'espace. Ainsi par exemple toutes les fois que nous apercevons un bouquet de fleurs, nous éprouvons dans un seul et même instant plusieurs sensations différentes. A chaque fleur, à chaque partie correspondent des impressions de couleur variées. Quand nous écoutons un orchestre, les sons des différents instruments frappent simultanément

ment notre oreille et cependant un musicien exercé distingue chacun d'eux avec facilité.

L'organisme humain perd à chaque instant, dans la sphère du *moi* conscient, une quantité innombrable de forces élémentaires, et il s'ensuivrait pour lui à chaque moment une somme proportionnelle de peine, s'il ne recevait dans le même moment, par suite des fonctions réparatrices, de nutrition ou d'excitations nouvelles, d'autres forces élémentaires non moins innombrables. De cette dernière accumulation résulte une somme de plaisirs qui non-seulement se confondent en un seul sentiment mais fusionnent encore avec la somme de peines dont nous parlions plus haut. L'état de sensibilité d'un système conscient, ajoute L. Dumont « est déterminé à un moment donné par la différence entre l'ensemble des dépenses et l'ensemble des réparations ou excitations. Si les pertes élémentaires sont en excès sur les acquisitions élémentaires, il en résulte une douleur unique; si au contraire ce sont les excitations

qui l'emportent, il se produit un sentiment de plaisir. Quand il y a équilibre nous nous trouvons dans un état d'indifférence; mais cette indifférence n'est que relative pareillement aux faibles ondulations des couches atmosphériques. » Le phénomène de la perception ne peut se produire que dans les centres sensitifs et nulle part ailleurs. C'est l'état d'excitation d'un centre sensitif qui constitue la modification matérielle correspondant à la perception d'une sensation. Il est même inutile que le nerf sensitif correspondant produise cette excitation, car nous éprouvons des sensations évidentes dans les rêves, sans que des excitations sensitives agissent sur le nerf, et ces sensations sont le produit d'une cause excitante *interne* agissant sur les centres sensitifs. Des excitations anormales ou morbides, comme on les rencontre dans les affections cérébrales, une composition anormale du sang dans les maladies fébriles, peuvent aussi faire naître de ces sensations subjectives que l'on désigne alors par le

nom de délire, d'hallucination ou de monomanie.

Un esprit est conscient (1) « lorsqu'il est éveillé vivant. Le rêve, le sommeil, l'évanouissement, la stupeur, l'anesthésie, la mort, sont des états où nous ne sommes plus conscients ; lorsqu'il y a absence de toute énergie mentale, il y a inconscience. En revenant à la vie, c'est-à-dire à la sensation, à l'émotion, à la pensée, à l'activité volontaire, nous redevenons conscients. Le terme conscience signifie donc l'ensemble des fonctions de l'esprit. » « On regarde nos sentiments de *plaisir* et de *souffrance* comme des modes de *conscience*. Si nous sommes inconscients il y a négation complète de l'un ou de l'autre état. La souffrance est peut-être la manifestation la plus intense de la conscience. Les différents degrés dans le plaisir ou la souffrance indiquent aussi des degrés de sentiment (ce que l'on sent) ou de conscience. » « La conscience est le

1. A. Bain. *Les émotions et la volonté*.

contraire de la pensée *latente*, des actions qui par l'habitude sont devenues aussi machinales que les actions réflexes.

« Nous avons encore conscience des émotions qui ont le *moi* pour objet ; nous cherchons à savoir ce qu'on pense de nous, nous désirons qu'on nous loue ; en accomplissant une action, nous sommes persuadés de notre mérite, de notre valeur ; on sent que nous avons conscience de nous-mêmes. La conscience et la vie mentale sont donc unies de telle façon que lorsque la vie mentale devient plus intense, la conscience augmente ». La conscience n'est donc pas absolue, mais relative ; elle a ses degrés et apparaît et disparaît selon les modalités physiologiques. Elle est donc une résultante.

III

Dans sa *Pathologie de l'Esprit*, Maudsley présente des états d'inconscience, cependant que les fonctions organiques s'opé- raient dans une harmonie évidente. « On songe peu à tout ce qu'il y a de mécanique dans nos pensées, nos sentiments et nos actions. On est si imprégné de l'idée fixe, mais fausse, que la conscience est le principal agent de tout ce que nous faisons, que l'on est étonné d'assister à un acte intelligent exécuté en dehors de la conscience comme dans le sommeil, et qu'on le regarde comme quelque chose de merveilleux, tandis que la véritable merveille serait que l'organisme oubliât entièrement ses habitudes intelligentes, simplement parce qu'elles ne seraient pas éclairées par la conscience. En fait, il ne les oublie pas, il s'éveille ordinairement à son heure habituelle, que l'in-

dividu se soit couché à son heure accoutumée ou plus tard ; il s'éveille quand se produit le moindre bruit par lequel il a coutume d'être éveillé, comme lorsque la mère entend pendant la nuit le cri de son enfant, sans s'inquiéter d'un bruit plus fort qu'il a appris à négliger, et il s'éveille instantanément quand cesse un bruit à la continuité duquel il s'est habitué pendant le sommeil, comme le montre l'histoire bien connue du meunier qui s'éveilla quand le bruit de son moulin qui marchait habituellement pendant la nuit cessa par suite d'un accident de machine. » L'âme de l'homme n'est pas exempte de perturbations. Un examen microscopique minutieux de trois cerveaux d'idiots a été fait par Wedl. Les lésions observées étaient celles qui se voient ordinairement dans l'atrophie de couches corticales.

Dans la pie-mère et dans les circonvolutions, il y avait une oblitération locale des capillaires, qui apparaissaient souvent comme une bande jaune sale du tissu conjonc-

tif qui, comme le reste du tissu conjonctif, se gonflait et perdait son caractère fibrillaire sous l'influence de l'acide acétique. Il décrit comme colloïdes d'autres épaissements des capillaires des couches corticales ; il y avait le long de leur parcours des nodosités qui n'étaient pas influencées par l'acide acétique. Dans tous les cas, il existait d'une manière plus ou moins nette une dégénérescence athéromateuse des artères, des veines et des capillaires. Dans un, les petites artères, les veines et les capillaires offraient des dilatations fusiformes dues à une prolifération des noyaux de ces vaisseaux. Les capillaires étaient environnés d'une gangue formée par une substance fondamentale transparente, contenant beaucoup de noyaux ovalaires. Dans les trois faits, il y avait une métamorphose du contenu des cellules nerveuses caractérisée surtout par une condensation du protoplasma et disparition du noyau.

Ce qui se dégage de tous ces faits, c'est la corrélativité permanente et nécessaire des

lois physico-psychologiques pour le développement progressif, normal, de la vie et de l'âme. Qu'une cause accidentelle survienne et enrayer leur effectivité et des troubles plus ou moins graves, correspondants, se produiront menaçants et néfastes. La vie n'est qu'une représentation complexe d'un ensemble de phénomènes multiples que le biologiste observe dans leur régularité. Ces phénomènes biologiques sont soumis à des lois, semblablement aux phénomènes physico-chimiques.

La vie ne se manifeste qu'à un certain degré maxima de chaleur et à un certain degré minima de froid. La chaleur et le froid sont de même nature ; ce qui les différencie c'est le plus ou moins d'intensité de mouvement qui en est le principe. Cette constatation nous amène déjà à ne plus considérer cette immatériabilité du principe génétique de la vie, puisqu'elle est soumise et ne se multiplie qu'en raison d'une certaine quantité de calorique et de l'ensemble de certaines substances inorganiques que la

chimie compose et décompose facultativement. Qu'on analyse par exemple le corps de l'animal le plus complexe : l'homme. On y trouvera seulement dans les conditions normales 14 corps simples inorganiques que voici : oxygène, hydrogène, azote, carbone, soufre, phosphore, fluor, chlore, sodium, potassium, calcium, magnésium, silicium, fer. Les principes simples qui nous constituent sont l'azote, le carbone, l'hydrogène, l'oxygène. Les substances organiques proviennent des substances inorganiques et y retournent incessamment pour en ressortir de nouveau, car il n'y a pas de frontière déterminée entre la chimie organique et inorganique ; toutes deux étudient les mêmes lois.

De l'association de ces matériaux avec les divers modes de mouvement tels que chaleur, lumière, électricité, s'élabore la vie, d'abord végétative chez la plante, puis sensitive et intellectuelle chez l'animal. Cette vie que poètes et philosophes contemplent et chantent n'est donc qu'une résultante de

l'activité de ces diverses substances. Qu'à ces affinités électives qui déterminent la vie, s'ajoute accidentellement un corps étranger dont les propriétés chimiques ne concordent pas avec l'ensemble des substances vitales, aussitôt se produira une commotion qui sera d'autant plus forte et funeste pour l'individu que l'affinité de ce corps sera répulsive. C'est donc d'un certain degré d'électivité des propriétés chimiques de ces substances que nécessite l'éclosion de la vie ou sa disparition. La vie peut donc se déterminer à volonté, pourvu qu'on possède les substances nécessaires à son émergence. La génération spontanée est, quoique la science ne possède pas les éléments d'expérimentation, la solution qui s'impose à la raison, la plus satisfaisante, la plus logique. Et malgré qu'on désespérât de ne pouvoir dissocier et réassocier les propriétés vitales, morphologiques des êtres, l'esprit scientifique ne s'évertuera jamais à imaginer les artifices des panspermistes qui sèment dans les couches aériennes des amas de germes des

myriades d'espèces, qui pullulent sur la Terre. Il est certain qu'à l'époque d'ignition que traversa le globe la vie ne put se manifester. Les 5 à 10.000 degrés de chaleur qui gazéfiaient et liquéfiaient ensuite la planète nébuleuse ne pouvaient se combiner avec la température de nos délicats tissus; ce ne fut probablement qu'à la suite d'un long espace de temps, alors que durant des siècles et des siècles les couches matérielles fluidiques se condensant, l'atmosphère s'alourdisant en rapport de la déperdition calorique, que de combinaisons de matériaux solides et liquides durent s'effectuer incessamment, innombrables, et qu'enfin avec l'heureux appoint des forces calorique, électrique et magnétique, dut se produire cette substance amorphe qui, de nos jours encore git au fond de certaines mers. Ce ne put être que dans le sein agité de l'atmosphère aquatique que purent se développer ces êtres protoplasmiques que le microscope nous permet de distinguer. Ce durent être d'abord des sortes d'*anaérobies*

ne pouvant se développer que dans le liquide oxygéné qui, par suite de transformations et de progressions purent émerger et se développer dans une nouvelle atmosphère moins dense, plus vivifiante par la quantité surabondante d'oxygène qui s'y épanchait. Quoique les origines de la vie nous soient à jamais inaccessibles, il n'est pas moins précieux que nous pouvons affirmer qu'elle n'éclôt et ne se reproduit qu'en vertu des lois biologiques connues, et qu'il ne peut en être autrement. Tout, hors la loi, est illogique et absurde. L'aérostat qui semble défier, contredire la loi de pesanteur en voguant à travers les couches d'air, n'est aux yeux des physiiciens et chimistes qu'un fait rigoureusement déterminé par suite des densités diverses des corps qui convergent vers le centre de gravité, et de leur équivalence; ce serait étrange, miraculeux, s'il en était autrement. Les phénomènes les plus complexes qui, en apparence manifestent l'incohérence des lois, sont au contraire le réceptacle d'un nombre multiple de lois que le

savant sagace divulgue dans ses pénétrantes analyses. Maints psychologues qui attribuent à l'âme de l'homme une essence supérieure transcendente sont confondus devant les découvertes physiologiques qui font du principe même de l'âme : un mouvement. Ce mouvement vibratoire dû aux processus nerveux en activité est soumis à un lent développement progressif. Tout se réduit à un mécanisme permanent et indéfini. Plus de ces creuses fantaisies dotant par illusion un animal de même anatomie que certains autres, d'une puissance mystérieuse et éternelle, puisqu'étant immatérielle elle ne peut être anéantie, ni créée et plongée dans une béatitude céleste ou dans une angoisse infernale, indicible. Plus de substitutions hypothétiques et dogmatiques. Ne dédaignons plus les propriétés qui nous constituent comme les théologiens illuminés ; constatons avec la science qui fortifie notre raison que tout est indestructible et muable : les modalités plastiques seules, se désagrègent, croulent, s'anéantis-

sent. Tout agrégat est relatif et périodique ; l'atome ne vieillit jamais et sans cesse compose et décompose les mondes comme les molécules ; les agrégats fluctuent, mais les matériaux sont indissolubles.

Pour mieux nous assurer des preuves désormais convaincantes qui démontrent le déterminisme, portons notre attention sur nous-mêmes, penchons-nous sur nos viscères, sur nos organes, poursuivons et analysons toutes nos actions ; que les connaissances physiologiques nous permettent d'en scruter les moindres détails, et alors seulement nous pourrions acquérir conscience de nous-mêmes ; alors nous pourrions décider péremptoirement que la vie humble ou élevée, misérable ou luxuriante, végétative ou intellectuelle, n'est qu'un produit de circonstances fortuites appropriées pour la formation des individus unicellulaires ou polycellulaires avec le concours harmonique des forces ambiantes. D'abord cette substance sans structure, homogène, devient hétérogène à la suite de longues transformations produites,

des successives adaptations que les circonstances ambiantes provoquent. Le cytode, qui représente la plus humble forme de l'unité de vie, se transforme en cellule qui reste définitivement la forme supérieure de la vie. Ces plastides constituent les myriades d'individus supérieurs qu'établit la morphologie généalogique. De l'association de ces travailleurs et de la différenciation excessive de leur travail, résultent les vertébrés et l'homme. Tout se spécialise dans leurs associations, aussi bien chez le siphonophore que chez l'homme dans les divers besoins de conservation parmi la lutte qui nous environne, nous menace indubitablement. L'humble cellule d'abord végétative devient fibrillaire et s'élève dans une exquisite sensibilité en cellule nerveuse. De l'échange réciproque de ces divers états, l'unité individuelle subsiste, l'âme pensante en est le couronnement. Du groupement de ces vies rudimentaires diverses, jaillit une nouvelle vie pour l'individu ainsi déterminé. De la nature plus ou moins élevée de ces cellules,

plus ou moins riches en sensibilité et de leur nombre plus ou moins complexe, résultera une âme qui représentera leur degré plus ou moins élevé dans une étroite corrélativité. L'embryologie nous apprend que des forces mécaniques et chimiques provoquent la rencontre de l'ovule fécond et du spermatozoïde agité, avide de se compléter dans cette albumine qu'il absorbe. Ainsi donc la vie ne se manifeste que par l'amour, cette force impérieuse qui pousse deux êtres diversement sexués l'un vers l'autre; par leur copulation voluptueuse se perpétue la trame mystérieuse qui symbolise la lutte et l'amour : dualisme vital. La vie ne se maintient que par l'amour volage imprévoyant qui sème quantitativement à profusion en tous lieux; la lutte sert de frein aux débordements des espèces. Ainsi amour et lutte s'impliquent, se nécessitent pour perpétuer le joyeux concert d'innombrables espèces qui rivalisent féroce-ment entre elles pour leur survivance, et de cette lutte d'appétits opposés résulte là

diversité qui fait le charme de la nature.

La psycho-pathologie moderne fait table rase des facultés intellectuelles absolues prédéterminées à l'être comme l'ont prétendu de tout temps les spiritualistes. De même qu'il est évident que la vie ne se détermine et ne se développe que du concours des propriétés physico-chimiques, de même la volonté ne possède plus ce privilège abstrait, invincible, cette liberté absolue de se prononcer dans le sens quelconque qui puisse lui agréer. La psychologie la considère comme résultante des processus nerveux coordonnés pour la sanction d'une action nécessitée, intéressant le bien-être de l'individu. Quand on étudie avec minutie cette riche substance répandue par tout le corps en minces filets et leur centre d'opération : le sensorium, on est stupéfait des propriétés précieuses que ces cellules anastomosées contiennent dans leur noyau granuleux. Chaque nucléole est un centre d'activité prodigieuse, la délicatesse de leurs ligaments qui transmettent leurs impressions est extrême. La mémoire

et la volonté qui sont les deux plus précieuses facultés de l'homme et des vertébrés sont des résultantes. Ainsi la volonté ne peut s'appliquer tant que la mémoire ne se soit prononcée dans l'élaboration d'une action pendante ; elle dépend effectivement de la mémoire. Or, la mémoire dépend de la perception que lui transmettent les filets nerveux excités par quelque sensation objective. La perception résulte de l'irritabilité d'une ou plusieurs paires de nerfs irradiés. Ainsi la volonté dépend de la mémoire qui dépend de la perception. La perception dépend de la sensation provoquée par une modification ou une contusion externe. La volonté par cette filiation graduée est une résultante de tout cet ébranlement nerveux qui s'opère dans le laboratoire du *sensorium*. Etudions donc ce mécanisme si complexe que la pathologie nous montrera dans ses déficiences morbides innées ou circonstanciées et par suite l'absence de ces belles facultés : Mémoire, Volonté.

IV

La pathologie est la science qui démontre l'annulation des facultés cérébrales et toutes les autres perversions organiques. Or, l'individu est constamment sujet aux états anormal et normal, au fonctionnement ou à l'atrophie des organes sensitifs et locomoteurs, et s'épanouit ou s'étiolé selon les accidents qui l'atteignent. L'individu n'est donc pas maître de ses facultés organiques ; si quelque maladie l'assaille il ne peut selon le degré de perturbation y remédier. Que son cerveau se liquéfie et son intellectualité disparaîtra comme une ombre chassée par la lumière, comme la flamme vacillante d'une bougie s'éclipsera par suite de la corrosion du suif. Que son cœur s'hypertrophie et la mort surviendra suspendre l'activité musculaire et cérébrale. Que des détritibus organiques ne soient point excrétés comme de cou-

ume de la machine animale si complexe, et aussitôt l'orifice des voies se trouvant obstruè il se manifestera des malaises, la fièvre pourra s'intensifier, et si l'accident ne cesse, provoquer de grands désordres qui finiront par détruire tout ce qu'il y a de précieux pour l'individu : la conscience, la volonté, l'amour. Bien plus, l'hérédité psychologique que T. Ribot a si bien démontrée, nous montre l'individu comme ne s'appartenant pas exclusivement, dépendant en partie de la constitution encéphalique et physique des parents ou ancêtres. Les enfants d'un alcoolique invétéré seront assujettis au vice déplorable et dégradant que le père leur transmet de par la naissance. Quoique tout se différencie dans la nature, que deux individus ne se ressemblent pas absolument, il n'en est pas moins vrai qu'il existe beaucoup de rapports à l'égard du père et du fils, de l'individu à l'espèce qui l'a produit. C'est pour cela qu'il est des pensées, des sentiments, qui ne sont pas nôtres mais qui appartiennent en somme aux parents ancestraux.

Outre cela notre âme individuelle peut s'annihiler quoique nous puissions survivre à cette dégradation. L'idiotie nous exprime explicitement ces données. L'individu peut donc exister, dépourvu de sensibilité, sans conscience, ni volonté, ni sentiments psychiques ; ce qui prouve aisément que l'âme intellectuelle ne vagabonde et ne se pose pas capricieusement conquérante à la tête d'un organisme pour le mouvoir et le diriger.

Cette âme ne résulte que du fonctionnement normal de nos organes et de l'acquisition de la sensibilité. L'âme n'est plus lorsque disparaît la sensibilité. L'anesthésie fait de l'homme le plus génial, l'être le plus avili qui puisse s'imaginer. L'idiot complet est un être dont les sens sont à peine ébauchés, souvent sourd-muet ou aveugle, qui manque non-seulement des facultés intellectuelles ou morales mais encore des instincts les plus nécessaires à sa conservation. Il est sans idée, sans mouvements ni parole ; il reste où on le pose, il ne peut satisfaire seul les besoins les plus pressants de la

nature. Il est au-dessous de la brute, car les animaux ont l'instinct de la conservation et de la reproduction, et cet instinct lui manque ; il n'a pas même le sentiment de son existence, il ne ressent, ni douleur morale, ni plaisir, ni haine, ni amour, c'est un monstre voué à une mort prochaine ; la nature est féroce envers les avortés, et ne les laisse pas vieillir. Quant à la mémoire qui nous fait recueillir et conserver toutes les sensations perçues, son effectivité disparaît à mesure que la circulation du sang se ralentit. Il y a exaltation de la mémoire quand la circulation a été modifiée par des stimulants, tels que le hachich, l'opium, etc., qui excitent le système nerveux avant d'amener un état final de dépression. D'autres agents thérapeutiques produisent un effet contraire, par exemple le bromure de potassium, dont l'action est sédative, hypnotique, et qui, pris à forte dose, produit un ralentissement de la circulation.

« Un prédicateur fut obligé d'en interrompre l'usage ; il avait perdu la mémoire ;

elle lui revint dès qu'il cessa le traitement (1). » La mémoire se maintient par l'hérédité sensationnelle que les cellules-filles reçoivent des cellules-mères qui la leur ont transmise. Si ce n'était ainsi, chaque jour nous oublierions des affections psychiques qui nous sont chères. Tous les souvenirs de notre jeunesse qui nous attendrissent ne seraient plus qu'un vague néant résultant du renouvellement continu des cellules qui vivent très peu de temps. Chaque jour, à chaque instant, une nouvelle vie s'élabore en nous. Des milliers de cellules meurent, faisant place à des jeunes et malgré les transformations que nous subissons, toute la série de sensations douces ou pénibles se répètent fidèlement, intensifiant ainsi notre vie trop souvent végétative. Les maladies de la mémoire qu'on désigne techniquement par « aboulie » sont assez significatives. Voici un exemple de cette dépression intellectuelle. « Un clergyman, à la suite d'une commotion

1. Th. Ribot. *Maladies de la mémoire*.

causée par une chute, resta plusieurs jours totalement inconscient. Revenu à lui, il était dans l'état d'un enfant intelligent. Quoique d'un âge mûr, il recommença sous des maîtres ses études anglaises et classiques. Au bout de quelques mois, sa mémoire revint graduellement, si bien qu'en quelques semaines son esprit recouvra sa vigueur et sa culture ancienne (1). » Un autre homme âgé de 30 ans, fort instruit, à la suite d'une grave maladie, avait tout oublié, jusqu'au nom des objets les plus communs. Sa santé rétablie, il recommença à tout apprendre comme un enfant, d'abord le nom des choses, puis à lire, puis il commença à apprendre le latin. Les progrès furent rapides. Un jour, étudiant avec son frère qui lui servait de maître, il s'arrêta subitement et porta la main à son front « J'éprouve, dit-il, dans la tête une sensation particulière, et il me semble maintenant que j'ai su tout cela autrefois. » A partir de ce moment il recou-

1. Bain.

vra rapidement ses facultés (Ribot). Il en est de la conscience comme de la mémoire, elle se développe graduellement selon l'afflux sanguin, la constitution, la multiplicité des circonvolutions des hémisphères cérébraux et la constante diversion des sensations objectives que le changement de milieux et l'instruction reçue favorisent. Si l'on s'obstine à faire de la conscience une cause, tout reste obscur ; si on la considère comme le simple accompagnement d'un processus nerveux, qui lui seul est l'événement essentiel, tout devient clair et les difficultés factices disparaissent. La conscience n'est pas une entité mais une série continue d'images que des sensations présentent, car lorsque nous avons conscience d'une douleur, d'une saveur, d'un effort musculaire, d'une sensation de froid et de chaud, nous les situons en tel ou tel endroit de nos organes ou de nos membres ; en d'autres termes, nos sensations éveillent les images des sensations tactiles, visuelles et musculaires que nous emploierions pour

reconnaître l'endroit où se produit l'ébranlement nerveux (1). Il suit de là que, dans toutes ces opérations, une hallucination se trouve incluse, au moins à l'état naissant. L'image, répétition spontanée de la sensation, tend comme elle à provoquer une hallucination. Sans doute elle ne la provoque pas complètement ; le travail mental commencé est enrayé par les répressions circonvoisines ; il faudrait que l'image fût seule et livrée à elle-même, comme dans le sommeil et l'hypnotisme, pour qu'elle pût atteindre sa plénitude et avoir tout son effet : elle ne l'a qu'à demi ; quand elle l'a tout à fait, l'homme est fou. Mais que le travail hallucinatoire soit ébauché ou achevé, peu importe, et l'on peut définir notre état d'esprit pendant la veille et la santé comme une série d'hallucinations qui n'aboutissent pas. L'halluciné est dépourvu de conscience, la fièvre subjective qui l'obsède le rend insensible aux sensations objectives et par

1. H. Taine. *De l'intelligence*.

conséquent inapte à toute correspondance sociale.

Comme toutes nos autres facultés, la conscience se perturbe, s'annihile.

On peut affirmer que l'individu vit les $2/3$ de son existence dans un état d'inconscience absolue. Ainsi, par exemple, le sommeil, l'enfance, la caducité, toutes les actions réflexes, l'accoutumance de certaines fonctions; à chaque instant la conscience s'efface et réapparaît; l'émotivité nous ramène à l'état conscient, la souffrance réveille en nous tout ce qui disparaissait dans le vague de l'oubli. Ce n'est que par la douleur qu'on a conscience des sensations de la joie, de la jouissance. Il s'opère en nous, et nous-mêmes nous y collaborons des actions sociales intelligentes sans que nous en ayons conscience la plupart du temps. Si l'on réfléchit que le sang est lui-même un liquide vivant et qui se développe; qu'avec une splendeur vivante il circule dans le corps; qu'il fournit aux divers tissus les matériaux de leur nutrition; qu'il en reçoit

les produits de rebut pour les porter à d'autres points où ils doivent être employés ou excrétés, il est clair que de nombreux changements se produisent continuellement dans sa constitution et dans sa composition, et que son existence est une métastase continue. De là des troubles onéreux qui surgissent en tous points dans notre organisme et font que nous sommes loin parfois de pouvoir les prévenir et d'arrêter dès lors leur développement morbide qui nous attriste et nous dégrade, faibles que nous sommes contre le mal qui nous extermine comme la feuille est impuissante à vaincre le vent fougueux qui la fouette et l'arrache impitoyablement.

Enfin, la volonté n'échappe pas au domaine de la pathologie. L'amnésie partielle ou complète se manifeste accidentellement chez des individus quel que soit le degré d'intelligence qu'ils possèdent. Le médecin anglais Bennett rapporte le cas d'un homme « qui fréquemment, ne pouvait pas exécuter ce qu'il souhaitait. Souvent, il essayait de se

déshabiller et restait deux heures avant de pouvoir tirer son habit, toutes ses facultés mentales, sauf la volition, étant parfaites. Un jour, il demanda un verre d'eau, on le lui présenta sur un plateau, mais il ne pouvait le prendre, quoiqu'il le désirât ; il laissa le domestique debout devant lui pendant une demi-heure avant de pouvoir surmonter cet état. » Il lui semblait, disait-il, qu'une autre personne avait pris possession de sa volonté. A titre de fait, la volition seule existe, c'est-à-dire un choix suivi d'actes. Pour qu'elle se produise, certaines conditions sont nécessaires. Un manque d'impulsion ou d'arrêt, une exagération de l'activité automatique, une tendance, un désir, une idée fixe, l'empêchent d'être pendant un instant, une heure, un jour, une période de la vie. L'ensemble de ces conditions nécessaires et suffisantes peut être appelé *volonté*. Par rapport aux volitions, elle est une cause, bien qu'elle soit elle-même une somme d'effets, une résultante variant avec ses éléments. Ces éléments

sont : 1° les tendances à l'action (ou à l'arrêt) qui résultent des circonstances, du milieu, des conseils, de l'éducation; en un mot tout ce qui est l'effet de causes extérieures; 2° le caractère, élément principal, effet de causes intérieures et qui n'est pas une entité, mais la résultante de cette myriade d'états et de tendances infiniment petits de tous les éléments anatomiques qui constituent un certain organisme. Le caractère est pour nous l'expression psychologique d'un certain corps organisé tirant de lui sa couleur propre, son ton particulier et sa permanence relative. C'est là l'assise dernière sur laquelle repose la possibilité du vouloir, et qui le fait énergique, mou, intermittent, banal, extraordinaire.

« La volition est un état de conscience final qui résulte de la coordination plus ou moins complexe d'un groupe d'états, conscients, subconscients ou inconscients (purement physiologiques), qui tous réunis se traduisent par une action ou un arrêt. La coordination a pour facteur principal le

caractère qui n'est que l'expression psychique d'un organisme individuel. C'est le caractère qui donne à la coordination son unité, non l'unité abstraite d'un point mathématique, mais l'unité concrète d'un consensus » (1). L'acte par lequel cette coordination se fait et s'affirme est le choix fondé sur une affinité de nature. La volition n'est qu'un effet de ce travail psycho-physiologique tant de fois décrit, dont une partie seulement entre dans la conscience sous la forme d'une délibération. De plus, *elle n'est la cause de rien*. Les actes et mouvements qui la suivent résultent directement des tendances, sentiments, images et idées qui ont abouti à se coordonner sous la forme d'un choix. *Le je veux constate une situation, mais ne la constitue pas*. Il est comparable en ce sens au verdict d'un jury qui peut être le résultat d'une instruction criminelle très longue, de débats très passionnés, qui sera suivie de conséquences graves

1. Th. Ribot. *Maladies de la volonté*.

s'étendant sur un long avenir, mais qui est un effet sans être une cause. L'évidence nous permet de conclure que mémoire, conscience, volonté, ne sont que résultantes, et que leur prépondérance n'est qu'illusoire puisque leur disparition périodique ou permanente se détermine comme de simples accidents physiologiques : la cécité, la surdité, la bronchite, etc. La volonté est impuissante dans les maladies nerveuses telles que l'hystérie, la chorée, la névralgie et même l'épilepsie. La pauvreté du sang joue sans doute le même rôle important dans la production de la folie que celui qu'il joue dans la production des maladies nerveuses. La volonté est passive dans les excès de démence, comme l'est l'équipage d'un navire envers la fureur déchaînée des vagues tempétueuses. Quand on pense que la rétention de substances (la bile par exemple), qui séjournent dans le sang et qui auraient dû être expulsées, provoque chez l'individu une prostration accablante ; le présent et le futur s'assombrissent aux yeux de son esprit

et la philosophie ne peut le soulager. Que la résorption s'accumule et le degré de perturbation s'accroîtra pour faire évoluer l'individu de la noire mélancolie à l'état de folie. L'absorption d'un peu de hachich fait que la volonté disparaît. L'anémie appauvrit la mémoire. La répétition constante d'une fonction consciente fait qu'elle devient machinalement inconsciente. L'inspiration de chloroforme ou d'éther anéantissent l'âme. Ainsi voilà l'individu dépossédé de ces belles facultés qui l'enorgueillissent, par suite de la non-coordination des substances constitutives qui l'édifient ou de l'assimilation imprévue de matières corrosives.

Enfin efforçons-nous de rester calmes malgré les pénibles sensations affectives que la pathologie nous expose parmi ses sujets ; maîtrisons ces commotions douloureuses que provoque en nous la vue de ces déshérités de la vie et de l'intelligence, ces anesthésiques, ces idiots, ces amnésiques, ces aphasiques, ces abouliques, ces épileptiques, etc. ; oublions un instant leur misère physico-psychologique pour ne nous occuper que de l'étude concluante qui en émane. Promenons notre œil vagabond aussi loin que nous puissions scruter et pour qu'il en résulte de précieuses révélations, élevons-nous par-dessus les tertres et les monts aussi haut que possible afin d'en mieux distinguer les horizons élargis. Persistons encore dans notre course vertigineuse, poursuivons le Zénith infini, dans le rêve scientifique, afin que fruc-

tifient nos pensées généreuses par delà les espaces interplanétaires où le silence absolu nous entoure, nous confond ; où le calme de ce néant nous vivifie comme la lumière s'intensifie dans les ténèbres ; où les ondes éthérées nous illuminent et nous aveuglent tour à tour en un flux et reflux que nous ressentons et d'où les mondes nous apparaissent infimes, instables et esclaves de leur foyer central, semblant s'isoler en taciturnes dans leur marche rotative, et revenons enfin de toutes ces pèrègrinations dans notre simple cellule qu'est la terre, puisqu'il est des lois physiques, en somme, qui nous y obligent, et revenons de l'émoi de toutes ces grandeurs, de toutes ces petitesesses ; méditons enfin toutes ces sensations éprouvées, et avant d'exulter en soi et d'apologer la nature, compulsions-en le code ; que les espaces, comme l'atome, soient distincts dans nos comparaisons, défions-nous des illusions de l'optique de notre sensibilité ; qu'il nous soit possible de nous remémorer toute notre courte existence, toutes les vibrations éprou-

vées qui nous plurent ou qui nous répugnèrent ; c'est alors qu'en cet état de labeur actif, nullement préoccupés du tourbillon ambiant, notre esprit tout à soi, pourra édifier de tous les matériaux péniblement amassés la conception mondiale, intégrale, grandiose et rationnelle.

L'Univers se reproduit en soi. Tout converge dans cette image qu'est la nôtre. Nous nous reflétons dans l'Univers. L'Univers est condensé en nous. Nous sommes l'Univers. Nous nous mirons en notre splendeur quoique nous n'y soyons pour rien. Pur mirage que notre prétention à la collaboration de ce beau que nous admirons. Nous sentons notre impuissance ; bien mieux nous nous sentons étrangers dans cette œuvre si sublime que recèle le microcosme humain ou animal. Nous sommes le jouet éphémère d'une force synthétique, mystérieuse, que les plus subtiles métaphysiques ne peuvent pénétrer. Loin de nous féliciter de notre état, nous en sommes amoindris de la conscience de notre propre fiction. Cette force qui est en nous, nous

ne la possédons pas ; elle nous possède, nous pousse dans tous les sens alors que nous nous imaginons la maîtriser ; elle nous élève, nous déifie, mais nous ne sommes qu'étrangers dans cette comédie vitale, où des forces divergentes sans nombre se jouent sans cesse, mais toutes inconscientes, comparses, automatiques : modalités de la vie exubérante, étrange comme la nature, comme nous-mêmes. Le mystère est en nous sans que nous nous en doutions. Pourquoi le chercher si souvent ailleurs, alors qu'il devrait constamment nous intriguer par nous-mêmes. Chaque inspiration d'air, chaque palpitation du cœur, chaque partie organique de notre être, la plus infime cellule qui travaille devraient ne pas nous laisser indifférents. Ah ! comme il est pénible de ne jamais rien connaître des origines et des fins des choses et des êtres. Nous sommes emportés en un vertige sans rien pouvoir discerner que vaguement des sensations substantielles, semblables aux microbes qu'une nappe

fluviale emporte dans ses eaux fougueuses vers des océans inconnus. Nous ignorons tout; le passé, l'avenir nous confondent dans une misérable ignorance; la plus futile ou la plus généreuse action que nous commettons présentement ne peut nous assurer absolument du but atteint que nous lui désignons. Vice et vertu s'intervertissent à travers les âges de l'humanité; le grand Aristote, le mystique Platon seraient raillés et leurs théories flétries par les foules insurgées d'esclaves qui brisent leurs chaînes pour aspirer à cet Idéal que ces *dignes* moralistes leur ravissaient par leurs déductions. En outre les Jésus, les Socrate, les Marat, les Babeuf, tous ces héros révoltés auraient leurs innombrables panégyristes parmi les Jacques courroucés de haine que les temps économiques modernes engendrent. Tout choc se reproduit à l'infini.

Lorsqu'on pense que le moindre souffle exhalé se répercute indéfiniment parmi les vagues éthérées transmissibles de tout mouvement, que de transformations produites par

ce léger souffle! Que de heurts ne subit-il pas? Et alors la chaleur se dégagant de ces froissements, de ces rencontres, continue ce cycle sans fin d'actions et de réactions, s'agglomère, s'intensifie et s'épand enfin en jets lumineux animant les choses de leurs joyeuses caresses. Ce ne serait peut-être pas trop préjuger que de croire que la moindre étincelle lumineuse solaire que les vibrations de l'éther produisent, doit représenter partiellement une force gigantesque, dépensée par des générations végétatives des mondes depuis longtemps disparus qui servirent à constituer le soleil. L'avenir vit du passé. Nous vivons de tout ce qui anima les âmes peut-être plus géniales que la nôtre. La folie s'empare de nous lorsqu'on veut trop embrasser toutes ces métamorphoses et les approfondir jusque dans leur essence. Prétentions que tout cela, c'est vrai! Mais pourtant n'y sommes-nous pas poussés, assoiffés effroyablement de ces vérités insaisissables, inconcevables. Ah! cruelle est la vie pour celui qui s'y

intéresse, qui l'analyse. La vie ne se maintient que par le meurtre abject, nécessaire, légitime pourtant. Lorsque par imagination on l'embrasse dans un oubli délirant, synthétisée en un corps diaphane, lyrique, voluptueux, sublime, où les merveilles de la nature se perçoivent au travers, que d'amertumes surviennent ensuite cruelles, exécrables, nous accablant d'un lourd fardeau. La vie symbolique nous enlève du néant, où plaisirs ni plaintes surtout ne se font entendre, pour nous faire goûter mille délices, mille peines, et se faire aimer à en défaillir, mais lorsqu'il nous semble la tenir dans nos bras, la presser jalousement, la baiser de toute notre ardeur juvénile, dévorante, elle s'éclipse et plus rien de ces charmes ne nous reste, que le vide. Nuls liens pour l'enchaîner ; elle s'échappe de partout, elle traverse les porosités les plus exigües comme l'éther impondérable. Elle nous incite à l'aimer et dès que nous acquiesçons, à peine nos lèvres se sont-elles posées sur sa nudité écla-

tante, elle se fatigue de notre accointance, capricieuse qu'elle est, cependant que nous sommes contrits. La vie est d'essence libre en amour, elle se donne à tous et elle les repousse tous ! Contradictions que ces symboles de la vie. Erreur que de vouloir l'abstraire des choses du monde tangible. Elle n'est pas indépendante des forces physico-chimiques, des substances indestructibles. Elle n'est qu'une modalité, qu'une expression, qu'un reflet comme nous-mêmes. Il nous semble qu'elle nous arrache des ténèbres du néant. Erreur ! nous sommes soulevés comme les vagues émergent de la fluide ambiance tourmentée par des phénomènes multiples, comme la roche jaillit du cratère, mais avec plus d'hétérogénéité, infiniment plus de complexité délicate. La vie c'est nous-mêmes. Nous unifions la vie et par cela même nous nous évertuons à vouloir la posséder comme on enlace une amante, comme si nous voulions embrasser notre ombre. Triste aberration subjective ! Morbidité hallucina-

toire ! La vie comme l'âme, comme les vibrations psychiques, comme toutes les résultantes de notre être, n'est qu'un pur écho des agitations ambiantes, de processus multiples, inconnus en partie, qui recèlent des puissances latentes et dont les diverses manifestations ne s'opèrent qu'en raison des circonstances qui surviennent fortuitement. La vie n'est qu'un mode de mouvement : mode excessivement complexe puisqu'il nécessite et chaleur et lumière, électricité et magnétisme, peut-être même d'autres forces inaccessibles à nos sens et moyens d'investigation. Or, par la vie, par notre existence, nous avons pu, grâce à la correspondance de toutes nos multiples facultés subjectives et avec l'objectivité, nous rendre compte de tous ces phénomènes particuliers qui passionnent le chercheur infatigable, le rude travailleur, malgré l'âpreté des sentiers, souvent arides. Malgré notre chétive constitution, l'amour fébrile du savoir nous seconde par un apport d'énergie abondante.

Et alors nous sommes heureux lorsque

nos efforts sont rémunérés, lorsque nos espoirs ne sont pas déçus, lorsque nous arrachons un lambeau de l'étoffe épaisse qui recouvre la secrète vérité. Quelle douce fraîcheur sature nos tissus. Quelle ineffable consolation nous grise, nous emplit l'âme, lorsqu'enfin une lueur de la raison inconnue vient éclairer le temple où geint reclus notre esprit dans une épaisse pénombre que forment constamment les hypothèses pareilles aux brumes atmosphériques. Enfin que de surprises douces ou amères nous cahotent, que de problèmes à résoudre, que de commentaires engendre ce faisceau synthétique des sciences agglomérées. La biologie, la psychologie et la sociologie sont les trois sciences les plus ardemment discutées, combattues, niées même par quelques-uns de ces esprits profondément invétérés de systématisme. Malgré ce déchaînement de passions de part et d'autre, leur fondement est inébranlable autant que nécessaire pour le relèvement des veules, des opprimés. La lutte est rude pour ceux qui

aiment le vrai, pour ceux que nulle idée préconçue ne domine dans leurs études. Et c'est grâce en particulier à ces trois sciences définitivement admises par les phalanges de jeunes savants, que l'individu jadis incertain sur son sort, troublé par les conceptions gratuites, terrifiantes des philosophes et théologiens quant à ses fins sociales et religieuses, peut aujourd'hui se rassurer et ne craindre en aucun temps les foudres du céleste Jupiter, ni le glaive de la féroce Thémis moderne.

La biologie étayée des Virchow, Villiam Thomson, Huxley et Darwin disperse les germes des panspermistes tombant du ciel comme une pluie vitale, ainsi que les cataclysmes diluviens précurseurs de créations nouvelles et fantaisistes. La psychologie évidente des Hæckel, Spencer, Th. Ribot, Taine, Luys et Ch. Bastian, soulage les mystiques inquiets de leur âme qu'ils croyaient immortelle et condamnable.

La sociologie des A. Comte, Spencer, de Roberty, de Greef ; l'acerbe critique des

Reclus, Kropotkine, K. Marx, apportent la dignité aux troupeaux de miséreux qui s'imaginaient être créés pour subir le faix douloureux des autocrates et démagogues souverains. L'homme ne s'avilira plus devant son semblable ; l'aphorisme de Socrate : « Connais-toi toi-même » est la loi de conduite de toute initiative individuelle. Les trésors inestimables qui sont en lui ne seront plus prostitués devant un conquérant audacieux. Le vaincu qui a ouï la voix salutaire d'Anarchie, de Liberté ; celui qui, aveugle, a pu contempler l'image éblouissante de la logique qui engendrera l'harmonie des actions diverses, personnelles par le seul fait de l'équivalence qui règle leurs rapports d'échange, se sentira relevé.

Son cœur, par cette aubaine insolite bat plus fort ; le sang virilisé anime ses membres, son cerveau est agité par les pensées qui affluent, qui l'embrasent ; sa stupéfaction grandit au contact de ce contraste social qu'il analyse, la haine le consume à l'idée de cette vie languissante, dégradée qu'il

vécût si longtemps, hélas ! Mais la réflexion se substitue à ces symptômes de réaction spontanée, instinctive. Il a enfin conscience et le cœur tout comprimé de cette lutte qu'il doit encore soutenir contre ses ennemis provoque en lui une ferme aversion et tend ses efforts cérébraux à transformer cette société incohérente de gens plus féroces les uns que les autres en une association de libres volontés, d'intelligences de plus en plus développées. Plus de haine envers ses ennemis, même lorsque acculé par les besoins impérieux du ventre, il frappe tous ceux qui par ignorance ou indifférence le veulent livrer aux affres de la faim ; son action est appliquée après-mûre réflexion comme le chimiste décompose des substances, comme le médecin prescrivant une potion thérapeutique sacrifie les quelques cellules se développant à l'état morbide, sûr que d'autres jeunes et saines renaîtront en apportant la santé, l'harmonie vitale. Le bras est armé par la raison ; le geste homicide s'accomplit conscient, analysé, utile à l'avenir.

Une nouvelle philosophie évolutionniste s'élaborera, puissante, en chaque individu. Le dogmatisme moral sera déconsidéré et subira le sort des divinités mythiques. Rien ne sera plus imposé. Plus d'idoles contraignant l'homme dans la fougue de ses passions vacillantes à un rite immuable. Plus de sanctions. Les sévices familiaux disparaîtront. De même que tout individu sauvegarde sa santé physique que l'aiguillon de la sensibilité prévient des excès dangereux, sans avoir recours à un étranger, de même les appétits du cœur et du cerveau dirigeront l'homme dans toutes ses aventures, disposant des éléments nécessaires à sa préservation sociale. Plus d'encens pour les grands. Plus de géhennes ni de blâmes pour les dégénérés et excentriques du crime ; la pathologie seule sera le bienfaisant protecteur du névrosé. Plus de rigueurs judiciaires envers l'individu considéré comme un automate irresponsable, la volonté n'étant pas préexistante à l'être mais sujette à disparitions acciden-

telles, impuissante à étouffer le débordement des passions morbides. Toute action illogique sera analysée et traitée par la science de docteurs nombreux et bienveillants. Plus de simagrées obséquieuses d'inférieur à supérieur. L'individu considéré comme assise d'une société, égal à tous dans la collectivité, ne sera plus étouffé s'il apporte une innovation utile à ses coassociés; tous le secoureront. L'individu ainsi élevé en dignité, la coopération de ses semblables loin d'en souffrir sera toute autrement féconde que les sociétés modernes divisées par des frontières de haine. Toute agglomération humaine deviendra florissante, active, parce que chacune de ses parties composantes: l'individu sera cultivé. On ne cachera plus la nature égoïste, à chacun; on s'en vantera, parce qu'on saura que là est le dessein de la nature. L'égoïsme large sera l'essence, le mobile des groupements harmoniques. La vie ne s'affirme majestueuse que par le degré d'égoïsme qui y correspond. Les désirs d'un invertébré ne sont pas si nombreux, si intenses que ceux

d'un vertébré, parce que l'organisme est plus rudimentaire; de même que dans la longue série de vertébrés, l'homme, en raison de l'exquise sensibilité qui l'actionne, le meut et lui fait vouloir un plus grand nombre de sensations d'un degré bien plus élevé, de même il découle nécessairement que le milieu d'adaptation où il évolue est plus illimité, plus agrémenté et d'où d'innombrables désirs éclosent vivaces. L'égoïsme étant en rapport des désirs éprouvés, il est donc avéré que l'homme est l'animal le plus égoïste qui existe sur la terre. Plus l'homme se perfectionne, plus ses connaissances grossissent l'héritage intellectuel et plus ses désirs se font de plus en plus nombreux et de plus en plus purs. Peut-on qualifier l'idiot, l'acéphale, le microcéphale d'altruistes parce qu'ils ne désirent presque rien? Je ne le crois pas! Le déterminisme est la conception scientifique rigoureusement exacte. La volonté considérée comme l'apanage constant du libre arbitre n'est plus aux yeux du psychologue qu'un heureux attribut, déterminé,

que des lésions perturbent : l'homme n'est donc pas libre des actions qu'il sanctionne par sa conscience et sa volonté. Il ne crée pas les circonstances ; ce sont au contraire les circonstances qui le créent, le déterminent dans ses actions bienfaisantes ou nuisibles à ses intérêts.

Dans toutes les atteintes morbides du système nerveux, l'incohérence de ses expressions, le danger souvent qu'il encourt malgré sa volonté, sont les preuves les plus plausibles contre la fictive liberté inébranlable qu'on lui attribue gratuitement. Si dans un état de conscience et de calme le plus absolu nous choisissons capricieusement n'importe quelle attitude, aisément, stoïquement parfois, il nous semble alors que vraisemblablement nous possédons la libre faculté de nos déterminations ; c'est alors que nous sommes victimes du mirage le plus explicite. Ainsi, par exemple, le suicide est l'acte par lequel la volonté semble développer le plus d'énergie puisqu'elle a à combattre toutes les forces vitales que

l'instinct de conservation condense et qui cherchent à nous empêcher de nous prononcer dans une action néfaste tant à l'espèce qu'à la nature vivante. Or, si on analyse le suicide comme la quintessence de la volonté, il se présente scindé en deux phases : la première le suicide morbide; l'inconscience même de l'accident psychologique ne peut soulever de doutes pour personne, comme quoi la volonté n'a sanctionné nulle délibération. La deuxième, le suicide rationnel longuement médité, voici ce qui en résulte : le dégoût de la vie parce qu'elle n'offre plus d'intérêt, c'est-à-dire plus de jouissances à l'individu engagé dans cette alternative « ou souffrir ou ne plus souffrir ». Car pour vivre la vie sociale il faut qu'elle soit douce, gaie, intense, qu'elle offre certains attraits à celui qui l'accepte. Lorsque, par certaines conditions, elle n'est qu'accablante, prolixie, tourmentée, alors celui qui doit endurer le poids de toutes ces rigueurs, n'a plus d'estime, il n'attribue plus de valeur à cette cor-

respondance de soi-même avec l'ambiance qui détermine la vie heureuse. Or, la volonté n'affluant qu'en raison de l'intérêt de l'individu, ne doit pas recourir à un grand effort lorsqu'il s'agit de préserver un surcroît de souffrances pour l'intérêt général irrémédiablement menacé. Qu'importe sa disparition subite ? Ne doit-elle pas tôt ou tard survenir ? Alors qu'on se sait contraint de renoncer à la vie dans un temps plus ou moins éloigné, n'est-il pas plus utile de devancer la date décisive, quand on imagine les spasmes douloureux, les rancœurs, les tortures qu'on subirait durant le long espace de temps qui nous sépare de l'inéluctable renonciation. Ah ! oui ! lorsque toutes ces prévisions pessimistes s'étagent devant nous en raison des circonstances plus ou moins ardues, l'on est irrésistiblement poussé à s'alléger de la lourde existence qui nous terrasse fatalement ; lorsque nul espoir ne vient fortifier les forces débiles qui nous trahissent c'en est fait. Plus d'entraves à cette suprême

détermination, la volonté acquiesce spontanément, comme sanctionnant un mieux dans le pire : l'oubli éternel.

Le néant s'embellit aux yeux déjà éteints, vides d'illusions. C'est si doux l'oubli des douleurs exacerbantes, le repos succédant à l'éternel surmenage. Mais dans ce contraste qui s'offre au désespéré, la liberté n'est qu'un effet et non une cause. Ce n'est pas librement qu'un individu préfère à la vie le trépas, sans nulle raison. Si sans circonstances l'individu optait pour le néant, la liberté dans ce cas, si elle existait, serait en faveur du déterminisme, car elle ferait de l'être un automate sans but, sans fins, sans orientation préétablie et serait comparable dans cette fluctuation étrange, singulière, au nuage chassé d'un pays à l'autre par un vent quelconque. Sa prétendue puissance invincible même s'annihilerait par cette inconséquence due à l'incohérence des désirs multiples de l'individu. Or, il est indubitable que tous les désirs tendent à sa conservation et à son ennoblissement. Comment

pourrait-il en être autrement s'il ne tendait lui-même à se préserver des atteintes qui le feraient disparaître à tout moment? Or, cette convergence de désirs pour son épanouissement ne résulte que par l'intérêt qui en est le principe. L'intérêt est donc l'égoïsme. Où est donc la liberté lorsque l'organisme est frappé de paralysie? Malgré tous les efforts de la volonté peut-on mouvoir ses membres fourbus? Pouvons-nous réagir contre le sommeil qui symptomatise la dépense complète des forces vitales? Sommes-nous libres de réprimer les sensations, les fonctions qui s'opèrent en nos organes, telles que la faim, la respiration, la digestion, la circulation, la nutrition, la locomotion musculaire et cérébrale, et les mouvements réflexes? Ne devons-nous pas subir, satisfaire à ces multiples besoins, inéluctables des agrégats diversifiés des cellules, comme un esclave? Il est vrai qu'inversement au servilisme social cet esclavage nous apporte en compensation la joie, la jouissance, l'amour et l'illusion

d'être libres. Ne fût-ce qu'en vertu de la négation des métaphysiques, ne devons-nous pas toujours observer et affirmer ce qui tombe sous nos sens ? Qu'importe l'amointrissement de notre rôle dans le monde, ne devons-nous pas voir avec nos yeux et propager par notre langue toutes les sensations que nous éprouvons. Or, que dirait-on d'un homme qui ferait fonctionner ses mâchoires durant des heures, sans mastication d'aliments, sans qu'aucune nécessité l'y obligeât ? Ce ne pourrait être l'œuvre que d'un fou, aliéné de sa conscience et de sa volonté, car la volonté libre ne peut fonctionner qu'en raison de l'état de conscience que possède l'individu. De même serait considéré comme dément quiconque sangloterait dans une vision bouffonne, ou rirait aux éclats à l'aspect d'un accident tragique. Ainsi donc, pour que la succession de fonctions d'amativité, locomotivité, relativité, s'opérassent en nous d'une façon normale, consciente, il faudrait qu'à ces diverses manifestations il y eût un précédent de

circonstances qui les eussent déterminées. Donc toute fonction n'est pas créée par nous, mais par la réaction de notre réceptivité sensitive nous exprimons notre mécontentement ou l'agrément de la sensation perçue.

Sommes-nous libres de conceptions, indépendamment des images naturelles ? L'âme de l'esthète ne fait que grouper avec plus ou moins d'intuition les mille merveilles, les mêmes propriétés des substances des corps sans pouvoir y rien ajouter. Le dilettante littéraire ne s'imbibe que de la logique des innovations sociales et philosophiques que la science apporte, afin d'en dégager de pures exclamations poétiques ; la pudeur de l'arbitraire l'oblige à reléguer des élans hypothétiques qui ne pouvaient être qu'incohérents. Le virtuose groupe et intensifie avec style et harmonie tous les sons disparates, toutes les mélodies des oiseaux qui, distinctement, frappèrent son oreille ; son art consiste à les graduer avec rythme et fantaisie afin d'exprimer avec subtilité l'état d'âme

que le sujet implique, mais ne peut y ajouter un son de plus que ceux qu'il put distinguer : il n'est que l'interprète fidèle de ses nombreuses sensations. Tous les fragments des conceptions géniales se trouvent diffus ou concentrés dans l'ambiance indéfinie.

Ne sommes-nous pas esclaves de la pesanteur ? Pouvons-nous parcourir les espaces éthérés ? Est-il possible de vivre dans l'individualisme absolu, à l'écart de toute société ? Non, parce qu'aucune correspondance ne s'effectuant entre nous et nos semblables, ne pouvant nous approprier des armes pour la lutte à soutenir pour l'existence, nous deviendrions la proie des fauve et des intempéries. Notre pensée qui semble défier tout contrôle n'est pas aussi rapide que la lumière ; elle est esclave du Temps et de l'Espace qui l'englobent. Nos sensations objectives parcourent de 10 à 15 mètres par seconde ; elle est donc de beaucoup inférieure au son, égale à peu près au vol rapide de l'aigle. Quoique le déterminisme nous révèle l'évidence de notre esclavage envers la

nature il n'est pas nécessaire qu'il faille subir celui des semblables.

Dussions-nous être gouvernés par le plus parfait des hommes et nous manifestât-il son extrême désintéressement, son attachement, il ne pourrait que nous nuire pour une foule de besoins qui nous sont particuliers et ne s'identifient pas avec ceux de tout étranger, puisqu'il n'est pas deux êtres qui se ressemblent absolument. Entre nous et l'ambiance il existe un rouage que tout étranger, quoiqu'il s'efforçât de ne rien compromettre, ne pourrait que fausser, car tout est dissemblable. Il serait puéril et coupable pour que notre développement s'effectuât de vouloir enseigner à la nature ce qu'elle devrait faire; étudions-la et obéissons-lui, alors elle nous comblera des bienfaits de cette douce servitude. De même qu'il est démontré que l'harmonie de nos appétitions multiples exige notre absolue soumission aux lois naturelles qui nous créèrent et nous régissent, de même l'égoïsme en découle par une déduction corrélatrice. En voici le

critère. Il est une force dans la vaste nature qui, permanemment, exerce sa virtualité ; c'est, dans le monde inorganique, la gravitation universelle des mondes. Ces mondes ne sont formés que par l'agrégation des molécules solides, liquides ou gazeuses. L'atome qui forme ces molécules, en vertu de la susdite force, est donc l'ouvrier infatigable construisant sans cesse l'œuvre d'harmonie qui fait éclater notre admiration. Dans le monde organique, cette même force qui synthétise un être organisé (la cellule) la substance protoplasmique, c'est l'égoïsme qui se développe avec plus ou moins d'intensité parmi la divergence infinie d'espèces qui parasitent au détriment de la nature minérale, pour un certain temps il est vrai, car tout retourne à l'état primitif sans déchet, une fois la correspondance terminée. L'égoïsme crée l'unité : l'individu. Plus la puissance morphologique développe la complexion de l'individu et plus l'égoïsme est légitime pour l'accomplissement des fonctions adéquates aux divers cycles d'évolution qui le transfor-

ment. Si l'association des divers individus en un communisme d'intérêts semble nier l'égoïsme, ce n'est au contraire que pour le seconder et l'affiner, afin que l'individu évite des dangers et d'odieuses compétitions.

Il arrive parfois que certaines personnes se froissent de cette générique appellation « être égoïste », étant donné leur genre d'éducation dogmatique saturé dès la plus tendre enfance par les principes métaphysiques de même nature que celui qui le gratifiait de la liberté. L'altruisme leur est enseigné comme la vertu la plus noble de l'homme. Et cette même ostentation les fait se dévouer dans maintes circonstances, leur produisant de douces affections, le bonheur le plus tendre. Or, ils ne s'aperçoivent pas que ce qu'ils dénomment fatuitement l'altruisme, le sacrifice de soi, n'est en somme qu'une affluence érotique de l'égoïsme. Ainsi le stoïcisme qui pousse l'homme à sacrifier entièrement son *moi* est l'acte le plus significatif du mobile égoïste. Voici un

exemple : un homme se jette à l'eau ; aussitôt un passant témoin du danger qu'encourt la victime se porte à son secours, mais il succombe à ses efforts désespérés sans avoir pu satisfaire l'esprit de sociabilité qui le faisait agir. La psychologie de cette action nous démontre que si l'éducation qu'il reçut lui enseignait le dévouement comme vertu morale, ces sympathies affectives étant très fortes chez lui envers son semblable, le poussent forcément à satisfaire un besoin qui aurait gonflé de joie son cœur durant toute son existence et surtout, si ses aspirations sont religieuses, il méritera la récompense éternelle de son Dieu qu'il adore fermement. Le martyr des chrétiens orthodoxes est identique à tous ceux qui n'agissent que pour plaire aux vœux de la morale divine, comme les païens agirent envers leurs dieux. Les Hindous qui jeûnent des semaines entières, qui s'entr'ouvrent les entrailles et s'immolent devant les fidèles de leur secte pour complaire aux exigences du seigneur Brahma et de ses deux acolytes Vichnou et Siva

qui forment la Trinité, sont la plus haute expression de l'intérêt « le Nirvana » qui détermine ce prétendu altruisme ; la puissance de l'illusion seule pousse ces fervents à l'abnégation de leur courte existence qu'ils dédaignent pour ne voir que l'idéal. Quant à ceux qui sont dépourvus de préjugés religieux, l'athée, le chauvin, ils sacrifient leur vie de la même façon que les mystiques, seulement les rites changent le ou les dieux qu'ils ignorent ou dédaignent parce que sans doute ces dieux ne les comblèrent pas de riches présents, et sont remplacés par l'Honneur, la Gloire, la Vertu, la Patrie, la Famille. En somme l'illusion qui les encourage à persévérer dans le sacrifice est toujours de même essence subjective ; voulussent-ils le nier, les faits sont irréfragables. Comme il est bon d'avoir autour de soi des semblables qui vous admirent, vous glorifient, vous témoignent leur compassion, propagent ainsi à la ronde la noble action qu'il fallut déployer en telle circonstance en vue d'une récompense ! Quelques-uns ne furent-ils pas des

héros pour qu'on leur apposât sur la poitrine la croix d'honneur équivalente à l'énergie dépensée.

Les enfants ne font pas autrement lorsqu'ils promettent d'être sages pour avoir un bon point ou des douceurs matérielles ! Que de poumons ou d'entrailles ne perforera-t-il pas l'abject chauvin, en perspective du galon doré, des louanges de son chef et des flatteuries des badauds qui n'admirent en idéal que la force brutale et l'intrépidité musculaire, ne s'apercevant pas qu'il est d'autres animaux tels que l'éléphant, le tigre, et bien d'autres qui concentrent beaucoup plus dans leur organisme de force et de férocité que le mièvre animal que nous sommes ! L'intelligence seule qui nous superiorise dans le monde animal est dédaignée dans leurs naïves et bêtes contemplations. Ainsi il est avéré que l'homme ne secourt son semblable qu'en rapport de son éducation. Des vibrations psychiques l'en récompensent. Le chien qui se dévoue pour son maître assailli et qui succombe, n'agit que par l'éducation

qu'il a reçue. Malgré l'issue du danger il tient à exprimer sa reconnaissance pour la protection et les bienveillantes caresses de celui qui l'éleva. Voudra-t-on qualifier d'altruiste l'animal qui satisfait ses tendresses du cœur ? La réponse est négative que je sache. Eh ! bien alors... Il est une sorte de martyrs que le sybarite Prudhomme, contempteur des insurgés, traite d'énergumènes, qui ne sont ni croyants, ni athées, ni chauvins, mais qui se sacrifient dans la révolte violente pour un idéal positif et sublime, pour un meilleur devenir. Ce sont des anarchistes. Ceux-là même agissent par dégoût intolérable de la sujétion humiliante que leur infligent leurs stupides contemporains. Ne pouvant humer l'atmosphère d'un nouveau monde, ils brisent l'implacable coercition qui comprime leurs naturels épanchements, leurs logiques revendications. L'envergure de leur pensée embrasse le troupeau entier des hommes qui geint sous le fouet de l'autoritarisme. Cet idéal d'amour qui agit pour l'humanité entière

n'est déterminé qu'en corollaire de leur intensité affective et de la souffrance qui les étreint durement. Ce n'est que l'odieux qui se dégage de la vile populace contiguë à leur sensibilité de beaucoup plus délicate, qui les fait s'échapper de cette vallée de larmes et d'horreurs pour s'anéantir dans le néant dont le suicide dans la révolte leur facilite l'accès. Mieux vaut la mort que de vivre dans ce Ténare d'ici-bas où les plaintes sont toujours éternelles et de plus en plus ardues. Or, n'est-ce pas un acte égoïste que de fuir à jamais le mal qui vous consume au lieu de l'endurer avec passivité et résignation. L'amour du vrai et du beau féconde leurs cœurs généreux et les fait agir. L'amour est leur mobile. Or, aimer c'est s'aimer. On ne peut aimer que ce qui nous soulage, ce qui nous pénètre avec un indicible bonheur dans le plus profond de l'âme. Quel ravissement que de contempler le soir, en suivant l'harmonie des mouvements célestes, ces mondes étoilés, ces nébuleuses subtiles, le calme de la nuit obs-

cure ; toutes ces perceptions vous intriguent et vous abîment à la fois dans l'extase et l'épouvante ! Or, ces états de conscience sont les plus goûtés par l'artiste, comme parsemés d'un contraste étrange que la raison discerne.

L'infini vous donne le vertige dans le rêve mouvementé et illimité par les espaces incommensurables parcourus.

Le naturaliste poursuivra infatigable les végétaux et les infimes insectes sous le tapis verdâtre qui recouvre le sol, comme les animaux de haute stature, poussé par l'intrigue d'une nouvelle découverte d'espèces inconnues. Le poète promènera ses pas vers des riantes campagnes, charmé des couleurs éclatantes épanchées jusqu'au sein de la trame des feuilles ; la disposition des fleurs, leur plastique, la division du travail qui s'y effectue, l'hymen délicieux qui confond le pollen et l'ovule dans un amour procréateur, la circulation de la sève qui apporte l'élément nutritif, l'épanouissement embryonnaire, leur respiration et l'exhalai-

son des aromes qui se répandent dans l'atmosphère, les mille vibrations qui grisent l'être, font chanter au poète cette diversité de charmes qui élèvent par l'imagination l'âme au domaine de l'idéal.

L'amour de sensations inconnues les meut et active dans un travail satisfaisant. Tout change, l'être et l'ambiance, et c'est pour cela que les désirs de la veille que nous satisfimes sont éteints. De nouveaux renaissent souhaitant de nouvelles choses, et c'est ainsi que nous nous transformons sans nous en apercevoir. Les jouissances juvéniles intenses et généreuses ne sont plus les mêmes que celles du vieillard. L'amant qui veut dépenser son ardeur virile absorbe en soi, s'approprie toutes les qualités uniques que l'objet ou l'amante contiennent et pour subjectiver la qualitativité objective convoitée, doit faire un effort qui nécessite une dépense des forces latentes qui, dans leur épanchement, provoquent à l'être la volupté vitale. De même qu'on aime certains aliments parce qu'ils provoquent

dès leur absorption des satisfactions gustatives, de même, nous aimons aspirer un baiser de certaines lèvres rougies qui servent de coupe à l'âme altérée de bonheur. Plus le visage d'une amante reflète l'image de nos conceptions, et plus nous meurtrissons ses chairs des baisers sauvages que nous y appliquons. Nous voulons la morceler, spolier, faire nôtre sa beauté, nous l'en dépouillons par nos caresses.

En nous surgit une faim psychique, rageuse, dévorante et, dans le paroxysme de la passion, nous voudrions absorber si nous le pouvions ces voluptés charnelles que nous flétrissons de nos rudes atteintes.

Le rut de nos correspondances mystérieuses qui s'échangent dans nos spasmes est délirant. Nous nous transmettons notre puissance par la bouche, messenger ineffable, par les étincelles qui jaillissent des yeux ; nous aimons l'harmonie des paroles qui tintent à nos oreilles et satisfont nos désirs par ces mots : je t'aime, c'est-à-dire je me donne à ton fol amour, aspire-moi,

possède-moi, je m'annihile consumée par le feu de ton cœur. Je ne veux plus être moi-même pour un instant ; je serai à toi dans tes veines, dans ton cœur, dans ton cerveau. Et pour que les égoïsmes des deux amants se satisfassent mutuellement, ils doivent, dans un tacite accord, embrasser l'illusion du sacrifice. Oui, l'amour ne vit que de sacrifices, mais ces sacrifices qui expriment l'altruisme nous produisent les moments de la vie qui nous furent et sont encore les plus chers. Telle douce vibration qui vint battre sur le rivage du cœur nous est encore par le souvenir si bienfaisante à nous remémorer que des larmes perlent nos yeux et roulent abondantes et chaudes sur nos joues déjà brûlantes. Toutes les prévenances que nous désirâmes dans notre enfance, tous les vœux que nous aspirâmes avec inquiétude, furent l'objet de notre soif d'aimer, de vibrer, de posséder toutes choses qui flattèrent nos sens avides.

On n'aime que l'âme généreuse et compatissante, parce qu'elle nous console, nous

soulage, nous fortifie. On n'aime dans la passion sexuelle que les visages qui expriment, qui synthétisent la beauté des traits purs, des tons animés, d'où s'épand une gaieté suave.

Tout ce qui est difforme, disgracieux, provoque en nous la répulsion.

Dans la conquête intellectuelle on n'aime que les esprits actifs qui commentent les mêmes actions, qui fouillent les mêmes phénomènes, qui conçoivent les mêmes innovations, qui aspirent aux mêmes combats que nous-mêmes; et nécessairement on écarte tous ceux qui, soit par atavisme ou par éducation opposée, se font les complices des préjugés si déplorables à l'essor progressif humain. On n'aime que tout ce qui satisfait les divers appétits multiples qui éclosent dans notre organisme. Aimer tout ce qui exauce nos souhaits, n'est-ce pas jouir? La jouissance n'est-ce donc pas l'amour de soi-même? Ce qui semble contradictoire à cette évidence n'est dû qu'à la défectuosité de nos observations. Ainsi par exemple un

homme riche répand toute sa fortune parmi les misérables de son quartier et se réduit à son tour à l'indigence. Les moralistes de déclarer aussitôt que l'exemple est digne de haute vertu. Eh ! bien, il n'est pas que je sache une action plus égoïste que celle-là. Il ne faut pas oublier qu'en nous il est des appétits, physiques, moraux et intellectuels que, sous l'influence de certaines circonstances, nous nous efforçons de satisfaire. Ces divers appétits se développent irrégulièrement, selon le tempérament des individus. Il en est qui ne vivent que pour les plaisirs du corps ; les boulimiques, les érotiques en sont des exemples déplorables. D'autres, sous l'influence héréditaire et de l'éducation se vouent à la philanthropie, constamment torturés par le spectacle des souffreteux, des infirmes, oubliant parfois de satisfaire les besoins de la table afin de faire de nouvelles recrues utiles à l'esprit de solidarité. Selon la conformation intime de nos viscères nous agissons pour tel ou tel mobile qui nous agréé. Il arrive parfois que

nous agissons contre nos propres désirs matériels, mais nous en sommes récompensés amplement par les sensations touchantes du cœur. L'émotion nous est chère et c'est pour cela qu'à chaque action que nous faisons nous recevons en échange l'équivalence du sacrifice accompli. La dépense psychique et intellectuelle nous est aussi agréable et aussi impérieuse que l'éjaculation prolifique ou l'excrétion de nos humeurs, pour l'entretien de nos affections et de la santé corporelle. Le philanthrope n'a obéi qu'à la sensibilité du cœur et s'il en fût dérogé, il eût enduré l'angoisse la plus cruelle qui puisse s'imaginer, émouvoir.

L'individu n'agit que par la force d'amour accumulée dans ses organes, corrélative à sa sensibilité. De la diversité de cet amour s'accomplissent les actions diverses qu'il manifeste. La preuve la plus convaincante que nos passions résultent de l'intensité de notre sensibilité, c'est que les anesthésiques, les idiots n'ont ni le bonheur d'aimer, ni la puissance de haïr, ni de satis-

faire quoi que ce soit. Point d'élans généreux chez eux ; leur vie est méprisable. Qui ne connaît les émouvants suicides d'amants enlacés, n'ayant pu satisfaire leurs désirs matrimoniaux. Ce n'est point par accès de folie qu'ils dédaignent la vie, mais, au contraire, s'étant rencontrés dans un commun idéal et ne pouvant le vivre par suite d'entraves, ils préfèrent au cruel abandon, aux cinglants souvenirs que la langueur alimente, la mort comme le suprême oubli. Et ces parents qui tressaillent au moindre danger encouru par leur fils, ne sont-ils pas l'image la plus évidente de l'égoïsme ? Pourquoi ces excès de bienveillance, de soins pour leur progéniture et d'autre part l'indifférence pour les étrangers ? Pourquoi ces désespoirs, ces veilles autour de leur chérubin souffrant et alité, alors que d'effroyables catastrophes ne leur arrachent même pas un pleur, ni une plainte, tout juste une exclamation ? Pourquoi ces cas de démence provoqués par la soudaine disparition de leur enfant victime d'un contagé fou-

droyant? Parce que le père et la mère revoient en leur fils leur propre *moi*; leur sang coule dans ses veines, tout leur être renaît sous une nouvelle enveloppe, ils remarquent dans les murmures étouffés, les insubordinations adolescentes, les propres tendances de leurs jeunes années écoulées. Et c'est parce qu'ils se reflètent dans une nouvelle vie qu'ils tendent par imagination à perpétuer leur propre individualité. Qu'importe que leurs cheveux blanchissent et tombent, que les rides s'accusent pressées et hideuses, que leurs membres se dessèchent, que l'éclat de leurs yeux s'obscurcisse, puisque leur fils reproduit tout ce qui fut caractéristique en eux. Et cela est une grande consolation de savoir qu'une parcelle de soi renaît, croît et s'épanouit. C'est pour cela qu'isolés de cette illusion qui les étayait, les vivifiait, n'ayant plus ce miroir qui imprimait leurs frais visages vigoureux d'antan, ils ne peuvent plus s'accommoder de cette réalité qu'ils exècrent. A leurs regards éperdus ne s'offrent plus que des rides compactes

qu'une psyché reproduit; leurs douleurs s'avivent; l'écho de leurs voix éraillées n'apporte plus à leurs oreilles les bruyants éclats de joie, de bonheur que fit entendre l'être cher déjà loin, bien loin sous la terre cruelle!

Comme l'amour de soi est expressif dans ces métaphores!

Rien n'est plus beau, plus soyeux, plus cher que soi-même et tout ce qui en jail-
lit. C'est par cette loi d'amour que les espèces innombrables se perpétuent. L'abeille comme l'hirondelle, la fourmi comme le castor, n'expriment l'esprit de mutualité que dans la sphère étroite de leur descendance directe. L'homme ne fait pas exception à cette puissance subjective. L'amour c'est la loi de la vie; par l'amour elle se perpétue. On peut ajouter sans crainte d'objection : vivre normalement c'est aimer et quiconque se voit dépossédé de toute affection se détruit. Rien n'est plus affreux que de ressentir sa sensibilité constamment comprimée, mutilée, endolorie.

Il est édifiant le réseau synoptique de faits concluants qu'apporte le déterminisme ! Toutes ces spéculations confirmées par l'expérimentation ne peuvent que réveiller en nous l'appoint de notre force rationnelle et l'appeler à la rescousse des victimes de l'erreur. Osera-t-on encore railler, blâmer, haïr l'individu parce qu'il ne représente pas nos mêmes actions ? Cessera-t-on de le rendre responsable alors qu'il ne manifeste que l'automatisme mécanique ? Pour que fussent vraisemblables les affirmations des métaphysiciens absolutistes, des moralistes ostracistes, des podestats du prétoire, et pour qu'elles dussent satisfaire la conviction des jeunes intelligences, il eût fallu que les sanctions historiques vinssent légitimer, étayer leurs brillantes hypothèses. Mais il n'en est rien. Le règne des sentencieux a vécu. Ces fruits vénéneux n'empoisonneront pas désormais les consciences. Les édifices branlent, vermoulus, lézardés par la sape des découvertes modernes ; l'État, l'Église, la Morale dogmatique firent germer l'en-

thousiasme des hystériques mystiques et le cynisme des conquérants, mais ne sont plus de nos jours que pagodes surannées et rituelles. Combien puissants furent le glaive des légiférants et les rugissements des foules thuriféraires en proie aux assauts de la raison progressive ! Pour que s'opérât cette victoire définitive, que de bûchers se hissèrent, que de potences stigmatisèrent les pénibles étapes de la vraie humanité ! Que d'hécatombes fratricides internationales avant que ne retentissent les paroles d'amour, de logique ! Que d'imprécations, que de sortilèges, ne trouvèrent-ils pas ces prêtres et guerriers contre les lutteurs du vrai, du beau ! Que de sordides complots se tramèrent en vue de vivifier la foi religieuse contre les voix puissantes des Harvey, des Bacon, des Galilée, des Diderot, des Voltaire ! De nos temps encore, Proudhon, Karl Marx et Darwin sont l'objet des pires insinuations.

L'amour de la vérité ne peut qu'enfanter des âmes irréductibles, lorsque ces âmes doi-

vent éprouver le corps à corps avec l'éternel préjugé. Le bouleversement des sentiments, des conceptions modernes, que nécessite le déterminisme, s'accomplira par la force des choses, de nombreux symptômes typiques fortifient nos espérances. Hâtons-en l'évènement !

RÉFLEXIONS SOCIALES

REFLEXIONS SOCIALES

DE LA VIE. — Pour celui qui, le cœur ému des bourrasques sociales et de la comédie humaine d'où ne se distinguent clairsemés que les retors protagonistes encensés, idolâtrés par les millions de comparses stupides et lâches qui forment le bétail grouillant, le problème de l'existence s'impose à tous les meurtris qui geignent et aspirent à une délivrance. Les sciences naturelles que Lamarck, Wolf, Goethe et Darwin embellirent de leurs découvertes fécondes, quoiqu'elles satisfassent nos recherches spéculatives, nous laissent, hélas ! impuissants, dans l'immobilisme, ravis pratiquement de l'idéal conçu si ardemment, même que tous les asservis aux idées régressives.

Mais toutes ces origines que nous ignorions sont néanmoins satisfaisantes à con-

naitre ; la nature se révèle à nos yeux sous un autre aspect, cependant que se disjoignent plus ouvertes nos paupières. La lutte apparaît implacable à toutes nos incursions, dissimulée sous l'herbe des prairies où la roche du rivage, apparente et hideuse dans l'espace atmosphérique. Plantes et animaux, graines et larves rivalisent d'appétits, drus comme épis, se disputant le sol et les rayons bienfaisants du soleil. Toute place conquise n'est due qu'à de pénibles efforts, de douloureux assauts. Quelle guerre d'insecte à insecte, et des insectes, des limaçons et d'autres animaux contre les oiseaux et bêtes de proie, tous s'efforçant de multiplier et tous se nourrissant les uns les autres. Le dualisme est permanent. Nous ne devons d'avoir la conscience fertile qu'au prix de déchirements, d'angoisses que durent subir, en proie à leurs ennemis, nos ancêtres préhistoriques. Combien sommes-nous éloignés des époques de la pierre taillée et du fer poli ! Et pourtant ces 2 à 300.000 ans ne sont que peu de temps si on remonte jus-

qu'aux époques géologiques du globe. La maigre subsistance que nos économistes modernes nous imposent ne résulte que d'un semblable antagonisme, monstrueux, où le vol, le crime sont légitimes et même sont sanctionnés indirectement par nos démagogues parlementaires, (commerce-agiotage). Des premiers vagissements jusqu'à l'exhalation de notre dernier souffle nous luttons contre l'état social. Ce n'est que par le crime que nous vivons et prospérons ! Des milliers de prolétaires meurent de faim chaque année en France. Ah ! ces vilains ! pourquoi se laissent-ils mourir aussi ! Des centaines de mille sont réduits à la mendicité et au fonctionnarisme ou soumis à l'assistance publique par suite d'accidents de travail, soit au chantier, soit à la caserne infâme.

Des centaines de mille bébès encore, meurent par anémie, étiolement dans les étroites mansardes ; ces pauvres petits êtres dont les parents eurent la maladresse de naître pauvres et d'être impuissants à satisfaire les multiples besoins de leur pro-

géniture, périssent ainsi victimes de l'oligarchie démocratique. Et toute la multitude de brutes qui étayent ce lupanar social, se pâme, rit, chante l'hosanna de ses dignes actions par malheur vainement transcendentales.

Enfin oublions et poursuivons ! Milieux et individus disparaissent parce que tout se transforme dans un mouvement sans fin ; l'extinction de nombreuses espèces dont la paléontologie découvrit les squelettes entre les feuillets géologiques de l'ossature du globe, est la preuve indéniable de leur déchéance. Toutes ces espèces qui vécurent sous un climat gèneux mais qui devint inhospitalier, n'ont plus laissé que quelques rares descendants modifiés pouvant servir de linéament à l'ensemble généalogique et qui passionnent le zoologue et le botaniste. Faunes et flores flétrissent et changent parmi les âges de la terre. De cette rivalité constante et universelle, la sélection avantage tous les individus qui par hérédité, ou grâce à des qualités particulières, s'adaptent et

survivent au milieu d'évolution dévolue. Et par cela même il s'ensuivra que l'organe en fonction continuelle acquerra un développement supérieur et que les autres, en vertu de la loi du balancement des organes, s'atrophieront en proportion de ce que le premier aura gagné. Tout se différencie de ces déductions exactes par les directions progressive et récurrente que subissent les espèces par suite d'accidents climatériques, géologiques et de la divergence d'actions fonctionnelles habituellement exercées. Quoi de plus dissemblable qu'un terre-neuve et un terrier, qu'un levrier et un bouledogue? Et cependant ces espèces diverses descendent d'un même couple. Il en est des pigeons et autres animaux domestiques ainsi que des plantes greffées. Il y a plus de différence d'un Newton, d'un Pasteur et d'un Darwin à un Batucodos ou un Boschiman que de ces derniers à un gorille ou un chimpanzé.

L'hérédité fixe les modifications acquises. L'hérédité et la sélection impliquent la

parenté de toutes les espèces végétales et animales qui peuplent le globe, des pôles à l'équateur, muettes et actives dans le fond des mers, agiles et solitaires parmi les cimes de nos hautes montagnes; la diversité éclate, belle, étrange pour le poète rêveur, mélancolique. La filiation de structures que traverse l'embryon dans la période gestative, témoigne la communauté des infiniment petits et infiniment grands. De la cellule végétale qui sert de prémices au monde vivant jusqu'à la cellule nerveuse qui en est la quintessence, depuis l'obscur invertébré jusqu'au puissant vertébré et l'homme, l'échelle animale se poursuit accidentée, mais non discontinuée. Si quelques lacunes existent et que la science ne puisse découvrir les faits nécessaires à les combler, il ne faut s'en prendre qu'à notre ignorance et ne pas nous réfugier dans les cataclysmes qu'imaginaient Cuvier et Linné. Quoique le système nerveux des vertébrés les privilégiait d'une sensibilité graduellement consciente, leur origine se confond néanmoins dans les

vibrations de la masse protoplasmique, source de tous les êtres. L'agrégat de milliards de cellules qui constituent notre intelligence, notre agitation, n'a pas plus de raison d'être que celui d'un simple crustacé, que celui d'une plante cryptogame quelconque. Il n'est pas plus légitime pour nous d'assassiner des bœufs, des moutons et des porcs, que ne l'est inversement l'attaque de quelque fauve qui nous détruit pour se repaître de notre chair. Nous nous développons avec autant de féroce, de ténacité dans l'ambiance vitale, avec autant de justice qu'en manifestent les microbes meurtriers qui déciment des vaillantes populations. Comme les flancs fertiles du sol qui nous nourrissent, nous servons constamment de réceptacle à des quantités de ces êtres ciliés. M. Miquel estime à 300.000 par jour et à 100 millions par an le nombre de spores introduites dans l'économie par la respiration, dans *l'état de santé le plus parfait*: Sternberg compare la bouche de l'homme à un appareil de culture dans lequel les ger-

mes des bactéries trouvent naturellement la température constante et l'humidité nécessaires à leur développement. *Le Leptothrix buccalis* ne manque jamais de séjourner sur la surface de la langue ou entre les interstices des dents. L'haleine des phtisiques qui charrie les germes des microbes spécifiques abondant dans les cavernes pulmonaires où se forment les crachats, sert même de facteur à ces pires ennemis invisibles par leur ténuité, indestructibles et contre qui seraient impuissants nos formidables canons destinés à hacher de paisibles Ailemands. Quelle œuvre sociale et philosophique ce serait si les millions du budget de la Guerre étaient destinés à augmenter le nombre des Pasteur, des Roux et autres qui, étant en plus grand nombre enrayeraient le mal de ces contagies qui déciment des armées de travailleurs. Mais quelle aberration que d'escompter le travail des théocrates mitrés et des démagogues étatistes qui nous berrent imprudemment !

La calvitie de nos podagres sénateurs et

bourgeois des hautes sphères n'est dûe, d'après les recherches de Gruby, Malassez et George Thise, qu'à l'insinuation de l'*acropicia areata* qui colonise en bandes affamées dans l'intérieur des cheveux. Qui se douterait que les graves tribuns des foires électorales, juchés sur les tréteaux et qui doivent bien souvent leurs succès à leur abondante chevelure, peuvent s'en trouver déposés par ce terrible rival microscopique? C'est comique tout de même! De tous côtés, l'individu grand ou petit, sauvage ou civilisé, cosu ou misérable, est assailli d'invisibles assassins qui au guet constamment, comme le loup dans le bois et l'araignée dans son repère, attendent un moment propice pour le dévorer. La nature est donc cruelle d'exiger cet état de guerre permanent? Et que faire? Quelle attitude, quels moyens pour obvier aux trébuchements dangereux? Et la sociologie de présenter la loi d'affinités électives, comme étant le seul moyen naturel à toute préservation. Oui! au risque de périlcliter, de retourner précipitamment au néant en s'écartant de

la loi, la solidarité seule s'impose, impérieuse, bienfaisante, à l'essor individuel. A quoi bon se détruire puisque d'autres animaux ou plantes vivraient à notre place? Ne sait-on pas que l'équilibre harmonique des forces vitales que Darwin constata, le nécessite, l'exige : les substances chimiques nous constituant et retournant dans le sol seraient absorbées par les racines des plantes qui périssent de par nos destructions, et transmettraient ainsi aux herbivores la force que nous ne détruirions pas, mais qui changerait de phases. Nous sommes au monde accidentellement par et pour les circonstances et nous devons y manifester toutes les propriétés que la nature confine en nous. Et ces affinités que nous devons nous approprier exigent la solidarité. Qui dit affinités dit solidarité. Se rendre solidaires de tout ce qui maintient et continuera d'affirmer notre être, voilà la loi de la vie ! Voilà ce que tout individu devrait comprendre, s'efforcer d'accomplir. Mais en somme pourquoi prêcher cet instinct que la nature

apporte dans son œuvre à chacun de ses organisés. Pourquoi ressasser ce que tout le monde connaît puisque la vie n'éclôt que par l'instinct. L'intelligence n'est que l'histoire complète des adaptations sérielles de l'instinct. Tout s'enchaîne. Les extrêmes se touchent. L'intelligence émerge de l'instinct et l'instinct se confond dans le mouvement mécanique de l'ovule et du spermatozoïde. Et ce mécanisme, à son tour, dans un dynamisme infini, mystérieux, où l'intangible et le tangible s'intervertissent l'un l'autre, où physique et métaphysique s'annihilent éternellement. La nature est le tout. Vérité et erreur. Ténèbres et lumière. Réalité et illusion. Tout est partout et rien n'est nulle part. La vérité est aussi bien dans l'atome et la cellule que l'erreur ! Vérité et erreur sont aussi nécessaires que ténèbres et lumière, que souffrances et jouissances. La raison est partout et nulle part. Le vrai d'aujourd'hui est l'erreur de demain. L'intelligence, le vrai, s'agglomèrent, se condensent dans un cerveau comme les corps

inertes de diverses densités. Rien n'est absolu en nous. Nous pouvons rassembler plus de vérités que d'autres congénères, mais nos arrière-neveux en disposeront davantage et rejetteront ce qui fit le charme de nos dissertations, ce que sont de nos jours nos plus pures conceptions. Chaque espèce a sa vérité propre. La constitution, les mouvements de l'escargot ne pourraient accepter une toute autre adaptation que celle où il évolue; quoiqu'un dilettante s'évertuât à lui prêcher les avantages particuliers de sa nature exquise, et si par imagination l'escargot dans sa compréhension acceptait le transformisme de l'apôtre suggestif, l'escargot ne serait plus escargot et deviendrait autre chose, et ainsi de toutes les espèces vivantes.

Toutes ont leur raison d'être puisqu'elles existent. L'homme comme l'éléphant, l'hirondelle comme la taupe, n'agissent et ne fonctionnent qu'en vertu de leurs armes offensives et défensives, et si l'espèce subsiste c'est que les moyens d'adaptation sont

conformes au milieu d'évolution, et par conséquent vrais. L'extinction des espèces résulte de la non-conformité évolutive des individus qui les forment envers les milieux éternellement changeants, et leur passivité qui implique la régression ; car le mouvement est partout. Marcher de l'avant ou en arrière c'est la loi qui s'impose à tous les individus ! Malheur à ceux qui n'en possèdent pas les moyens. Ceux qui forment sélection seuls embellissent. La solidarité est donc la loi qui secourt les individus. Non cette association pharisaïque des sociétés modernes qui réduisent à l'esclavage maîtres et serviteurs avec plus ou moins de bien-être, faisant que tous méritent la fêrule du penseur, mais une solidarité librement voulue de tous les membres, sans mystification, où les hommes affranchis du servage économique puissent à l'aide de puissantes machines toujours perfectionnées, grossir le capital d'industrie et pourvoir largement à leur consommation, sans nulle réglementation. De nos jours les libertaires

réduits aux bagnes des capitalistes s'en échappent tôt ou tard et mettent partiellement à l'œuvre les divers moyens qui correspondent à l'idéal. Les institutions actuelles contaminées profondément se désagrègent lentement ; l'expropriation des barons féodaux du capital omnipotent s'effectue sensiblement par les vols nombreux qui précipitent la décomposition de leur morale inepte. Les crimes et viols dénotent l'état innaturel de notre constitution sociale où la faim est si souvent provoquée dans les faubourgs populeux où l'éducation des rapprochements sexuels est si contraire, si néfaste aux désirs expansifs de la puberté naissante, réduisant les jeunes générations à l'impérieux onanisme dégradant. Tout est vicieux et contraire aux rapides progressions de l'humanité idéale. C'est enfin qu'édifiés de tout ce qui se passe autour de nous, malgré les souhaits d'un meilleur devenir, d'où contraintes et mensonges auront disparus, et dusions-nous subir la rigueur des cachots et le faix des chaînes moyen-âgeuses, la cons-

science nous dit de nous affirmer aussi haut que possible, de ne pas prostituer nos facultés au bénéfice des Machiavel qui nous détiennent, que tous nos efforts qui précipiteront la déchéance seront légitimes et louables comme seraient aussi logiques les débattements désespérés d'un oiselet aux prises des serres d'un vautour. S'il est nécessaire pour les possédants, spoliateurs, impudents concussionnaires de sauvegarder leurs capitaux sous un masque d'anonymat il serait aussi justifiable que leurs légions de victimes apprissent et s'intéressassent à désinvestir leurs vampires oisifs. L'inefficacité momentanée d'une révolte n'en montre point l'inanité ; le temps seul sanctionne l'utilité. Il n'est rien de plus subversif que la nature que nous devons prendre pour exemple ; le progrès en est le fruit succulent.

Défions donc leurs anathèmes, leurs vituperations ; qu'importe qu'ils nous stigmatisent de leur code vieillot, suranné ; l'avenir doit nous attirer. L'épanouissement de tout ce qui est précieux en nous en dépend. Les

vociférations de tous ces proxénètes ne nous atteignent pas dans notre foi rationnelle. Que nous soyons entraînés devant leur sévère aréopage pour vols et crimes qu'importe ! N'en ont-ils pas à se reprocher, ces rapaces, ces madrés parasites, alors qu'aujourd'hui père, mère, frères et sœurs se doivent séparer, haïr parce que leurs intérêts divergent et s'antagonisent. Alors que les rapports les plus intimes ne sont pas exprimés sans qu'il s'y mêle quelques rudiments de fourberie, de mensonge. Qui ne sait la vieille maxime, « voleur volé ne mérite point compassion. » Eh ! bien ne le sommes-nous pas tous voleurs ? Est-ce que tous n'ambitionnent pas loisirs, bien-être, châteaux, et lorsqu'une chance insolite vient les combler de richesses, tous ne sont-ils pas heureux de les conserver jalousement ? Nous occupons-nous de ceux qui tombent d'inanition et meurent dans quelque commissariat alors que nous nous grisons de nymphes et d'élixirs discrètement à l'abri de riches tentures qui tapissent nos boudoirs ? Est-ce que parmi les

salariés les bénéfices ne sont pas aussi disproportionnés qu'entre les salariants ? Que penser de deux hommes dont l'un ne connut qu'oisives orgies et douceurs matérielles que le droit de naissance lui incombait alors que l'autre ne vécut qu'en de sordides nippes, tiraillé par la faim et humilié par l'ignorance dans la mendicité ! D'aucuns diront : c'est le droit de famille. Eh ! bien soit, mais il se pourrait que l'éternel asservi se levât un jour et leur dise : A mon tour, c'est mon droit à la vie, au bonheur, à la liberté et à l'échange des fruits de nos travaux ; sinon ma haine t'égorgera !

Tous nous acceptons de cet or qui nous divise, alors qu'il devrait être rejeté par nos mains vertueuses ! Mais à quoi bon parler de vertu puisque la vertu elle-même n'implique que l'intérêt moral ou matériel. Ne sait-on pas que la même action peut tour-à-tour revêtir vertu et vice ? Une femme se prostitue aux passants de la rue : le fait est vicieux. Mais l'enquête établit qu'elle pourvoit aux soins exigeants d'une

nombreuse famille : le mobile est donc vertueux.

C'est donc le mobile qui fait qu'un acte est vertueux ou vicieux. Or, le mobile de tous les animaux et de l'homme consiste à la préservation de leurs instinct et intelligence ainsi que de leurs affections morales. Etait-ce vertueux ce que fit l'immonde Halaric empereur d'Occident lorsqu'il fit piller, saccager, incendier par sa nombreuse armée de belligérants, barbares durant six jours, la ville immense de Rome où pendant dix siècles tant de gloires avaient transporté les richesses du monde entier? Cet abject vandaliste, altéré de sang, ne fut-il pas l'expression la plus criminelle lorsqu'il répondit effrontément à la députation romaine le conjurant d'arrêter le fléau « Tant mieux, dit-il, s'ils sont nombreux ! Plus le foin est pressé, mieux il se fauche », jusqu'à ce qu'il abandonnât ces ruines fumantes, ces palais détruits et ces habitants éperdus. Et ce Radagaise à la fois prêtre et roi ayant à sa suite une multitude de 200.000 guer-

riers qui offrait chaque jour à ses dieux des victimes humaines en leur promettant le massacre de toute la population romaine ; était-il guidé par la déesse Vertu ? Hélas ! non. Et pourtant des centaines de mille soldats l'honoraient au point de le diviniser ! Et ces mêmes époques antiques que nous révèlent-elles. L'Italie et la Gaule furent rasées par une trombe d'envahisseurs irascibles et affamés de gloire et d'or. « Mayence fut prise et détruite, écrivait Saint-Jérôme à Gérontia, et les habitants furent massacrés jusque dans les églises. Reims, Amiens, Arras, Tournay, Spire et Strasbourg tombèrent au pouvoir des Germains. Toutes les provinces virent leur territoire dévasté à l'exception des montagnes de l'Auvergne, tandis que la population, renfermée dans quelques villes fortes, était dévorée par la famine ». Et les Alains, les Avars, les Bulgares, les Hongrois, les Turcs et les Mongols quittant leurs steppes, attirés par le beau ciel de l'Europe méridionale, ravageant tout sur leur passage. Et les Huns, ces

hommes toujours errants, par montagnes et forêts, rompus dès l'enfance à tous les maux, au froid, à la faim, à la soif, vêtus de tuniques de lin et de casaques de peaux de rats sauvages qu'ils laissaient pourrir sur leur corps, passant leur vie sur leurs petits chevaux rapides et décharnés n'ayant pour idéal que la conquête sauvage, ce qui fit dire à Ammien Marcellin : « Vous diriez des bêtes à deux pieds », que d'hécatombes ! Les rencontres d'avec les Goths, les Gépides, les Wisigoths et les Ostrogoths furent plus infernales que les contorsions et déchirements démoniaques des damnés que Millon et Dante dépeignent. Pourquoi ces fouilles intempestives du passé. De nos jours les cauteleux ministres ne nous cachent-ils pas sous de calins euphémismes, la licence des fureurs de nos *intrépides troupiers de la mère patrie* dans leurs exploits sanguinaires en Algérie, au Tonkin, au Dahomey, à Madagascar où hommes et femmes, vieillards et enfants sont mitraillés et entassés en de hauts monticules, consumés par du

pétrole et réduits en cendres qu'un vent vengeur emporte vers les côtes méditerranéennes et paisibles. O ironie ! Et toutes les peuplades nomades des pays tropicaux et septentrionaux qui ne vivent que de rapt et de combats où femmes et enfants sont sacrifiés en cas de famine bien avant que leurs chiens qui sont très utiles dans les chasses périlleuses et où l'inceste est acte religieux, où la polygamie et la polyandrie se pratiquent sur une vaste échelle. Et leurs fétiches qui ordonnent d'assassiner autant d'ennemis des clans voisins. Et leurs préjugés honteux pour nous, idéalistes. Où retrouver dans ces lueurs d'histoire les lambeaux de vertu et de vice ? N'est-ce donc pas incohérent de vouloir établir comme principe immuable ce qui convient dans nos appétitions psychiques ? Toutes ces transformations des rites vertueux doivent désormais ne pas nous faire pâmer devant les principes si étroits de nos escobars de l'Académie.

Que lui importe à la Nature que nous meurtrissions nos semblables pourvu que

nous maintenions la Vie ? Le seul principe que doit suivre l'individu c'est la logique qui le pousse à ne pas s'attirer sur soi des malédictions de la collectivité ; c'est-à-dire de vivre et s'il est possible de ne pas attenter à l'existence d'un semblable qui pourrait à son tour l'exterminer. Le danger seul le préviendra des actions qui pourraient lui nuire profondément. Voilà, la seule conduite : ne pas semer trop de graines vénéneuses de peur qu'elles l'empoisonnassent. L'hirondelle doit nécessairement être abhorrée, vilipendée par les insectes qu'elle détruit ? Et pourtant son devoir d'élever ses petits l'y oblige. Si un sentiment d'altruisme la poussait à sa disparition ainsi que tous les oiseaux qui se nourrissent d'insectes ; le poète lyrique ne pourrait plus chanter comme feu Racine :

Aux petits des oiseaux Dieu donne la pâture
Et la bonté s'étend sur toute la Nature.

Est-ce que les crimes des sociétés animales nous inquiètent-ils ? Pourtant la reine

d'une ruche qui tombe meurtrie, empoisonnée sous les dards vigoureux des abeilles ouvrières insurgées, a dû sans doute ne pas obéir aux prescriptions de leurs statuts. Les guerres qui font se détruire des myriades de fourmis doivent avoir leur mobile, l'exécration qu'elles se portent réciproquement doit avoir une raison d'être. Que de sentences ! Que d'exécutions sommaires envers les prisonniers ! Tous ces combats nécessitent un esprit de justice, de morale et de vertu de part et d'autre. Et cela pourtant nous laisse bien indifférents. Supputons-nous si le Dieu anthropomorphiste des théologiens récompensera ou condamnera leurs faits d'armes ? Pas le moins du monde. Il en fut de même de leurs vieilles prétentions à tous nos vieux moralistes édentés.

Pour qu'elles vinssent satisfaire ces dogmes futiles de Vertu et de Vice, et qu'elles satisfassent nos sanctions, il eût fallu que cela nécessitât de nous une tout autre nature que celle qui nous pétrit et nous pousse dans nos débordantes passions. Est-il vertueux de

vivre et de mourir ? Est-il vicieux de jouir ou de souffrir ? Chacun a son point de vue propre. Pour le mystique illuminé qui attend de son Dieu une béatitude éternelle au-delà de ce monde ; que lui importe que la vermine ronge son corps débile, son enveloppe cutanée ; les affres de son corps ne font que lui fortifier sa renonciation au bonheur terrestre. Mais pour le positiviste, il en est tout autrement ; l'ascétisme du cénobite lui répugne évidemment puisque la race disparaît conséquemment ; l'abnégation de l'existence quoique éphémère n'est que la négation de la Nature belle, resplendissante, consciente dont nous sommes l'image, l'apothéose. Ces contradictions prouvent surabondamment que Vertu et Vice ne sont que l'expression des sentiments divers des individus. Que par ces motifs cette mutabilité destitue leur sens absolu qu'on leur prête ; et que tout acte n'est vertueux que lorsqu'il tend à la satisfaction des besoins de l'individu et vicieux tout acte qui déprécie et met entrave à son expansion. C'est le même sens

que Socrate donnait à sa morale : l'utile en toutes choses.

Notre médecin sera vertueux s'il nous rend l'appétit perdu, s'il nous délivre d'un mal chronique, s'il apporte la santé dans toute la famille ravagée, victime de fébriles convulsions. Ainsi tout est vertueux ce qui nous rend la vie belle, précieuse, délirante d'amour. Toute atteinte qui nous est mortelle est vicieuse. Est-il donc coupable le bacille qui nous injecte de la ptomaine et nous foudroie? Le chien hydrophobe qui nous communique impulsivement son virus mérite-t-il nos géhennes? Le roc qui nous mutile en bouillie, fait-il partie de ces misérables? Mais non! ni plus ni moins que le voyou posté dans un lieu écarté qui nous assassine à notre passage pour pouvoir festoyer avec les deniers qu'il croit trouver sur nous. Les circonstances ne le poussent-ils pas à agir de cette façon? Mon intérêt converge-t-il avec le sien? Son cerveau inculte ne le détermine-t-il pas à satisfaire ses bas instincts? L'ignorance n'arme-t-elle pas son

bras cruel. Eh? oui puisque nos bons législateurs l'ont écarté des soins du pédagogue. Rien n'est coupable autour de nous; ni hommes, ni animaux; ce qu'il nous faut, ce sont les moyens scientifiques qui préviennent tous les dangers. De même que l'hygiène prévient les contagés et nous préserve de recourir au médecin trop souvent empiriste. De même devant l'incohérence sociale qui engendre prêtres, soldats, cambrioleurs, assassins, magistrats, financiers, prostituées, tous gens malfaisants; nous devrions nous porter avec intérêt vers les études sociologiques qui analysent les effets et détruisent les mauvaises causes et préviendraient tous ces déplorables « faits divers » qui attristent le penseur. Rappelons-nous toujours que les individus ne sont que des résultantes et ne font que subir leurs passions, mais ne les créent pas. C'est à nous éphèbes et esthètes de montrer le danger et de briguer nos efforts vers le mieux. Quel est aujourd'hui le jeune orphelin qui, réduit au chômage, sans égide ne succombera pressé par la faim

exacerbante au vol instinctif. Cela est forcé, nécessaire à sa conservation, et alors le ton âpre, acrimonieux des juges partiaux ne pourra qu'émousser les sentiments de l'accusé bénévole qui, inconsciemment, se permit de violer les édictions de nos agioteurs replets et se sera fait prendre imprudemment. Alors que le mobile sera relégué des études juridiques comme s'il n'eût pas été préférable qu'on lui expliquât une conduite plus lucrative et plus stable. Mais à quoi bon désirer des magistrats si ce n'est leur impossibilité de pouvoir s'en prendre aux causes. Ils ne furent investis qu'à la condition d'exécuter ce qui est prescrit en hauts lieux *saints*.

Ne récriminons que par notre volonté d'aimer la vie contre tous ceux qui, sciemment ou par ignorance, veulent-ils se vouer à l'équité *officielle et scélérate* ou à leurs aphorismes religieux de résignation, n'importe ! voudraient que nous fussions leurs panégyristes alors que leurs turpitudes provoquent des hoquets de dégoût. Oui ! tous

leurs préceptes n'arrêteront pas les amants libres que nous sommes. Nous ne mentirons jamais ; car il est pénible de comprimer les sensations ressenties fussent-elles incommodes à des semblables incomplets ou dégénérés.

Nous chanterons haut et ferme nos amours et nos haines. Nous fragmenterons l'héritage du capital qui nous revient à tous ; qu'importe que nous soyons dénommés « voleur » puisque notre but est toujours le même que celui qui fit garrotter et brûler les meilleures âmes que l'histoire rapporte, c'est-à-dire vivre et aimer l'idéal indéfini !

Nous serons les semeurs de vérités toujours nouvelles, car si l'esprit négatif nous fait détruire ce qui existe ; l'énergie des rudes sapements qui écroulent ces vieilles fétiches et dialectes et qui nous meut, ne se produit puissante que par l'esprit positif qui nous fit rêver dans une atmosphère de haine et édifiera demain les sodides constructions éphémères mais moins exigües, plus vastes

et d'où les émanations seront moins léthifères. L'Idéal seul nous fait insurger. Or l'Idéal nécessite une construction meilleure, nouvelle. Nous ne sommes pas ces négateurs sophistes saturés de pyrrhonisme. Si l'illusion du meilleur devenir ne venait consoler, réagir notre âme plaintive, nous serions en proie à un pessimisme qui ferait notre perte. Plus d'efforts pour anéantir les reliques du passé, si le vide de l'espoir se montrait béant à nos yeux inquiets d'illusion, le suicide serait irrémédiable.

Mais pour que ces sceptiques irréductibles, absolutistes, essayassent de détruire à jamais les générations de l'Avenir, il leur faudrait les foudres de Jupiter pour anéantir le sphéroïde immense que nous habitons et le trône d'ivoire pour qu'ils pussent après leur exploit se réjouir avec leurs Junons dans le vide du Ciel en misanthropes qu'ils sont; mais hélas! que faire devant l'indestructible laboratoire de la Nature infinie et éternelle? Leurs efforts seraient aussi vains que ceux qui se désolent et se sacrifient pour

perpétuer le vieux monde qui râle dans un inéluctable destin, car tout naît, croît, décroît et meurt. La loi de la vie en est ainsi, maîtresse absolue.

Du CIEL.— Ce ne fut pas sans un sentiment profond d'admiration que nous vîmes et contemplâmes dès les premiers réveils conscients de notre âme adolescente des phénomènes célestes, grandioses; des mondes gravitant autour de nos têtes. Combien chers nous sont encore ces souvenirs où notre esprit ardent fermentait d'ardeur virile, pénétrait enfin ces choses de la Nature. Que de douces révélations nous furent suaves! Que de saisissements de stupeur aussi vinrent s'y mêler, s'y enchevêtrer comme s'enlisent les tiges vertes, hautaines, mûes d'orgueil, d'élever, surpasser parmi les fleurs rivales; leur corolle éclatante de tons étranges, exsudant d'éréthiques vapeurs. Oui les rêves se succédaient spasmodiques et mélancoliques durant des heures méditatives dans l'écoulement de notre nubile existence.

Toutes ces années qui nous vieillissent aujourd'hui furent condimentées d'amertumes et d'allégresses. Comment peut-il en être autrement. L'esprit inquiet qui nous agite comme l'aquilon tourmente mers et forêts déchaînant en nous des tempêtes d'intrigantes questions sur les antithétiques spectacles phénoménaux nous faisant vaciller comme la barque légère surprise des vagues furieuses. Comme il est bon de savoir ! Mais aussi quel cortège de langueurs s'ensuit-il du mutisme décevant où nous sommes prostrés par ces nuits étoilées, mystérieuses, au Pourquoi suprême que nous interrogeons vainement à l'Espace ! à l'essaim de soleils qui voguent vers d'autres cieux ! aux Ténèbres ! à la pâle lueur lunaire ! à la bande lactée qu'Herschell put discerner d'innombrables nébuleuses habitacles d'espèces inimaginables ! à l'Infini ! à nous-mêmes !... Et toujours le vide de l'Ignorance qui nous enveloppe de tous côtés, anéantit nos frêles efforts, attise nos brûlantes supplications. La solution de toutes les équations sur les

mouvements elliptiques ne dissipe point l'angoisse qui nous étreint de l'Eternel mystère qui se dégage de la course vagabonde de ces astres, de l'aphélie à leur périhélie, semblant chercher l'éternel repos que Carl Ritter exclamait dans ses poétiques illusions. Et ce Soleil enfin qui inonde nos yeux et notre cœur de joies ineffables à chaque aurore, réapparaissant sublime, rutilant, lumineux, radieux, majestueux, nous enivrant de ses châtoyantes caresses et éjaculant ses rayons de bonté féconde sur toutes nos plaines et d'où surgissent d'abondantes moissons. Mais hélas ! combien peu d'hommes apprécient son rôle bienveillant ; négligeant de constater, d'admirer ses tendresses infiniment généreuses ; semblables à l'enfant volage, ignorant les pénibles sacrifices de ses père et mère qui déversent leurs flots d'amour indispensable. Rien n'est plus utile d'en connaître son merveilleux appoint. L'astronomie nous enseigne l'harmonie de ses rapports, sa constitution, sa puissance calorifique. En une année, chaque hectare

de la surface terrestre reçoit de sa radiation une puissance qui équivaut au travail continu de 4.163 chevaux-vapeur et y développe sous mille formes diverses tout ce que fait la richesse de nos paysans parcimonieux. 543 milliards de machines, chacune d'une force effective de 400 chevaux travaillant sans relâche jour et nuit équivaldraient à cette émission mécanique qui fait germer et mouvoir sur notre globe des milliards d'espèces végétales et animales qui sèment partout la vie exubérante. C'est grâce aux Rumfort, Mayer, Joule, Thomson, Helmholtz, Hirn, Clausius, etc..., que la motion solaire nous est connue. Les générations humaines actuelles profitent non-seulement de la prodigieuse quantité de force que le Soleil transmet annuellement à la Terre sous forme d'ondulations calorifiques, chimiques et lumineuses, mais elles consomment encore la réserve qu'ont accumulées les siècles. Que sont en effet les couches de houille ensevelies sous terre par les évolutions géologiques, sinon le produit de la

lumière solaire qui s'est condensée il y a quelques cent mille années en forêts gigantesques? Le carbone transformé par une sorte de distillation lente s'aggloméra d'abord en tissu tourbeux, puis en roches de compacité croissante, jusqu'à ce que les couches de détritux végétaux fussent totalement transformées en lits de houilles fossiles. Aujourd'hui, dans les usines, les locomotives et les machines des steamers, ces précieux fossiles rendent, en lumière, en chaleur et finalement en force mécanique, tout ce qu'ils avaient accaparé, il y a des milliers de siècles, de la puissance continue dans la radiation solaire.

Lorsqu'on songe à tous ces volumes des astres et aux distances qui les séparent, la pensée s'égaré dans les abîmes de la folie, en des délires hallucinatoires. Déjà les dimensions de notre système planétaire embrassent en diamètre 60 fois l'éloignement de la Terre au Soleil, ce qui fait près de 9 milliards de kilomètres. Qu'on imagine une plainte qui s'échappât de nous

d'un point diamétral vers l'autre ; elle nécessiterait pour qu'elle franchisse le parcours, pour qu'elle échût à l'autre extrémité, l'espace de 845 ans ! Et qu'est-ce donc que notre monde planétaire à côté des innombrables systèmes qui peuplent l'Univers ! Le volume de l'enveloppe photosphérique qui nous éblouit se mesure par 1.374.500.000.000.000.000 kilomètres cubes ; ce qui pour le combler exigerait 325.000 Terres ! Que sommes-nous, infimes microcosmes, chétifs vermisseaux auprès de ces proportions vertigineuses ; si ce n'est un sentiment de faiblesse extrême qui nous envahit et nous hante des pires hypothèses, stupides et invraisemblables. Et notre Soleil lui-même se voile de modestie devant les disquisitions de John Herschell qui considère la splendeur intrinsèque de l'étoile Sirius comme égale à 225 fois celle du Soleil !

Nul n'ignore que tout choc ou frottement engendre de la chaleur. Or, la chaleur émise par le Soleil n'est engendrée d'après

les ingénieuses recherches de Tyndall, qu'aux collisions, qu'à la chute des météores sillonnant le ciel dans son foyer. Voici, d'après Thomson quelles seraient les quantités de chaleur développées par chacune des huit principales planètes au cas où celles-ci viendraient à tomber en ligne droite sur le Soleil : ces quantités sont exprimées par les temps pendant lequel elles pourraient entretenir la radiation solaire.

	Ans	Jours		Ans	Jours
Mercure.	6	214	Jupiter..	32	240
Vénus...	83	227	Saturne .	9	650
La Terre.	91	303	Uranus..	1	610
Mars....	12	252	Neptune.	1	890

Ainsi toutes les planètes réunies tombant sur le Soleil entretiendraient sa chaleur pendant 45.588 ans ! Les molécules de la nébulosité se précipitant ainsi les unes les autres, « dit Balfour-Stewart, de la chaleur a été produite, précisément comme quand une pierre est lancée avec force du haut

d'un précipice, la chaleur est aussi la forme dernière en laquelle se convertit l'énergie potentielle de la pierre. » Comme toute condensation est toujours accompagnée d'un dégagement de chaleur, on a calculé qu'une diminution d'un millième dans le diamètre du Soleil suffisait à maintenir sa radiation actuelle pendant 21.000 années.

Les expériences de Bischof sur le basalte semblent prouver que pour se refroidir de 2000° à 200° centigrades, notre globe a eu besoin de 350 millions d'années. Quant à la longueur du temps exigé par la condensation qu'a dû subir la nébuleuse primitive pour arriver à constituer notre système planétaire, elle défie entièrement notre imagination et nos conjectures.

En effet Helmholtz a calculé que « la force mécanique équivalente à la gravitation mutuelle des particules de la masse nébuleuse aurait valu à l'origine 454 fois la quantité de force mécanique actuellement disponible dans notre système. Les 453/454 de la force issue de la propension à la gra-

vation seraient donc déjà dépensées en chaleur vers d'autres systèmes inconnus (1) ». La fin du monde par le refroidissement et l'extinction est loin de nous quand on pense que la diminution d'un millième du diamètre solaire qui mesure 8.890 millions de kilomètres suffirait à nous chauffer pendant 21.000 années de la même intensité que celle qui nous est transmise. Que penser de la piètre cosmogonie mosaïque sur les origines du monde si ce n'est qu'un rire sceptique, ironique, doive la refouler, tout en considérant cette édification hypothétique au point de vue historique comme un effort prodigieux d'esprit en rapport de l'époque lointaine où croupissait dans les ténèbres de l'ignorance la multitude inconsciente. Ah! si les millions d'esclaves de toutes corporations, pouvaient imaginer toutes les merveilles qui les entourent, s'ils prévoyaient les dangers qu'ils encourent chaque jour à chaque instant,

1. A. Guillemin. *Le Soleil*.

soit dans leurs fonctions organiques, soit dans le mouvement céleste, comme ils déserteraient ces gémonies, comme ils briseraient les fers qui les accablent pour jouir de cette harmonie qui les détermine, si délectueuse à goûter. Concevons pour un instant, que le climat des zones tropicales envahisse les zones tempérées : la culture du blé deviendrait impossible et d'un seul coup, l'aliment principal des nations laborieuses se trouverait détruit.

Quelques degrés de plus, et nombre d'espèces animales, l'homme lui-même ne pourraient plus vivre à la surface de la Terre. Un changement inverse ne serait pas moins funeste en produisant l'envahissement des zones tempérées par les climats polaires et en faisant refluer vers une zone étroite de l'équateur les animaux et les plantes qui se développent aujourd'hui sur des régions beaucoup plus étendues. Après tout si de tels événements s'accomplissaient, si des révolutions aussi profondes bouleversaient l'économie actuelle du globe terrestre, ce

n'est pas à dire pour cela que la vie s'y trouverait éteinte. Il est probable qu'une genèse nouvelle produirait progressivement une nouvelle flore, une nouvelle faune, seulement préalablement à cette évolution ce serait pour les êtres actuellement vivants la destruction et la mort. Quel est donc l'esprit d'avachissement, de résignation qui rend si veules tous ces travailleurs si indignes de toute sociabilité ? C'est parce que leur cerveau ne s'inspire que des billevesées mensongères reçues dès leur enfance de l'étroite instruction. Sans doute la flegme congénitale de leurs facultés cérébrales, cognitives, l'empêchent de gravir ces sphères intellectuelles où l'âme consciente n'aspire dès lors qu'à la Liberté, qu'à la satisfaction complète de ses désirs renouvelés. Le sentiment puéril, grossier d'honnêteté hypocrite dont ils se targuent fatuitement et qui les fait se vautrer dans une atmosphère d'insanités, disparaîtrait, s'ils lisaient le rêve scientifique qui fit Byron et qu'il nous transmet dans ses poésies où le gran-

diöse et le fantastique décèlent l'état d'âme qui torturait la jeunesse fiévreuse de ce génie pessimiste. Les Ténèbres. « J'eus un rêve qui n'était pas tout entier un rêve. Le Soleil brillant était éteint et les planètes erraient obscurément dans l'éternel espace, dépouillées de leurs rayons et sans suivre de route réglée; et la terre glacée flottait aveugle et noire dans l'air que la Lune n'éclairait pas; le matin venait, s'en allait, et revenait sans amener le jour, et les hommes avaient oublié leurs passions dans la Terreur de cette désolation; et tous les cœurs glacés, dans une prière égoïste, imploraient la lumière, et ils venaient autour de grands feux allumés; — et les trônes, les palais des rois couronnés, — les cabanes, les habitations de tout genre, étaient brûlés pour éclairer les ténèbres; les villes étaient devenues la proie de l'incendie, et les hommes étaient rassemblés autour de leurs demeures embrasées pour se regarder les uns les autres encore une fois. Heureux ceux qui vivaient à proximité des volcans

et de leurs cîmes lumineuses ! Un effrayant espoir était tout ce qui restait au monde ; les forêts étaient livrées aux flammes, — mais d'heure en heure on les voyait tomber et disparaître, — et les troncs pétillants s'éteignaient avec un dernier craquement, — et puis tout redevenait ténèbres. Leur lumière désespérante, tombant en éclairs passagers sur le visage des hommes, leur donnait un aspect qui n'était pas de ce monde ; les uns, étendus à terre, cachaient leurs yeux et pleuraient, d'autres appuyaient leurs mentons sur leurs poings fermés et souriaient ; d'autres enfin couraient çà et là, alimentaient les bûches funèbres, et regardaient avec inquiétude le ciel monotone étendu comme un drap mortuaire sur l'univers décédé ; puis ils se roulaient dans la poussière en blasphémant, grinçaient des dents et hurlaient ; les oiseaux effrayés jetaient des cris, voltigeaient sur la terre et agitaient leurs ailes inutiles ; les animaux les plus sauvages étaient devenus timides et tremblants ; et les vipères rampaient et

s'entrelaçaient au milieu de la foule, elles riffaient mais ne piquaient pas : — on les tuait pour les manger.

Et la Guerre, qui s'était quelque temps reposée, recommençait à se gorger de carnage, — un repas était acheté avec du sang, et chacun rassasiait à part son appétit farouche et sombre. Plus d'amour ! toute la terre n'avait qu'une pensée. — Celle de la mort immédiate et sans gloire. — Toutes les entrailles étaient aux tortures de la faim ; les hommes mouraient et leurs os comme leur chair restaient sans sépulture maigres et décharnés, ils se dévoraient entre eux ; les chiens eux-mêmes attaquaient leurs maîtres, tous, un seul excepté ; resté auprès d'un cadavre, il en écarta les oiseaux, les animaux de proie, et les hommes affamés, jusqu'à ce que la faim les eût fait succomber eux-mêmes, ou que d'autres alléchassent leurs maigres mâchoires, lui-même ne cherche aucune nourriture ; mais, exhalant un hurlement plaintif et prolongé avec un cri rapide de douleurs il

mourut en léchant la main dont les caresses ne lui répondaient plus. Peu à peu, la famine moissonna la foule ; d'une cité populeuse deux hommes seulement vivaient encore, et ils étaient ennemis : ils se rendirent tous deux derrière les cendres mourantes d'un autel où une multitude de choses saintes avaient été entassées pour un usage sacrilège ; transis de froid, de leurs mains glacées et décharnées ils grattèrent les cendres encore chaudes, et leur faible souffle, en quête d'un peu de vie, parvint à faire une flamme qui à peine en était une ; sa lueur s'étant un peu augmentée, ils levèrent les yeux l'un vers l'autre, — se virent, jetèrent un cri et moururent — ; ils moururent au spectacle de leur laideur mutuelle, chacun d'eux ignorant qui était celui sur le front duquel la famine avait écrit : « Maudit ». Le monde était désert, les pays populeux et puissants n'étaient plus qu'une masse inerte où il n'y avait ni saisons, ni végétation, ni arbres, ni hommes, ni vie, — une masse de mort, — un chaos d'argile durcie. Les fleu-

ves, les lacs et l'océan étaient immobiles et rien ne remuait dans leurs silencieuses profondeurs ; les navires sans équipages pourrissaient sur la mer, et leurs mâts tombaient pièce à pièce ; en tombant, ils donnaient sur l'abîme que rien ne soulevait plus ; les vagues étaient mortes, les marées étaient dans la tombe, où les avaient précédées la Lune, leur reine ; les vents s'étaient flétris dans l'air stagnant, et les nuages n'existaient plus ; les Ténèbres n'en avaient plus besoin, les Ténèbres étaient l'Univers » !

Alors seulement cette indifférence qu'ils manifestent pour cet astre de vie se transformerait en un amour passionné, leur gratitude profonde s'exprimerait en chants d'allégresse, en odes finement ciselées, pures d'esthétique vers cette source de Bonheur où la Concorde, la Fraternité en jaillissent et viennent se diffuser dans nos cœurs vides d'affections. Ah ! comme il est compréhensible cet instinct réflexe de certaines races qui vécurent et s'adonnent encore de nos temps en une ferveur inflexible pour ce

Dieu-Soleil qui fructifia tendrement leurs plantations, jaunît leurs épis et mûrit leurs fruits délicieux ; et continue de bercer constamment leurs plus douces espérances. Le Sabéisme fut la religion primitive de nos pieux ascendants. Le Ciel fut la cause de toutes les calamités, de toutes les abondances et ce fut en témoignage de leurs besoins satisfaits par des raisons tempérées qu'ils animèrent d'une âme divine, étoiles, lune, soleil, comètes et que furent institués les rites, fétiches et sacrifices afin d'apaiser la haine du Dieu contrarié qui ne pouvant les admonester, les châtiât de la foudre, des vents et tempêtes, de tremblements de terre et les consternait dans la désolation. Chez les Syriens, les Chaldéens et les Phéniciens, le culte des astres et des forces physiques de la terre prédomina très longtemps.

Mais cette croyance subit plusieurs divergences par suite des progressives spéculations philosophiques. Les religions nombreuses de races nouvelles transformèrent et embellirent le sentiment fétichique primitif

des ancêtres préhistoriques. Le Polythéisme, le Judaïsme, le Bouddhisme, le Brahmanisme, le Christianisme, l'Islamisme, le Protestantisme, etc... Le Gnomonisme, le Gnosticisme ne furent qu'une aberration des conceptions religieuses où l'artifice et l'intrigue en firent le mobile. Quoique ces multiples croyances fussent l'expression historique des intelligences évolutives il n'en fut pas moins vrai qu'elles ne furent que la continuité des phénomènes du Ciel, mieux observé, et de leur réceptivité particulière à chacune des nombreuses peuplades irrégulièrement établies sur l'immense étendue des continents. L'homme influe lentement, mais puissamment par ses travaux sur la température de l'air. Sans la culture, il y aurait peu de climats salubres et agréables. Tout se modifie par la suite ; sciences, religions, philosophies en subissent les fluctuations. Contemplons un pays désert : les rivières abandonnées à leur fougue s'engorgent et se dérobent ; leurs eaux ne servent qu'à former de triste marais, un labyrinthe

de buissons et de ronces couvre les plus fertiles coteaux ; dans les près le hideux champignon et la mousse inutile étouffent les herbes nutritives, les forêts deviennent impénétrables aux rayons solaires, aucun vent ne vient disperser les putrides exhalaisons des arbres succombés sous le poids des siècles ; le sol, privé de la bienfaisante chaleur atmosphérique, n'exhale que des poisons ; le souffle de la mort plane sur cette contrée. Mais si la hache et la flamme éclaircissent les forêts, si l'individu dessèche les marais pestilentiels et règle les cours d'eau ; la terre sillonnée par la charrue se fait nourricière au souffle des vents : l'air, le sol et les eaux revêtent une satisfaisante salubrité et la Nature asservie par les conquêtes humaines fait germer aux esprits de douces aspirations. La voûte azurée semble rémunérer et fêter l'âpre labeur de celui qui défie éclairs et ouragans par d'incessantes découvertes. S'il est incontestable que les religions furent efficaces à maintenir les liens de sociabilité, leur prépondérance omnipotente se trouve

dès longtemps reléguée par une saine métaphysique, vaporeuse mais tolérante.

Le Christianisme qui fit éclore l'amour cosmopolite fut dans son évolution historique si canalisé dans les enceintes officielles des barons de l'Eglise romaine, si ravalé aux pieds des monarques; ses maximes fécondes en furent si travesties impunément par les seigneurs de l'Autorité théocratique qu'il en vint à ne servir que d'instrument d'oppression des classes fastueuses pour déprimer les vellétés d'union, de propulsions affectives de la masse alors que le fondateur ne pourvût qu'à sa libération. Le Ciel vaste, imposant du Zénith à l'horizon, aéré, bleui, écarlate qui fit édifier les rêves les plus sublimes aux antiques Confucius, Boudha, Thalès, Aristote, Pythagore, Socrate, Platon, Elie, Zénon, Epicure, Homère, Euripide, Jésus ne fut confiné qu'en d'étroites et obscures pagodes, églises où le recueillement de pêcheurs accablés fit obscurcir les plus claires, les plus limpides envolées idylliques, où les épanchements lyriques furent

substitués par des psalmodies endeuillées de langueurs terrifiantes. Certes le mysticisme exprime un état excessif de jouissances, mais peu de fidèles s'y adonnèrent, ce ne fut que la 'gent monastique qui put partager ce rare privilège. Les œuvres de saint Thomas, saint Bonaventure et sainte Thérèse en dépeignent les divers états spasmodiques pour qu'on puisse parvenir à l'extatique Béatitude. Charlier de Gerson fut un de ces illuminés remarquables du XIV^e siècle, c'est dans les termes suivants qu'il s'exprimait. « O Dieu ! dilatez-moi dans l'amour, afin que j'apprenne à goûter au fond de mon cœur combien il est doux d'aimer, et de se fondre, et de se perdre dans l'amour, que je chante le cantique de l'amour, que je vous suive, ô mon bien-aimé, jusque dans les hauteurs de votre gloire ; que toutes les forces de mon âme s'épuisent à vous louer, et qu'elle défaille de joie et d'amour ». Il n'est pas d'érothomane qui ne vibre d'une plus intense passion ! Il y eut encore dans le christianisme quelques apôtres et non des

moins supérieurs qui furent portés devers le panthéisme (1). C'est ainsi que Ruysbroeck enseignait ses élucubrations théologiques, mais qu'il désavoua avant sa mort on ne sait mais... « Il n'y a qu'un seul être véritable dans lequel tout est ramené à l'unité. Cet être absolu, unique, nécessaire, est Dieu. Dieu est esprit, et il n'y a qu'un seul esprit. Le monde est le fils de Dieu. La voix de la conscience est la parole de Dieu. Cette parole est le Christ qui lui-même est Dieu. Toutes choses sortent de Dieu par émanation, elles sont Dieu, et Dieu est toutes choses : car Dieu naît de lui-même et en lui-même ». « Dans sa mystique il ajoutait que la vie de soi par suite d'un renoncement absolu en ce monde et d'un entier abandon à Dieu par conscience d'elle-même, et se plonge dans l'Être infini, comme dans l'océan de toutes les perfections et de toutes les délices ». Ainsi les devoirs religieux ne sont pas exempts de Jouissances et c'est en

1. A. Bourquard. *La Théologie*.

somme ce qui en ferait l'attrait si ce n'était ce quiétisme constant qu'ils impliquent. Mais cette renonciation aux joies sensuelles n'attire plus beaucoup les générations actuelles, invétérées de positivisme. On ne se fia plus aux pures imaginations. Si le rêve élève l'homme il est pourtant nécessaire qu'il découle du savoir de l'individu. Or, la science des temps modernes qui fécondèrent les Newton et autres, en réduisant la Terre, jadis milieu et principe de toute animation universelle, à un atome de cette poussière étincelante parsemée dans la voûte infinie des Cieux, que des myriades de myriades de Terres cheminent dans des courses rotatives et définies, dissipe les rites bibliques.

Le ciel des Hébreux et des Chrétiens n'est plus pour nos contemporains au-delà du dôme illuminé par de vacillantes scintillations, mais il est partout. Dans l'atmosphère comme dans l'espace éthéré. Tout est dans le ciel. Le ciel est partout. Le ciel est tout ! Substances et mouvement nécessitent dans leurs réactions et transformations un espace

qui n'est autre que le ciel infini. Ainsi dans nos viscères comme dans la vacuité capillaire des vaisseaux qui contiennent la sève végétale, dans le métal compact comme dans le fluide le plus léger, l'éther ondulatoire traverse tous les corps, et la lumière qui vient des profondeurs de notre système mondial et traverse les couches aériennes, ne trouve pas d'obstacle entre les porosités des substances les plus denses, les plus ductiles. Le ciel est en nous !

Ne désespérons plus de nous voir dépossédés de l'image du Seigneur, parce qu'il n'est pas ; s'il existait il serait partout dans l'infini, et nous serions en lui comme la cellule est dans le système nerveux.

Charcot put chasser désormais tous ces esprits sataniques, si nombreux dans le passé, qui hantaient de pauvres hystériques. Les épidémies, pour nos pères étaient les symptômes des répressions divines, elles ne sont plus pour Pasteur et d'autres savants qui répudient les historiettes apocryphes d'antan, que la propagation par l'atmosphère

d'un microbe spécifique se développant avec ténacité dans nos organes et y injectant le produit septique. Enfin si les emblèmes hiéroglyphiques ne nous satisfont plus, nous devons pourtant considérer l'élan des studieuses recherches que firent les anciens Egyptiens pour calculer et deviser sur les mouvements des forces cosmiques. Leur apavage scientifique qui fut transmis aux grecs Thalès, Pythagore, Aristote, etc., devint un trésor où puisèrent poètes, savants, artistes, qui enfantèrent les plus géniales conceptions. Leurs œuvres sont encore de nos jours très recherchées pour la puissance de grâce, la délicatesse d'harmonie qui en émanent.

Cette Egypte qui, 2.500 ans avant Jésus-Christ, fut si féconde, si florissante ; où des temples d'une immense étendue dont les murailles étaient couvertes de sculptures et dont la majesté et l'étonnante solidité attestent une nation éclairée, provoque notre admiration. Ses savants enrichirent le ciel de constellations. Les mythiques récits des poètes hel-

lènes et romains qui plurent à un grand nombre de générations, furent un embellissement de ce voile céleste, mystérieux, où désormais vivent tous nos rêves. Le ciel ne devint plus qu'un moyen salutaire pour réveiller la dignité individuelle qui jusqu'alors végétait dans l'attente vaine de sordides aliments et poussa l'homme à scruter ses origines et ses fins, enrichit sa conscience qui lui permit de secouer ses oppresseurs et de confier sa voix d'amour aux vents sauvages qui propagent le doux écho à toutes les contrées du globe.

PRÉJUGÉS SOCIAUX. — Ah! comme il est aisé pour le simple observateur de dévoiler le mécanisme social moderne et de montrer toutes les turpitudes et tout le ridicule des gens qui se sentent satisfaits d'un état de choses si lamentable et s'opposent au développement d'une nouvelle Humanité naissante. Rien n'échappe de cet immense rouage économique à la critique, aux pamphlets

acerbes des Aristarques méconnus et indignés. Il se dégage, de cet amas inqualifiable d'aveulis, d'éhontés puffistes rassemblés par la peur des geôles, un épouvantail de mots sonores et flatteurs; des émanations délétères, putrides, qui inquiètent le penseur délicat.

Le moindre fait divers condense tout le problème social. L'intempérance, la rapacité, l'hypocrisie, la jalousie, l'escroquerie, l'assassinat, la mendicité, l'amour vénal, la folie, le suicide manifestent la misère physiologique et psychologique des hommes qui s'y adonnent et s'y pervertissent. Il est utile dans ce réseau inextricable de perversions morbidi-ques de remonter à la cause principale qui les détermine, qui dégrade et divise les individualités, victimes du mépris du philosophe. Ce principe moteur de toutes les perturbations, de toutes les scissions intestines, c'est l'autorité théocratique et oligarchique. Mais l'autorité ne fut pas inventée par l'homme pour asservir capricieusement son semblable; elle ne vint pas

s'abattre dans nos cerveaux comme la grêle ou un bolide sur le sol; son essence est instinctive. Toutes les espèces sont autoritaires entre elles; la lutte vitale le nécessite. Par la ruse ou par la force, l'homme put asservir son prochain et plus tard par l'association intéressée avec ses semblables, il put dompter le cheval, le chien, le bœuf, etc..., son inaptitude à s'adapter à l'ambiance stérile le fit se nourrir de la chair des victimes humaines et il s'accommoda fort bien de ses appétits d'omnivore que nous continuons de satisfaire. Sous la menace d'être exterminé par la nature, il devint un des plus abjects carnassiers et tous les moyens lui semblèrent bons pour pourvoir à la satisfaction de ses besoins impérieux. S'il fut aussi féroce, ce ne fut que par l'insuffisance de ses armes naturelles qui le réduisit à s'en prendre à ses semblables, alors qu'à l'instar de beaucoup d'espèces animales il aurait pu, s'il eût disposé d'ailes ou de cornes, défier, attaquer d'autres animaux qui menaçaient son exist-

tence. S'il fut tombé du ciel d'abondantes victuailles et qu'il eût pu se rassasier à loisir, il est certain que ses bas instincts auraient disparu spontanément. Quelle raison l'eût poussé à exposer sa vie dans des combats, des chasses dangereuses, alors que dans l'exubérance de produits nourriciers il eût trouvé et satisfactions matérielles et repos et jouissances.

De nos jours les plébéiens ignorant la richesse, le surcroît de nourriture de la terre fécondée par l'industrie, soumis aux cruels sévices que le travail implique, briseraient leurs chaînes et aspireraient l'air du large, des bois salutaires s'ils en savaient la possibilité, s'ils connaissaient la somme de produits consommables. A nous de leur montrer les statistiques officielles qui, comme l'Histoire, enseignent mieux que tous les discours brodés par d'élégantes expressions. Si on cherche comment se formèrent les sociétés primitives; on verra que ce fut probablement par l'autorité féroce que le vainqueur infligeait au vaincu. Les récits

des intrépides et hardis voyageurs qui ont parcouru les contrées sauvages, tropicales et polaires, permettent d'induire ce que furent les mœurs ancestrales.

S'il est des animaux qui se mirent en société, ce ne fut sans doute que par affinités constitutives comme les abeilles, les castors, la sauterelle, etc.... Pour d'autres, comme l'homme par exemple, ce durent être les armes de lutte qui assujettirent les prisonniers de guerre à collaborer à l'embellissement et à la prospérité de la société rudimentaire et ainsi par la multiplicité de fécondation et l'hétérogénéité de multiples travaux à composer la tribu désormais fondée. Il dut en jaillir de précieux perfectionnements. De progressives transformations s'accomplirent dans les sociétés humaines, puisqu'en asservissant d'autres animaux, l'homme dut renoncer aux rigueurs anthropophagiques. Mais l'esclavage se maintint, se perpétuant tout en se modifiant sans cesse à travers les steppes et les populations nouvellement conquises

sur la longue route des confins antipodiques, jusqu'à ce que, nos efforts aidant, nous puissions constituer, un jour, une famille humaine universelle parlant une même langue, et faire que les individus enfin, s'associent librement en groupements disséminés sur tous les continents, pour les précieuses découvertes que l'intellect réserve aux générations de l'avenir. Quoique la lacune des siècles nous séparent des époques préhistoriques, l'archéologie nous fournit des documents qui expriment les moyens qu'employèrent les courageux anthropoïdes raffinés qu'étaient nos aïeux. Par suite de la vie nomade qui les faisait se transporter dans de nouveaux milieux, il s'ensuivit de nombreuses rencontres avec des tribus inconnues. Le choc qui résultait de ces bandes affamées se disputant les rares produits du sol, ne pouvait que faire jaillir une étincelle de haine.

L'issue du combat inéluctable donnait aux vainqueurs le privilège de réduire aux pires travaux leurs prisonniers. Mais malgré l'in-

compatibilité du fort envers le faible, il dut se créer une relation de rapports qui devinrent familiers jusqu'à ce qu'enfin, les nouvelles générations surgissant vinssent améliorer, agglomérer, intensifier la famille primitivement constituée. La division du travail dut s'effectuer et ce fut dès lors l'ère de la marche progressive vers des civilisations inconnues qui nous montrent dans l'histoire antique ceux, hélas ! trop clairsemés, qui burent la ciguë et gravirent le douloureux calvaire, stoïques et invincibles. Ah ! comme le cœur se serre quand on pense à ce qu'endurèrent de rudes souffrances, d'angoisses, nos aïeux primitifs, lorsque nus, sans abri assuré, ils eurent à subir les attaques de nombreux animaux féroces, les intempéries cruelles, les disettes, l'ignorance des cataclysmes, les éclairs, la foudre, les tempêtes, les convulsions volcaniques qui devaient les atterrer et les détruire.

Qu'on parcoure les contrées torrides de l'Afrique ou les forêts immenses de l'Australie qu'exposent à nos yeux les savants

voyageurs et les missionnaires et le passé nous réapparaîtra avec les calamités que subissaient nos pères. « Chez les peuplades les plus avancées de l'Australie, dit Dumont d'Urville (1), les habitations sont des huttes en larges fragments d'écorces réunies au sommet en forme de ruches, recouvertes de terre et tapissées d'herbes marines qui les mettent parfaitement à l'abri de l'eau. Le plus souvent la cabane de l'australien n'est qu'un hangar en branchages couvert de roseaux, de joncs ou de feuilles de *Xanthorea*. Parfois encore dans leurs courses les australiens ne prennent pas la peine de construire les huttes, et pour s'abriter les reins contre le vent et la pluie, ils se contentent d'un large morceau d'écorce enlevée à l'eucalyptus le plus voisin, tandis qu'ils se chauffent le devant du corps à un petit foyer autour duquel ils s'endorment chaque soir. Ils campent ainsi, et quand on parcourt les forêts des Montagnes-Bleues on rencontre

1. A. Hovelacque. *Les débuts de l'Humanité*.

à chaque instant de ces débris de foyers autour desquels sont semés des morceaux d'écorce et les restes des végétaux dont ils se sont nourris. »

Dans le précieux livre d'Hovelacque : *Les débuts de l'humanité*, on lit un passage emprunté à Turhbull. « Lorsqu'il pleut, ils se retirent dans des cavernes à l'entrée desquelles ils allument du feu, et ils y restent jusqu'à ce que la pluie ait cessé ». « Pour l'ordinaire », dit encore Barrington : « ils n'ont aucune demeure fixe et couchent où la nuit les surprend. Les trous de rochers et les cavités des bords de la mer sont les lieux qu'ils cherchent pour se mettre à l'abri du vent et de la pluie. Avant que de s'endormir ils y allument un grand feu qui, échauffant la pierre du rocher, fait de ces creux des espèces de fours où la chaleur reste longtemps concentrée. Ils étendent alors pour se coucher quelque peu d'herbes sèches, et pêle-mêle, moins bien encore que les animaux de nos basses-cours, ces malheureux se couchent et dorment ». « Les Mincopies sont

robustes, » dit Broca, « ils sont excellents coureurs ; ils grimpent sur les arbres avec une rapidité surprenante ; sous ce rapport ils sont peu inférieurs aux singes. Ils nagent comme des poissons et plongent comme des canards. Le sentiment de la pudeur est un sentiment artificiel ; comme tous les autres sentiments délicats c'est un ornement moral que l'homme a acquis lentement. »

« Les Andomaniens, dit M. de Quatrefages, sont une population essentiellement errante. Une tribu ne séjourne jamais plus de deux ou trois jours sous le même toit. A peine est-elle arrivée que les huttes se dressent pour le campement. Quatre perches enfoncées dans le sol réunies au sommet et couvertes de larges feuilles qui garantissent de la pluie, en font tous les frais. Leur nombre varie de 30 à 300 selon Mouat. Sans vêtements, sans connaissance aucune des travaux de la terre, vivant dans les habitations les plus grossières, ils n'ont souci que de l'alimentation du jour : ils n'ont ni religion, ni gouvernement, et vivent dans

la crainte constante du contact d'une autre race. » Le colonel Tytler dit : « si l'on cherche à les soumettre à une existence un peu plus civilisée, ils ne tardent pas à tomber malades et à succomber ; ils sont monogames comme les Veddahs et le soko de Livingstone — qui est peut-être un chimpanzé — ; il est probable que la polygamie serait en usage chez eux comme les Hottentots, les Cafres, les Esquimaux et les patriarches bibliques, si chacun d'eux avait le moyen de pourvoir à l'entretien de leurs femelles. » « L'accouchement, dit Broca (d'après Owen) diffère très peu de celui des animaux sauvages. La femme travaille presque jusqu'au dernier moment ; elle accouche debout, les jambes écartées, en s'appuyant sur ses compagnes ; l'enfant est reçu entre les mains d'une autre femme qui coupe le cordon sans le lier. On ne fait rien pour attirer le délivre qui est expulsé naturellement. Quelques heures après, la mère mange et boit comme de coutume et le lendemain matin elle se remet en marche avec la tribu. Elle

subit nécessairement le droit primitif : la force. A elle la recherche constante des aliments, le poids des fardeaux et toutes les besognes rebutantes. Les Botocudos sont cannibales et s'en honorent, isolés par petits groupes ; point de chef, du moins de chef élu : le plus fort, le plus énergique mène toute la bande, quitte à être menée le lendemain par un plus fort et un plus énergique. C'est le véritable début de la conception autoritaire que nos plaisants démocrates s'efforcent à maintenir. Chaque homme prend et possède autant de femmes qu'il en peut nourrir, quelquefois trois ou quatre, parfois même huit à dix. Parlant des Fuégiens, Darwin raconte que la nuit ils se groupent par couples de cinq ou six entièrement nus, à peine protégés contre le vent et la pluie de ce terrible pays (Terre de feu), couchent sur le sol humide, serrés les uns contre les autres et repliés sur eux-mêmes comme les animaux. » Quant à la linguistique de ces peuplades elle est très rudimentaire. Leurs conversations ne sont que l'as-

semblage de dix, quinze et vingt mots tout au plus. Leur vocabulaire est vraiment limité. Les Esquimaux ne peuvent compter au-dessus de vingt et pour cela vingt représente un homme ; cinq représente les doigts de la main et vingt les doigts des pieds et des mains. Dans toute la Polynésie, le chiffre 5 est représenté par la main ; on ne compte pas plus haut. « Les Cafres, dit Lichteinstein, ne peuvent compter au-dessus de dix. » Si on remonte de cet état vagabond jusqu'aux populations fixes, un notable progrès se présente, mais encore que de coutumes ridicules, stupides ; le tatouage, leurs parures guerrières, la magie, leurs religions, leurs mariages expriment la grande disproportion d'intelligence qui nous sépare de ces civilisations. Toute société est formée par les familles plus ou moins nombreuses. Toute famille résulte de l'association de deux individus mâle et femelle qui tendent à perpétuer l'espèce qu'ils représentent. Cette association ou mariage revêt mille traditions selon la latitude

ou le méridien qui traverse la contrée.

Chez les Guyacurus du Paraguay les liens du mariage sont si légers que quand les deux parties ne se conviennent pas elles se séparent sans autre cérémonie: Les arabes Hassanihey ont le mariage aux trois quarts, c'est-à-dire que la femme est légalement mariée trois jours sur quatre et que le quatrième elle est libre de faire ce qui lui plaît (1). A Ceylan, selon Davy, les mariages sont provisoires pendant quinze jours, à l'expiration du délai on les confirme ou on les annule selon le vœu des mariés.

Chez les Mandingues le mari et la femme ne rient ni ne plaisantent jamais ensemble. Lichteinstein et Kolben affirment que chez les Cafres Koussas et les Hottentots il n'entre dans le mariage aucun sentiment d'amour et qu'ils ne possèdent pas de mot pour exprimer « cher » ou « bien-aimé » et que le langage des Algonquins ne renferme pas de verbe signifiant « aimer ». Selon Caillié, les Man-

1. Taylor. *Origine de la civilisation humaine.*

dingues (Afrique occidentale) mari et femme s'unissent sans tambours ni trompettes. Hutton affirme qu'il en est de même chez les Ashantaes. Au Congo et à Angola c'en est de même, c'est à peine si l'on s'inquiète du consentement des parents. Les Bosjesmans selon Wood, n'ont dans leur langage aucun mot qui distingue la fille d'une femme mariée.

Une coutume fort singulière existe chez les Reddies de l'Inde méridionale : on marie une jeune femme de seize à vingt ans à un gamin de cinq à six. Puis elle s'en va vivre avec quelque autre parent ou le père même du jeune mari ; s'il vient des enfants de cette liaison, c'est le jeune mari qui est considéré comme le père. Quand lui, à son tour, est arrivé à l'âge d'homme, sa femme est déjà vieille et ne peut plus procréer, alors il s'accouple avec la femme d'un autre gamin et engendre des enfants pour le compte du jeune mari. La polyandrie est plus commune qu'on ne le croit par suite de l'infanticide que certaines tribus pratiquent sur les enfants du sexe féminin,

quoiqu'elle le soit moins que la polygamie.

On ne connaît pas le mariage en Abyssinie, dit Bruce; les deux parties peuvent se séparer quand l'une des deux le désire; la femme peut se remarier six ou sept fois, avoir des enfants et n'avoir aucun mari fixe. Et cependant il n'y a pas de pays au monde où il y ait autant d'églises.

En Chine les femmes furent communes jusqu'au règne de Fourbi et en Grèce jusqu'à l'époque de Cécrops; selon Fraser chez les Turcomans, le mari ne peut visiter sa femme que six mois après le mariage et même jusqu'à deux ans en cachette. Klemm nous affirme qu'il en est de même chez les Circassiens.

A Sparte et en Crète selon Xénophon et Strabon, c'en était de même. Heame nous dit que chez les Indiens de la baie d'Hudson la coutume veut que les hommes luttent au pugilat pour la possession de la femme. Franklin dit que chez les indiens Copper il en est de même. Tout homme peut en défier un autre à la lutte et s'il en est vainqueur,

enlever la femme de son adversaire. Les femmes ne peuvent jamais s'en défendre et tout cela leur semble naturel. Cette abondance de preuves convainc que l'origine du mariage était indépendante de tous devoirs sacrés ou sociaux et que la violence brutale et la soumission forcée était la coutume.

En Australie, dit Oldfield, il y a plus d'hommes que de femmes, aussi les indigènes des environs de Sidney usent comme voici pour s'en approprier une : On se précipite sur la malheureuse, en l'absence de ses protecteurs, on commence par l'étourdir en lui portant sur la tête, le dos, les épaules, des coups de bâton qui tous font couler le sang, puis on la prend par le bras et on l'entraîne dans les bois avec une violence telle que quelquefois on lui démet le bras. L'amant ou plutôt le ravisseur s'inquiète fort peu des pierres ou des branches d'arbres qui peuvent se trouver sur sa route ; il n'a qu'une idée, celle de conduire sa proie à ses camarades : alors se passe une scène trop épouvantable pour qu'on puisse la raconter. Les

Indiens habitant les environs de la ville de la Conception dans l'Amérique du Sud, font de la manière suivante : Quand un homme s'est entendu pour la prise d'une jeune fille avec ses parents, il la surprend et la conduit dans les bois pendant quelques jours, après quoi l'heureux couple revient dans sa hutte. En parlant des Esquimaux Egede constate expressément que ceux qui prêtent leurs femmes à leurs amis, sans la moindre hésitation, sont réputés dans la tribu comme ayant le meilleur et le plus noble caractère. Les Romains observaient une semblable coutume d'après Plutarque. Ainsi Caton, dont l'austère moralité est proverbiale, ne crut pas devoir retenir sa femme Martia que son ami Hortensius désirait épouser. Il le lui permit donc et Martia vécut avec Hortensius jusqu'à ce que celui-ci mourût et revînt ensuite à son premier mari. C'est probablement un sentiment analogue qui pousse tant de tribus sauvages à donner à leurs hôtes des femmes temporaires.

Dans notre société le mariage est unique

et fut, jusqu'à ces dernières années, indissoluble. Le divorce vint améliorer les monstruosités hypocrites que l'Eglise avait imposées dans les mœurs sociales. La loi défend la bigamie, mais ce qu'elle ne peut enfreindre c'est la nature de l'homme qui, quicqu'étant marié, dissipe les ennuis du ménage avec de séduisantes maîtresses et réciproquement la femme d'avoir plusieurs amants. Comment pourrait-il en être autrement à moins qu'on déléguât à chacun des conjoints un policier pour contrôler tous leurs actes, ce qui nécessiterait des millions de fonctionnaires parasites. Nos mœurs, quoique modifiées, ne diffèrent pas de beaucoup au fond avec celles de ces nombreuses peuplades. Du reste tous les hommes n'ont-ils pas les mêmes organes, la même sensibilité, le même attrait pour tout ce qui charme et se renouvelle ? Tous les êtres font la diversité par leur originalité dans la nature vivante et tous sont séduits et poussés à la perpétuer. Le mariage que nous subissons peut s'efforcer d'avoir un caractère ver-

tueux, pudique, mais c'est le contraire qui s'en dégage. L'intérêt en fait le mobile et lorsque l'intérêt qui le provoque se dissipe, le divorce annihile le contrat, ce qui en démontre l'inanité morale. Que l'intérêt soit affectif, physique ou mercantile, le principe en est toujours le même, qu'on ne peut oblitérer. Le plus misérable des parias envie non-seulement la beauté plastique et morale de celle qu'il choisit pour compagne mais encore autant que possible un patrimoine qui puisse lui permettre d'améliorer son existence fort compromise.

Il en est cependant qui, inconscients de leur charge sociale, imprévoyants des actions qu'ils commettent, ne supputent point le bien-être matériel pourvu qu'ils satisfassent leur convoitise charnelle. Une fois les formalités légales accomplies, ils se dépêchent de procréer abondamment et vouent par cela même leurs nombreux rejetons à la misère et à la dépravation, puisque esclaves du travail et du capital ils ne peuvent veiller à leur éducation et à leurs

fréquentations. Et comme la misère est la source des vices les plus monstrueux, « puisque ventre affamé n'a pas d'oreilles », il résulte que ces mêmes individus qui semblent les plus vertueux en dédaignant l'or nécessaire de nos jours, arrivent par cela même à constituer de leurs enfants cette tourbe de déclassés dont les prisons regorgent; la prostitution, le cambriolage, l'assassinat, l'alcoolisme sont autant de plaies qu'avivent les enfants qui vécurent dans la promiscuité familiale.

D'autres enfin ajoutent que leur union ne fut scellée que par l'amour, et que par leur travail ils purent thésauriser et arriver à une brillante situation. Ils oublient d'ajouter que ce travail si rémunérateur ne leur vint que sous les auspices du dieu Mercure. Le commerce ne fut qu'un moyen d'enrichissement. Or, le commerce n'est qu'un vol légal, ce qui leur permit de vendre un objet 6 francs qui en réalité ne valait que 3 francs et d'autre part de racheter 3 francs ce qui intrinsèquement valait 6 francs.

Voilà en quoi consiste l'art du vrai commerce. Seuls réussissent tous ceux qui, une pierre en place du cœur, trafiquent et échan- gent les produits des travailleurs toujours exploités, toujours pantelantes victimes. Tout commerçant philanthrope ne peut que périr et déchoir devant l'assaut d'agio- teurs que la finance engendre. Si, à tous les parvenus on eût donné le salaire de 0 fr. 75 par jour comme il arrive pour beaucoup de femmes, ils n'eussent point grossi leurs capitaux dont ils sont si fiers. Quand on pense que de nos jours une femme est moins appréciée qu'un cheval, puisqu'on dépense de 2 à 3 francs par jour pour nourrir et loger celui-ci alors qu'on ne donne qu'à regret encore la somme de 0 fr. 75 pour un travail de 12 à 15 heures par jour à ces pauvres malheureuses des fau- bourgs ! Quelle infamie ! Ainsi, pour tout céli- bataire conscient qui ne veut point reproduire des créatures qu'il sait exposer aux tiraille- ments de la faim, à l'horreur du logis infect, trop étroit et trop sombre, s'impose l'alter-

native de vivre dans des accouplements aventureux, souvent dangereux, ou de souhaiter d'une fiancée force provendes métallisées, condensant les futures joies, les futures caresses d'une vie suave et agrémentée de loisirs. L'amour n'est lui-même qu'un intérêt. Ne sommes-nous pas tous séduits par un visage où la beauté pure se confine, par les charmes qui en émanent, par les tons d'un doux émail, d'une peau veloutée et d'yeux étincelants et timides, immaculés de grâce, de bonté? N'aimons-nous pas de préférence l'humeur joviale à l'expression maussade, pimbèche, revêche? Il est donc avéré que toutes les actions ont un intérêt et nous sommes mis par nos passions en tous sens adéquats à notre nature.

Il se produit assez souvent par suite de viduité que des gens se remarient plusieurs fois. Or, si une femme dans le cours de son existence vécut légalement avec deux, trois, quatre maris, personne ne récrimine puisque la loi consent; mais si la même femme avait eu le même nombre d'amants sans consulter

les *docteurs de droit*, que d'appréciations peu flatteuses sur son compte n'eût-elle pas entendues faire par les gens stupides de sa connaissance. Le fait est pourtant le même, mais la tradition n'a pas été suivie. Ah ! voilà toujours le préjugé !

N'est-ce pas visible que la même action puisse mériter sourdes médisances ou approbations par la masse imbécile et cruelle ? D'autres par le divorce reconquièrent la libre faculté de reprendre la vie de jeunesse, de libertinage et dès lors la couche nuptiale sacrée de l'unique époux devient le nid jaseur où s'ébattent des amants profanes sous le voile d'ombre de l'alcôve muette. D'autres, et des cossus à bedaine messéante, aux yeux de furet, au mufle putride, nantis de billets bleutés, appâtent des chairs nouvelles en des conversations érotiques ; se dissimulent sous des bosquets égarés sous l'épaisse cloison vivante de feuilles verdâtres, pour que nul bruit de baisers ne filtre à travers, n'ébruissant l'impérieux besoin de flirt que la nature ordonne. Ceux-là ressemblent à ces « mau-

« sauvages qui achètent pour un certain prix la femme qui leur convient. Et dire que ces mêmes bourgeois prêchent la conquête meurtrière de ces peuplades pour moraliser leurs familles. Ah ! les drôles ! A quoi bon cacher les besoins naturels ? Pourquoi ne pas proclamer leur légitimité ? Que dirait-on de celui qui ne prendrait ses repas qu'avec une même personne, fuyant les regards indiscrets de toute autre ? Le ridicule lui pèserait par nos railleries logiques. Il en est de même de tous nos besoins physiques. S'il est nécessaire de s'écarter et rechercher l'aise qu'Eros exige, sachons qu'il est aussi évident que nous les satisfaisons avec toutes les créatures que notre amour capricieux aime à enlacer en s'épanouissant. Le mariage moderne a en outre le préjudice de provoquer la jalousie si néfaste. Cette sottise attribue au droit de propriété que l'union légale implique. Dès lors on s'imagine que la femme nous appartient absolument, qu'elle est notre bien, qu'elle ne peut rien sans notre consentement,

que ses pensées doivent être nôtres ; l'obéissance passive qui lui est infligée par le ventripotent représentant de la « Loi » en fait une esclave qui n'a plus le droit de délibérer sur les dilapidations de son maître. Si la stupide fidélité jurée menace de s'enfuir, les scissions, disputes et horions deviennent l'attrait du foyer conjugal et si l'un des « misérables » époux s'attarde et s'oublie dans l'adultère, le poignard romanesque, justicier de la brute froissée, inassouvie d'orgueil, sanctionne le préjugé de nos mœurs innaturelles. Assassin méprisable est celui qui se livre à ces accès inavouables et féroces. Comment ! Est-ce possible qu'il existe des cyniques gougeats qui usent de la pire des autorités ! Vouloir aliéner tout ce qu'il y a de particulier, d'original, d'étrange à une créature qui eut la faiblesse de se confier imprudemment à eux alors qu'elle pouvait s'épancher à d'autres plus dignes d'affectibilité ! Vouloir cristalliser la passion d'une amante en délire qui crut se bercer dans les rythmes d'un Apol-

lon, alors que toute passion voltige et se pose d'individu à individu comme le fol papillon de fleur en fleur, toujours satisfaite et toujours avide et instable ! Vouloir immobiliser l'âme bien-aimée dans un même état extatique alors que constamment un flux et reflux d'idées nouvelles, de désirs inconnus surgissent et transforment cette pure émanation !

C'est vouloir ignorer, méconnaître le dessein de la nature éternellement mouvante dans ses œuvres, dans ses créatures, que de contrecarrer l'esprit synthétique qu'elle manifeste. A chaque instant l'effort de la vie perpétuant les espèces se révèle à nos yeux ; insectes, oiseaux, quadrupèdes, s'accouplent dans un rut impérieux, sans emphases ni cérémonial vertueux, sans règles ni sujétion, par le seul fait d'un irrésistible besoin, librement, et la vie se refait belle, exubérante, sublime. Et nous voudrions, flexibles individualités, frêles roseaux, dans une sottise présomption, braver le souffle impétueux de la vie qui nous emporte aveuglés et nous fait étreindre dans le paroxysme

du bonheur des multiples Musettes que chantèrent les Musset, les Murger. Et nous voudrions n'admirer, n'aimer qu'une seule de ces nymphes diverses qui font se pâmer le délicat esthète. N'humer qu'une seule de ces sapides senteurs qui nous font nous abstraire des plus chastes délices. N'ouïr qu'une des ondes sonores diversement intensifiées parle subtil virtuose. Non ! cela ne peut être ! Toutes ces perversions morbidiqes ne résultent que de cette puissance du préjugé qui sature l'encéphale des aveulis, pétri par d'immondes éducateurs. Toutes les frontières qu'élèvent les pasteurs de troupeaux, de bipèdes à face humaine, contre le débordement des sexes, ne servent qu'à émousser les sentiments, qu'à émasculer les robustes amants et à épuiser la virilité d'ardentes amantes.

Le parterre de la vie que nous parcourons nous grise, nous éblouit par la diversité harmonique des fleurs et des femmes nos sœurs. Nous devons communier dans une fraternelle étreinte pour apaiser la soif

de nos désirs innombrables, et nous désaltérer dans la coupe divine que la vie nous présente. Il est aussi logique que l'aversion sépare amants et amis par d'insolites circonstances. Tout n'a qu'un temps. L'amour comme la vie sont éphémères. Notre corps s'anime par le souffle vital ; que le souffle disparaisse et le corps retombe lourdement inerte. L'amour gonfle la voile de nos passions et les fait développer en tous sens. Notre cœur comme la girouette vacille fidèlement. Le passé, le présent, l'avenir, contiennent dans leur sein, l'amour, l'indifférence et la haine. A chaque instant de notre existence nous nous surprenons à ne plus vibrer à ce qui fut l'objet de nos profondes tendresses. Il est aussi absurde d'exiger du vieillard son ancienne valeur éréthique, que de vouloir rallumer les sentiments éteints d'un amant folâtre. Il faut être dépossédé d'intuition sensitive, d'imagination éveillée, laborieuse, pour ne vouloir contempler qu'une même image aussi parfaite qu'elle fût. Si la diversité ne venait distraire nos

regards, l'ennui assombrirait les charmes et nous tuerait. Flagellons tous ces moralistes caducs qui nous rendent la vie anormale, hypocrite, monotone, pour ne souhaiter que nos libres envolées. Reléguons nos coutumes modernes coercitives vers ces peuplades lointaines et ne canalisons pas, ne stérilisons pas nos affections dans l'étroite famille de cinq à dix membres, et répandons-nous par tous les coins fertiles de la terre. Nos dignes gouvernants disparaîtront le jour où le mariage, assise de la société actuelle, ne sera plus. Et c'est pour cela qu'ils s'efforcent de le maintenir. Haïssons cette morale qui entretient des millions de familles, les rend étrangères les unes aux autres et les fait déprimer dans un antagonisme permanent. On ne peut nier la parenté qui nous relie tous dans une commune fraternité. Pour le positiviste, le naturalisme lui explique les origines de l'homme confondues dans les végétations de l'anthropoïde, et dès lors il faut n'obéir qu'à nos tempéraments d'animaux que nous sommes.

Les lois que Darwin put arracher à la nature démontrent que rien ne doit entraver les actions individuelles. Toutes les espèces découlent de la substance amorphe primitive et toutes se reproduisent par l'électivité d'affinités propres à leur constitution. Il n'est point besoin de codifier des prescriptions pour défendre au lion de s'accoupler avec une fourmi ou le rhinocéros avec le vautour, et ainsi de suite. Les individus seuls par leur initiative s'accouplent sans qu'on les y oblige, par le seul fait des lois naturelles qui créent tout. Pour le croyant il ne peut en être autrement. Adam et Eve furent d'après la Bible nos premiers père et mère ; ils procréèrent et nous sommes leurs enfants.

Nous sommes tous frères et sœurs dans la généalogie humaine, blancs et peaux-rouges, mulâtres et nègres, tous, quoique éparpillés parmi les continents, nous sommes de même nature. Or, puisque nous nous accouplons avec une sœur et nous convo-lons avec plusieurs en cas de veuvage, pour-

quoi le même sentiment qui nous fait aimer une sœur ne serait-il pas plus digne de les aimer toutes et non de les repousser, les haïr comme aujourd'hui. Pourquoi comprimer notre amour ? Pourquoi une mère qui chérirait ses trois ou quatre enfants devrait-elle exécrer des milliers et des millions si elle en fécondait ce nombre ? Pourquoi fixer un nombre ? Mais à toutes ces questions la masse ne sait que répondre, car elle ne réfléchit pas, elle ne sait que perpétuer les traditions du passé sans les analyser, pas plus que le cheval vigoureux et l'éléphant agile et puissant n'analysent la sujétion que l'homme leur impose, sans que le premier essaye une ruade, ou le second fasse œuvre de sa trompe. Des Titans que des pygmées conduisent ! Mais la masse, comme l'herbe qu'on foule ou le chien qu'on attache, ne rechigne jamais aux fureurs et folies de ses maîtres. Toujours soumise, toujours vile et méchante. Qu'aujourd'hui ses maîtres lui disent de croire à Dieu et elle l'adorera. Que demain surviennent de nou-

veaux maîtres, athées, qui lui défendront de croire, lui ordonneront de brûler les idoles de la veille, et aussitôt elle rejettera ce qui la veille lui était sacré (1). Elle ne vit et n'agit que par mouvements réflexes. Elle appartient à tout et à tous les audacieux. C'est un corps difforme, sans âme, sans volonté, sans intelligence. Elle est ce qu'il y a de pire, d'abject, d'inconcevable.

Mais de cet assemblage innommable il surgit des individus indomptables, fermes comme le roc et ceux-là seuls admirent l'ambiance, la scrutent et s'y conforment. De même du fumier s'échappe le lys neigeux, immaculé, symbole des amants purs. Malgré toutes les peines infligées on ne pourra jamais empêcher ces hommes et leurs compagnes d'imiter les mouches et les hirondelles dans de multiples et diverses liaisons. Dès lors que frères et sœurs mettront en commun leurs héritiers et puisque nul ne saura quel en est le père, tous

1. La laïcisation républicaine montre qu'un peuple peut être athée et asservi, dirigeable.

diffuseront leurs attachements, leurs tendresses dans cette jeunesse qu'ils auront engendrée et éduquée. Le communisme d'amour embrassera tous les membres et rien d'anormal ne naîtra de leurs libres fonctions. Les intérêts de la communauté convergeront en l'individu et inversement de l'individu les actions bienfaisantes divergeront vers tous ceux qui l'auront élevé dans la conscience, dans la logique. D'incessants échanges réciproques feront la vie laborieuse, féconde, luxuriante. Si l'incompatibilité du travail et du capital est irréductible aujourd'hui, demain elle ne le sera plus, parce que le capital de demain ne sera plus condensé, représenté extrinsèquement, en une valeur fictive comme celle qui divise les hommes de nos jours, c'est-à-dire l'or.

Comment trouver singulier qu'il se rencontre des individus qui, ne pouvant se résigner à une tension cérébrale de 10, 12 et 15 heures de travail surmené dans des ateliers étroits et délétères, se livrent à des

moyens plus rémunérateurs et moins fatigants, alors que l'oisiveté des princes de la finance et l'étiollement, l'écrasement des faibles, vrais forçats, les y pousse instinctivement; alors que la lutte qui nous fait tous guerroyer, implique la ruse, le mensonge dans tous nos rapports. Ne voit-on pas tous les ouvriers aduler leur patron pour qu'ils grossissent leur salaire, alors qu'éloignés, ils l'exècrent. Pourquoi donc lutter avec un masque de vertu puisque tous les intérêts nous déterminent à ne nous occuper que de notre bourse, et à vider celle du prochain pour gonfler la nôtre et acquérir ainsi douceurs et repos. Pourquoi donc, puisque nous sommes intéressés à nous enrichir dans un sauvage égoïsme, ne choisissons-nous pas les instruments les plus utiles pour conquérir le plus tôt possible ce but envié par tous : le bonheur.

. Prêtres et prostituées, patrons et ouvriers, tous y aspirent, tous s'efforcent d'agglomérer jalousement de cet or rutilant qui fait rêver aux loisirs, aux ivresses. Il en est qui

dans cette rivalité se prétendent honnêtes. Erreur ! Que le terrassier offre ses bras musculeux, solides ; que l'artiste présente ses conceptions sur des toiles, que le savant présente ses travaux, tous emploient, qui ses bras, qui ses jambes comme les danseurs, qui son cerveau afin de s'enrichir au plus tôt sans se soucier du prochain, semblables au taureau qui emploie ses cornes effilées, au lion qui dévore de ses redoutables mâchoires, à l'aigle qui de ses serres ravit des moutons, à l'araignée qui se sert de sa toile, à l'éléphant qui broie les corps des animaux, dans la lutte pour l'existence. Mais alors pourquoi trôner avec des mots « Honneur et Vertu » dans l'arène où des milliers de victimes gisent égorgées. Tous acceptent l'inégalité du lucre et certains habitent de luxueux appartements alors qu'ils n'ignorent pas qu'il se trouve des sans-gîte, des sans-pain, de même qu'un gros chien qui s'assimilerait un tas de nourriture en restant impassible à la crevaison des roquets affamés autour de lui.

Que font-ils nos bons moralistes dans leurs « vertueux » principes? Ne préconisent-ils pas l'économie constante sou par sou à tous les salariés afin qu'ils puissent devenir un jour le patron prudhommesque, et d'épargne en épargne gravir les trônes qu'occupent nos députés « philanthropes » ou nos puritains ministres et grossir chaque année les capitaux et couronner leur crâne dénudé de lauriers que la gloire y apporte? Eh! oui, nous tous, sommes fascinés par ce ciel de grandeurs, par ces Edens de délices, clairsemés parmi les campagnes désertes. Oui cette propriété individuelle incompatible avec celle du voisin, dépouillé, fera toujours des envieux qui tôt ou tard s'en empareront. Pourquoi donc nous vanter les jouissances que l'or procure et nous en ravir le privilège? Ah! tremblez, bons agioteurs, car des légions de loups affamés fondront sur vous et dissiperont ce que vos efforts parcimonieux auront amassé stupidement. Vous fûtes durs envers vous-mêmes et vous l'êtes davantage envers ceux qui vous entou-

rent. Les beaux vers de Leconte de Lisle (1) vous stigmatisent justement :

Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin
Où sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,
Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,
Noyés dans le néant des stupides ennuis
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches.

Vous ne voulez point qu'ils se repaissent des fruits de la terre? Prenez garde! La faim les tenaille, et un instant affolés ils braveront les dangers pour jouir à leur tour des douces satisfactions. Ah! bourgeois, veillez bien sur toutes ces propriétés suaves, ces paradis terrestres que vous faites défendre par vos mercenaires afin de pouvoir vous y prélasser et en empêcher l'accès aux deshérités, mais malgré tout l'impatience grandit et la souffrance gronde. Vous pouvez provoquer l'entrégorgement des classes

1. *Poèmes barbares.*

prolétariennes, d'inénarrables hécatombes, mais vous ne pourrez éviter l'expropriation légitime qui s'accomplit partiellement et se prépare décisive et générale, car tout est à tous.

Le Soleil, la Terre, l'air, l'eau, gisements multiples des couches globales, tout nous appartient et vous violez nos droits ! Tout est commun à tous et vous accaparez un superflu qui nous déshérite. Le jour est proche où justice se fera, exemplaire, terrible.

Le travail seul ennoblit l'homme ; or, travaillent-ils ces millionnaires, insolents de luxe ? Non. Mais, répondent-ils, l'héritage nous fit maîtres de ces domaines, de ces splendeurs. L'héritage ! Ah ! les roublards se garderaient bien d'expliquer à nos questions judicieuses comment se firent, colossales, ces possessions individuelles. Tous les biens de nos ancêtres dont l'Histoire relate les origines, ne furent gagnés que par la conquête, la lutte, et ils les transmirent à leur directe progéniture, négligeant de diffuser et de rendre dans la collectivité ce qu'elle fit de

sacrifices pour ses maîtres. La conquête c'est le dol, la spoliation, le vol à main armée proprement dit.

Les Gaulois, battus, morcelés dans leurs biens par les Romains, les Francs, les Barbares du Nord, méritaient-ils qu'on les démembrât? Les nations européennes méritaient-elles d'être fauchées par les hordes de grenadiers que conduisit Bonaparte?

Nuls droits dans ces faits d'armes ; la force souveraine implacable s'érige ! Or, ces marquis décorés, nantis de valeurs, nous parlent bénévolement d'héritage et vivent du produit de ces rapt, s'abstenant du travail qu'ils poétisent mais se gardant d'y goûter. Ils vivent du vol que leurs aïeux accomplirent et voudraient nous empêcher que nous les imitions ? Ce sont eux-mêmes qui édictent des lois et voudraient que nous les subissions ?

Ah ! ce serait jeu de dupes et le temps n'est plus où le mirage de leurs vertus nous plut et nous fit leurs défenseurs. Nos yeux se sont dessillés, le voile qui recouvrait leurs

fourberies s'est déchiré et malgré leur audace nous serons intraitables. Ils peuvent encore recourir au fétichique drapeau de leur « mère Patrie, » louer les exploits des génies malfaisants et des chauvins quelconques, nous n'en sommes pas moins cosmopolites d'affections. La haine qu'il nous firent montrer contre tous les Allemands se retourne contre eux, ces rodomonts galonnés. Les mains pleines de sang des Bonaparte nous répugnent autant que celles des héros des tribus sauvages, honorés d'avoir tranché des têtes indigènes de la tribu voisine. Notre patrie n'est pas le sol où nous naquîmes mais elle est partout où le Ciel et la Terre nous seront bienfaisants. Si Auguste et Napoléon I^{er} ne purent courber tous les peuples du monde sous leur sceptre d'orgueil, sous leur joug sanguinaire, s'ils ne purent gouverner, majestueux, les hommes de la terre en une patrie universelle, leur rêve parmi les rêves nombreux, le droit seul unifiera les millions d'individualités dans une commune famille, patrie. Vallées, montagnes, fleuves,

mers n'annihileront jamais nos sentiments pour tous ceux qui pensent comme nous, qui démolissent les mêmes édifices et aspirent aux mêmes pures abstractions que nous concevons. Allemands, Espagnols, Anglais, Chinois, Américains, Africains, Mongols, Hongrois, toutes les races communieront dans un concert universel d'amour.

Les frontières que d'accidents géologiques élèvent seront franchies par nos concepts de paix et de félicité. Tous les hommes qui nous comprennent et dédaignent de s'avilir sont nos frères. Seuls sont nos ennemis ceux qui voudraient ravalier notre dignité, notre intelligence dans la fange des préjugés. Notre haine pour leur cupidité est aussi intense qu'envers tout autre animal dangereux ; si le chien et le cheval nous comprenaient nous fraterniserions avec eux de la même affection qu'envers nos amis intimes, mais leur intelligence trop étroite et leurs désirs de vaincus, d'esclaves invétérés, nous fait les détester par nos tendances libertaires.

Leur idéal qui ne consiste qu'en une abondante pâtée et les caresses du maître constitue le mépris à nous tous qui rêvons d'impeccables constructions, d'incessantes perfections. Ce que nous aimons en l'individu, ce n'est point sa démarche verticale ou horizontale, ses yeux bleus ou noirs, ses cheveux lisses ou crépelés, la finesse et le ton de sa peau ou l'embonpoint de sa stature ; peu nous chaut si leurs chairs sont flasques ou coriaces. Ce qui nous les fait aimer, c'est leur émanation intellectuelle identique à la nôtre.

Leurs mêmes joies, leurs mêmes tristesses nous font vibrer et compatir à leurs états d'âme. L'âme seule joint et disjoint les corps, les individus. Leurs cerveaux se nécessitent et s'entr'aident. Et voilà pourquoi on ne peut aimer que ceux qui sont nous-mêmes et ne haïr que ceux qui en diffèrent dans cette course vitale vers le meilleur devenir. Notre sensibilité le veut ainsi. L'être doit aimer et haïr toutes choses. La soif inextinguible qui pousse les âmes vers

des océans de béatitudes fait que les plus altérées délaissent, exècrent celles qui, attardées parmi les stades infinis du chemin parcouru, voudraient retenir leurs devancières.

Ces quelques rythmes mystiques d'Em. Lefranc démontrent dans sa nudité la passion des individus avides d'idéal.

Oui; ton esprit, ô Dieu, dans mon âme embrasée
Brille comme un rayon à travers la rosée.
Je ne suis rien! Je vis; vers toi, vers ton séjour
L'aile de l'espérance a porté mon amour.
En toi seul je demeure, en toi seul je respire.
Jusques au trône auguste, où siège ton empire,
Mortel audacieux, je brûle de monter.
Puisque j'existe, ô Dieu, tu dois donc exister!

Il est impossible de présager comment nos arrière-neveux vivront les différentes phases du communisme; mais ce qui est certain c'est que les individualités rechercheront toujours leurs affinités, et afin qu'elles y atteignent tous leurs efforts y tendront invincibles. Les lois de la nature

nous donnent le même bonheur; celles imaginées, imposées par des hommes impudents ne peuvent qu'être nuisibles et féroces. Point n'est besoin des lois humaines pour intimer aux individus de manger, boire, dormir, jouir. Nos désirs naturels s'éveillent sans qu'on les y oblige.

La nature nous dicte ce que nous devons satisfaire. Ignorant ou misérable celui qui, s'érigeant en législateur, veut modifier l'harmonie vitale et universelle. Le savant observe les lois mais n'en crée pas de fantaisistes. Si quelque chose nous plaît, nous n'avons nullement besoin qu'on nous délègue un pandore pour nous contraindre d'aimer ce qui nous semble délicieux, ce que nous choyons. Notre appétition instinctive nous initie mieux que toute autre. Et il en est toujours de même de nos actions multiples. Nous n'assujettissons pas les abeilles, les hirondelles et autres animaux à nos codes, à nos soins bienveillants, et pourtant ils vivent libres et heureux, et se multiplient. Nous ne différons pas de tous les animaux.

Dès lors que tous nos plaisirs n'intéressent que nous-mêmes, pourquoi un étranger ensoutané ou tout autre vêtu sévèrement, la voix arrogante, viendrait-il s'insinuer, se mêler à nos intimes fonctions. Ce ne peut être qu'un intrus parasitaire, nuisible à nos fins, qu'il faut éluder, chasser de nos pas, élaguer des échanges sociaux que le travail nécessite. L'individu ne pouvant tout faire, tout savoir, exige l'appoint de ses semblables. Dès lors l'échange s'effectue libre, sans qu'une toute autre force que celle de leurs besoins les y contraigne. Toute loi est par conséquent onéreuse aux individus. Seuls ils doivent se régir et non se faire régir par des juges exigeants. La fourmi laborieuse, le condor vorace, la sauterelle, l'hirondelle qui émigrent et la verte chenille ont-ils besoin de rois et d'archevêques pour vaquer à leurs travaux, à leurs prévisions, à leurs passions? Nous seuls, les hommes, nous nourrissons un cortège d'oisifs et de rudes ennemis que nos préjugés entretiennent. Il est des objections nom-

breuses qui nous sont faites à cette conception de société de sages, vivant sans lois. En voici la principale : « Comment voulez-vous maintenir l'ordre, sans un arsenal de lois, de canons et d'intrépides Gallifet, parmi des millions de personnes d'une même nation, alors que deux personnes ne peuvent se mettre d'accord, malgré leur bonne volonté » ? Et c'est justement parce que deux personnes ne peuvent s'identifier absolument dans un point de vue que la liberté de penser s'impose, pour que toute personne agisse comme bon lui semble. Voilà pourquoi l'autorité est plus cruelle en rapport du nombre d'intelligences si opposées qu'elle asservit à une poignée de galonnés, ostensibles, chamarrés d'or. Voilà pourquoi par la liberté tous les esprits pourraient rechercher un accord parmi les légions de semblables, sûrs d'avoir les mêmes convictions en ce qui concerne leurs besoins matériels, tandis que l'autorité les contraint d'obéir à ses dogmes inflexibles et immuables. La force n'est pas la raison. Si deux amis ne s'ac-

cordent sur un sujet, est-ce utile qu'ils en viennent aux armes, et fassent couler du sang pour avoir plus de raison? Assurément non! Celui des deux adversaires qui par la force imposerait sa volonté ne serait digne que du mépris du philosophe. Ce serait un ravisseur d'intelligence et par conséquent inique. Les lois de nos charmants contemporains quoiqu'elles s'affublent d'esprit égalitaire n'expriment que l'inégalité la plus monstrueuse. Ce semble paradoxal, mais l'évidence est explicite. Le suffrage universel est la loi du nombre; la majorité assujettit la minorité à ses fantaisies; déjà la liberté n'est donc plus pour tout le monde.

N'est-ce pas comique de donner la même puissance d'autorité au paysan qu'au sociologue? Qu'a-t-il fait le grossier cultivateur pour imposer à d'autres qu'il ne connaît jamais, ses prétentions de brute, car il n'est paysan qui, à l'instar de tout autre animal, n'aspire à satisfaire son ventre et convoiter quelques pièces d'or qu'il cache soigneusement, ne s'occupant pas du progrès

des idées ni de l'humanité perfectible. Son idéal c'est son lopin de terre couvert de récoltes. Que lui importe que tout autour de lui souffre de pénurie pourvu qu'il s'enrichisse. Et à ce féroce et abject individu on confie les soins de l'avenir de la collectivité ? Quelle supercherie ! Tandis que le sociologue qui parcourut les enseignements de l'histoire, l'évolution des peuples, connaissant les moyens efficaces à remédier au marasme général, n'est pas plus considéré. Comment le maître qui sait tout et l'élève qui ne sait rien des notions si complexes du progrès disposent-ils de la même délibération, de la même arme ? Il est fort présumable que l'élève en vienne à se blesser dans le maniement. C'est ce qui arrive, la majorité d'imprudents écoliers qui bouffis d'orgueil s'en vont voter se rendent eux-mêmes misérables. N'est-ce pas aussi ridicule de prétendre qu'un savetier en sache plus qu'un ingénieur ou qu'un boulanger en enseigne à un docteur en médecine ?

En suffrage universel la quantitativité pré-

vaut sur la qualitativité. Il est un critère en outre qui démontre que la sélection n'est toujours représentée que par une infime minorité. Il s'ensuit que la loi n'exprime que les bas instincts de la masse qui prétend tout savoir ce qu'on lui demande. Il n'est de pire sot qui affirme pour vrai tout ce qu'il dit. A invoquer le nombre pour justifier l'autorité autant recourir à des millions de buffles ou d'hippopotames qu'on rassemblerait pour qu'on sollicitât leurs concepts, leurs revendications. Ah! ils seraient bien stupéfiés nos votards français si leur gouvernement colonisateur naturalisait tous les indigènes des contrées conquises et qu'il légitimât leurs votes. C'est alors que la majorité de ces mangeurs exotiques de graisse rance imposeraient à nos compatriotes de partager leur repas si copieux, arrosés d'eau de source « très capiteuse ». Ce serait logique puisque le nombre ferait toujours loi. Ne serait-ce pas bouffon, si l'odieux ne s'en dégageait, que d'exiger des troupeaux de la plèbe une connaissance approfondie des ques-

tions scientifiques les plus complexes qui concernent la sociologie ; science des sciences puisqu'elle embrasse les lois des corps inorganiques et organiques.

Voici un dilemme fort logique qui se pose aux *hommes de lois*.

Un criminel pourrait leur tenir ce langage « ou mes actions sont normales, légitimes, et alors pourquoi ouvrir votre code pour m'accabler des rigueurs d'une loi, alors que la nature me fit agir selon les siennes propres et absolues ? Vous ne trouvez donc pas assez harmonique l'œuvre, l'esprit de l'univers infini qui vous créa, et vous pétrit de ses lois qui m'édifièrent et que vous condamnez ? Ou bien mes actions sont anormales, morbides, ce qui dans ce cas, nécessite la bienveillance d'un aliéniste qui s'efforcera d'adoucir mon état lamentable, et s'il est possible me rendra la santé cérébrale et la douce liberté au lieu des cachots infects où vous souhaitez me traîner. Allons ! Allons, prétoriens parjures, vous voulûtes déifier votre omnipotence, vous

égalier en prescience à l'Être suprême qui créa tout selon un dessein harmonique et éternel ; vous fîtes forger des fers meurtriers, construire des geôles pour vos faibles victimes, sans miséricorde, et vous jetez encore et toujours à la face du monde votre piètre orgueil ; bardés de canons, vous tailladez de vos glaives d'irresponsables brebis humaines. Ah ! fuyez bien loin ; vous n'êtes que les pires ennemis de la nature. Vous emporterez notre horreur et nos révoltes ! »

Laissons donc en définitive travailler le sociologue comme le maçon, le serrurier, le menuisier, etc... De l'échange libre de leurs travaux, de l'équivalence de leurs rapports s'affermira l'esprit de solidarité et l'amour mutuel. Que le mécanicien n'impose plus son savoir au savetier, ni le sociologue à l'ingénieur. Des conseils amicaux suffiront pour perfectionner les quelques erreurs qui pourraient se commettre. Les intérêts de chacun convergeant avec l'ensemble et réciproquement il jaillira de cette double cor-

respondance, une harmonie que les siècles ne feront qu'embellir. Réveillons les espoirs qui semblent déchoir et imitons ces âmes supérieures qui subirent au prix de l'idéal les angoisses du martyr.

DU TRAVAIL. — A toutes les épithètes que profèrent les *gens de bien* contre les *fainéants*, il n'en est pas une seule qui résiste à l'analyse de leurs incriminations. Si on leur demande, par exemple, ce que c'est qu'un fainéant, ils répondront laconiquement : « C'est celui qui ne veut point travailler et préfère galvauder », mais si on leur demande : Pourquoi ils ne veulent pas travailler ? Aussitôt ils se répandent en une loquacité d'invectives et ajoutent convaincus : « Parce qu'ils veulent gagner de trop sans peine ; le travail leur fait peur, ils se livrent au vice et finissent encore par se faire emprisonner, et souffrent davantage que s'ils eussent obéi comme tout le monde aux nécessités du ventre ; ils n'ont que le vice dans le sang et c'est justice qu'on les châtie. » Ils ne formulent

aucun doute sur leurs affirmations : leurs sanctions sont rigides. Ah ! les misérables si ce n'étaient des imbéciles ! Pour eux le travail signifie que tout individu que le sort fit mineur doit comme son père puiser dans la mine durant toute son existence, la houille nécessaire aux forges et transports, pendant 10, 12 et 14 heures par jour, selon les pays, malgré l'atmosphère léthifère. Que tout autre qui naquit d'un conseiller d'État ne doit compulser que dans les districts de jurisprudence et jouir du temps nécessaire aux « études supérieures », et serait fou s'il enviait de brandir la pioche du laboureur ou de s'ensevelir dans la tombe charbonneuse du mineur. Que celui qui eut pour père un marin doit briguer à braver les flots et tempêtes. Si on ajoute qu'il n'y eut pas de tout temps des bateaux, et qu'en conséquence il lui serait aussi aisé d'utiliser son intelligence pour des travaux plus dignes et moins périlleux ; qu'un Pasteur et un Koch sont plus utiles à l'humanité que le misérable pêcheur qui devient, tôt ou tard, la proie

des vagues et des requins. La réponse est toujours la même, « qu'il n'essaye pas, il ne réussira pas ; qu'il laisse ces prétentions à d'autres plus privilégiés et qu'il obéisse à ses chefs, c'est le mieux qu'il a à faire ». Ainsi le droit d'héritage prédomine chez ces mollusques à idées prolixes. Ce ne sont pas sûrement des évolutionnistes. La fixité des espèces et des charges, voilà pour eux l'idéal. Ainsi, par exemple, d'après leurs dires ; les gens d'une corporation, ingénieurs ou architectes, viendraient à disparaître dans une catastrophe ; nécessairement la corporation les suivrait dans le néant, puisque nul malheureux de par la naissance ne pourrait envier leur sort. Quelle inconséquence ! Les gens ne sauraient plus où loger, victimes de leurs conceptions préfixées. Alors peut-être s'apercevraient-ils de leurs ignares prévisions. N'est considéré comme travail pour eux que ce qui est prescrit par des lois sociales. Or, comme les lois sociales ne pèsent que sur le grand nombre, il est inutile d'y apprécier une lueur de

bon sens. Toute action est vertueuse lorsque la volonté de l'individu le détermine. Or, est-ce par amour, par volonté, que les ouvriers travaillent des quinze heures par jour ? Ne sont-ils pas contraints à se sacrifier ? Ainsi, ce n'est donc pas par vertu, mais par préjugé traditionnel qu'ils s'enchaînent eux-mêmes. Comme ils sont sevrés de l'esprit d'abstraction ! Dès lors, marcher, boire, rire, manger, chanter, voler, n'est pas travail pour eux. Ah ! comme ils s'inquiètent peu des lois physiologiques qui meuvent permanemment l'individu en tous sens.

Ah ! ils seraient bien ébahis, pétrifiés, si le voleur leur tenait le langage suivant : « Vous me rabrouez injustement ! Je suis le législateur idéal. Je diffuse dans la masse une partie de la fortune qui s'engorgeait passivement dans les caves d'un millionnaire cancre, et fais ainsi travailler par mes dépenses, une grappe de familles de différentes corporations. Que font-ils de plus vos sénateurs ? N'ont-ils pas pour principe, de diffuser les richesses, afin qu'il n'y eût désormais

ni riches ni pauvres ? J'ajoute que ce qui diffère de nos travaux, c'est que moi je pratique leur principe, tandis qu'ils ne théorisent, pour le malheur des décharnés, que mes faits si louables ».

Malgré leurs préjugés invétérés, il est simple pourtant de faire de ces baudets des hommes raisonnables, en leur faisant entrevoir l'éclatante vérité. Prenez-en un dans le nombre qui semble le plus apte, décollez ses paupières, et ajoutez-lui ceci : Voyez-vous bien mes yeux, qui fixent les vôtres, comme ceux de l'astronome qui fixent les cieux ; travaillent-ils en ce moment ? Et mes mains qui pressent les vôtres ? Et mes bras, et mes jambes qui fonctionnent ? Et les paroles que je vous adresse, expriment-elles un travail vocal et cérébral ? Et mes mâchoires qui happent, taillent, déchirent, broient cette chair sanguinolente ? Et l'œsophage qui reçoit et transporte dans l'estomac le bol alimentaire qui, élaboré, est ensuite trié par les intestins et excrété par le sphincter, travaillent-ils tous ces organes ? Et mon

cœur, océan de vie qui toujours bat, quoiqu'il se repose entre les convulsions, qui transporte en vagues rougies et impétueuses parmi le réseau de fleuves, rivières, ruisseaux, l'ardeur, l'amour, l'expansion de mon être, doit-il subir aussi vos menaces ? Et mon système nerveux, constamment ébranlé au moindre bruissement que la conque recueille et lui transmet ; par les chocs les plus infimes, des particules gazeuses, contre les papilles nasales ; au contact d'une goutte acétique qui se dissolvait et impressionne les papilles de la langue ; aux intempéries les moins brusques ! Et mes larmes qui coulent. Et toutes les déjections que mon corps décharge. Et toutes mes pensées que les vibrations du sensorium engendrent comme le soleil nous inonde de lumière. Tout ce fonctionnement mécanique, toutes ces harmonies de milliards de cellules qui, associées, font mouvoir tout ce qui émane de mon organisme. Ce flux et reflux sanguin qui apporte joies et souffrances. Toutes ces merveilles de travail ne vous intéres-

sent point ? Ah ! je vous prie, ne soyez pas aussi sévère contre ceux qui dédaignent de vous imiter ! Voyez dans l'atmosphère, ces nuages, chassés par le vent instable que craignent les feuilles desséchées, car sans pitié cet adversaire fougueux les arrache de l'arbre familial et les ensevelit dans le sol boueux ! Comme tout change et rechange les choses qui nous intriguent ! Cette fumée de l'usine, qui s'échappe et va s'accumuler dans de hautes sphères pour provoquer l'éclair et la foudre qui nous épouvantent. L'hirondelle, qui ne cesse de chasser, pour apporter la bèque à ses petits. Le lion furieux qui bondit et dévore la proie imprudente. Puis encore la fourmi et l'abeille, et l'œillet et la violette. Toutes les espèces travaillent, sans trêve pour éclore, et protéger leurs larves, leurs embryons, pour reproduire la vie. Et la vie elle-même ne se maintient que par un labeur incessant ! Comme les sphères roulent silencieuses dans l'espace ! Et la lumière, qui vous permet de voir, comme elle est intrépide et infatigable

pourvu qu'on l'alimente. Tout ce qui se meut : poussières, flots, navires, aérostats, n'est qu'un travail perpétuel. Le travail est un mouvement. Le mouvement est partout. La nature ne s'arrête jamais de créer et détruire !

Le travail est en nous malgré notre conscience et dans l'ambiance. Et toutes ces manifestations grandioses, infinies ne vous satisfont pas ? Que vous faut-il encore ? Mais si ! répondra tout interloqué le naïf asservi. « Quoique ces grandeurs, ces édifices gigantesques m'aient ébloui, il me reste une seule objection à vous faire : Il est vrai, l'évidence me force à croire que le travail de la nature nous construit et nous fait vivre si nous nous soumettons à ses nécessités ! Mais il y a travail et travail comme il y a fagot et fagot. Il est vrai que l'assassin travaille ; ses muscles, son cerveau, tout en lui fonctionne dans le sinistre forfait qu'il commet, mais ce travail non-seulement est inutile, mais exécrationnable ; qu'allez-vous me répondre ? »

Encore une fois erreur! mon cher ami.

La nature, dans ses perpétuelles transformations se perfectionne sans cesse, mais ne crée rien d'inutile. Tout ce qui existe est nécessaire. Les assises d'un édifice sont aussi utiles que le dôme qui le recouvre. Le passé est utile à l'avenir. Le mal est utile au bien, et les ténèbres à la lumière. Le vice embellit la vertu. Tout se nécessite. Comment saurait-on qu'il est des gens vertueux, s'il n'y avait des gens assassins. Le vice ne se distingue que par la vertu. Et c'est pourquoi, tout en réprouvant tout ce qui nous est nuisible, nous ne pouvons que constater son efficacité. Pourrait-on se dire probes s'il n'y avait pas de voleurs? Eh! non! le mot n'aurait jamais été imaginé s'il n'y avait pas l'extrême qui l'eût engendré. De tout temps ce fut ainsi. Le mal nous prévient des souffrances qu'il nous provoque et c'est ainsi que nous n'y faillissons pas. L'histoire des horreurs du passé nous enseigne à ne pas l'imiter. Par les sciences instructives les sentiments changent; les guer-

res qui exaltaient nos pères nous déterminent une profonde indignation. L'amour du prochain nous rassure, nous console parce qu'il y a désavantage à le haïr. La lutte nous répugne et nous meurtrit; et nous aimons la paix, non par vertu, mais par intérêt.

Mais si la lutte n'eût pas existé, nous provoquerions inconsciemment comme firent nos pères tous les dangers qui s'offrent à nos yeux. Ce ne sont pas les hommes qui imaginèrent la guerre, ce fut la nature qui les y détermina, comme elle fait chuter le frêle enfant qui essaye ses premiers pas afin qu'il se perfectionne. La guerre est partout. La vie la nécessite. L'association seule nous rendra forts contre les malheurs qui nous entourent. Le travail inutile nous excite à faire un travail utile. Comment pourrait-on discerner, préciser l'utile et l'inutile si l'un des deux n'existait pas. A chacun d'apprécier ce qui est utile ou nuisible à ses besoins multiples. C'est pour cela que tous les individus choisissent le travail qui leur

semble le plus rémunéré et le moins pénible. Notre idéal d'aujourd'hui sera foulé, flétri par l'idéal de demain, mais celui d'aujourd'hui a sa raison d'être. Comment serait Demain si Aujourd'hui n'existait pas.

S'il est aujourd'hui des vols et des crimes, ce n'est que l'antagonisme des intérêts qui les provoque. Que disparaisse l'opposition et les méfaits les suivront comme disparaissent les jets lumineux d'une lampe qu'on éteint. Comment pourrait-on concevoir qu'en communisme les membres volassent ou tuassent, puisque le voleur se vole-rait lui-même ? ce qui est impossible. Et l'assassin ne pourrait poignarder puisqu'il jouirait de l'affection commune ; lui-même s'atteindrait au cœur en frappant le prochain ; mais le suicide ne sera pas, alors que la vie sera précieuse. De nos jours il se fait ce semble un travail inutile pour les révoltés. Des milliards se gaspillent appauvrissant le peuple et des centaines de mille hommes dépensent leur énergie pour perpétuer le crime des crimes : la Guerre. Des

millions de travailleurs s'épuisent à des travaux, répugnants à nos yeux, que des machines pourraient accomplir. Des centaines de mille de prolétaires chôment et nécessairement sont inutiles aux consommateurs, puisqu'ils ne produisent pas. Mais tout cela qui provoque notre dégoût, ne reflète que les circonstances économiques, incohérentes de nos temps, et de l'état d'esprit de tous ceux qui se font les piliers de l'institution étatique que la torche et la sape de nos volontés crouleront.

Nous sommes l'avenir qui chasse le présent. Il est donc plausible, que rien en nous ne cesse de se mouvoir, que tout ce qui se meut croule et édifie nos tissus aussi bien que les mondes ; que nous n'agissons qu'en raison de l'ambiance qui nous alimente, et des forces constitutives de notre organisme, ainsi que du degré de sensibilité ; de l'exubérance vitale, et des aptitudes particulières, que nos actions manifestent diversement. Un tempérament sanguin ne peut être apathique en raison de la conden-

sation du mouvement calorique et vital que contient son organisme : il doit épandre son énergie comme l'eau dilatée par la chaleur fait éclater les parois et mouvoir des fourgons. Qu'il est par conséquent inutile et insensé de vouloir exiger d'un individu ce qu'il ne peut donner de force et d'activité. Il est des animaux qui possèdent cinq, dix, quinze et vingt fois plus de puissance que l'homme ; doivent-ils pour cela mériter les palmes de l'éthique ? Le cheval par exemple qui donne à la patrie bien plus d'énergie et d'heures de travail que l'ouvrier le plus vaillant, allons-nous lui ressaser qu'il est honnête et qu'il collabore pour le bien public comme le pire des manœuvres ? Je ne crois pas, que je sache. Eh ! bien alors, pourquoi deux poids et deux mesures. La Terre ne met qu'un an à accomplir sa révolution autour du Soleil, tandis que Neptune met plus de 164 années ; doit-on louer ou blâmer le courage et l'indolence de ces astres mûs depuis des millions d'années ? Mais non ! l'astronomie nous enseigne le pourquoi

de cette disproportion, de même que la physiologie l'explique pour les animaux et l'homme. Quant à celui, qui subit le surmenage du travail social, il ressemble au plus vulgaire de nos animaux domestiques, puisqu'en somme il ne se résigne que par la crainte du fouet de son maître (prison) et pour satisfaire ses appétits, souvent inavouables. Ce ne pourrait être que d'une entente libre des hommes que tous leurs travaux, sans qu'ils fussent contrôlés, devinssent utiles pour l'entière collectivité, chacun donnant selon son énergie et consommant selon ses besoins, pour si étranges qu'ils fussent. Mais tous ces desiderata ne se réaliseront qu'avec le progrès des esprits, plus logiques, plus licencieux, et le concours des machines qui produiront au centuple ce que jadis les hommes devaient faire au prix de leur liberté. La machine seule doit être cet ouvrier infatigable, « vertueux », insensible qui se substituera à la souffrance humaine. Alors seulement les individus, libres de leurs actions, ne pouvant rester immobiles, appliqueront leur activité

intellectuelle pour les grands problèmes de la science et les innovations éternelles de l'art. De nos jours notre « sainte société » qui écroule, impitoyable, l'affamé pour vagabondage et enrichit les chanteurs, danseuses, comédiens, gymnasiarques, horizontales, n'écoeure-t-elle pas le penseur? C'est donc un travail vertueux que de chanter, rire et danser pour les uns et un vice pour les autres? Enfin! une douce pénombre assombrit le ciel. Le voile crépusculaire du grand soir de notre société, s'étend de l'horizon au zénith et du zénith à l'horizon, enveloppant ce monde d'infamies où bastilles et échafauds font sa gloire, et l'emportera bientôt dans le néant du passé, d'où nos yeux grands et ouverts dans les ténèbres de la nuit d'horreurs, attendent inquiets qu'un doux et soyeux rayon de l'aurore lumineuse, vienne les éclairer, pour voir enfin Demain où, amour et liberté enlacés, s'irradieront, dans le rêve du jour de réjouissances, d'Anarchie.

PASSÉ. PRÉSENT. AVENIR. — Sans que nous nous immiscions, comme les historographes et les archéologues dans le labyrinthe du passé pour y fouiller de précieux vestiges que le présent exige, nous pouvons au préalable, par abstraction, ramener, condenser les trois périodes du temps à chaque instant de notre existence. Chaque seconde, chaque tierce, bien moins encore de ce qu'on puisse imaginer, le passé, le présent, l'avenir, s'y confondent, s'y repoussent en extrêmes dans l'infini, comme l'espace du télescope se confine dans celui du microscope, dans l'atome. Tout a ses degrés, le vice comme la vertu, l'espace comme le temps, de même que le moindre effort du travailleur collabore à ce grand tout d'industrialisme, qu'assemble la société. A chaque souffle que nous expirons, que d'iniquités s'accomplissent, que de crimes, que de viols, endeuillent l'humanité ; ainsi que de jouissances, que d'amours, que de douceurs, soulagent les cœurs trop longtemps mutilés, déchirés. Comme nous nous

sentons si peu, dans l'immensité qui nous environne ! Nous qui voudrions tout crouler, tout construire, tout aimer, tout haïr, nous ne pouvons rien, ou presque rien. Comme il serait bon parfois d'anéantir sceptres et empires, de suspendre les guerres et d'éclairer de joie les visages assombris, contractés en d'affreux rictus de haine. Mais éloignons-nous de la folie, et esquissons à gros traits les stades de l'espèce humaine qui nous préoccupe au-dessus de tout, car par elle nous fûmes, nous sommes et nous serons quelquefois heureux. Mais hélas ! nous subîmes amèrement, et de trop, un fardeau (l'Autorité) que nos membres débiles ne purent décharger ; mais par le temps et nos efforts, nos jeunes embryons à éclore, seront exonérés dans leur maturité, pour toujours, de cette calamité. L'appréhension de ce meilleur devenir nous soulage et nous fortifie dans l'âpre fatalité. A travers les âges du passé qu'observons-nous ? Des hordes affamées, inconscientes, vagissant parmi les fléaux qui les déciment, supplian-

tes, les yeux vers le ciel ingrat et puissant, comme le chien attendrit de ses regards l'œil du maître en courroux. Ensuite des légions de peuplades groupées, pressées comme des troupeaux autour de leur berger errant, sous l'égide, le giron des rites stupides et nombreux, tous les membres guerroyant, chargés de piques et framées, tuant, dévorant, incendiant, vivant de chasses et de rapt, impudiques et incestes, gougeats et rusés, infects et audacieux. Puis enfin quelques lueurs éphémères de génie et de savoir, de logique et de stoïcisme ; mais les fureurs barbaresques dispersent aux ouragans ces merveilles de créations antiques ; les tortures moyenâgeuses reviennent encore plus cruelles, plus raffinées, et dans ces nuits que l'ignorance épaississait, roulaient pêle-mêle dans un abîme d'enfer, en des heurts effroyables, trônes et blasons, geôles et potences, jacques et seigneurs, couvents et homélies, papes et rois, tous festoyant, criant, geignant, hurlant, pillant, incendiant, massacrant, dans un tohu-bohu dia-

bolique, s'excommuniant les uns les autres et de ces luttes fratricides, l'écho sinistre des désespérés vient encore frapper nos oreilles et nous serrer le cœur et la gorge d'effroi. Vulcain, Pluton et Mars présidaient à tous ces déchirements. Lorsqu'on pense à cette plèbe passive, nourricière du « fainéant », à ces barons et ducs qui furent aussi capricieux, aussi audacieux, que furent bassement asservis les « vilains » ; à tous ces combats, où les chocs de haches et de lances, cliquetis de rapières et de claymores, et à la fièvre des soldats et chevaliers, bardés des pieds à la tête, se disputant la province convoitée par un roi appauvri, et décidant du droit absolu de possession. Et ces famines, qui réduisirent citadins et ruraux à chasser les chacals et à se repaître des carcasses putrides et d'écorces pétrifiées, malgré les prières et processions des moines et archevêques ; ainsi que les cruautés autoda-féïques, exterminant les insurgés affamés, et toutes les croisades et oriflammes, rassemblant et dispersant par routes et nations tous ces

bandits que la faim terrassait ; tout cet attirail, lourd et fastidieux des chrétiens alarmés, ruinant, exterminant de fertiles contrées au nom de leur Dieu qu'ils purifiaient dans le sang des poitrines perforées. Mais Guttemberg apparut, et dès lors tout se transforma ; les manuscrits se multiplièrent et furent lus avidement, la conscience fut fécondée dans les couches populaires.

Les opprimés ne cessèrent jamais de s'émeuter. Guerres, révolutions furent l'apanage de la tourbe humaine lasse, tiraillée ; mousquets, canons, mitrailleuses crachant le feu et la mort ; toutes les moissons fleuries d'intelligences, furent fauchées, piétinées, ensevelies. Que de rancœurs survivent encore à ces désastres, à ces déchainements démoniaques que l'opprobre recouvre.

Qu'est-ce donc le présent ? Même état d'incohérence, de bassesse, de sauvagerie malgré l'instruction répandue par villes et campagnes ; l'atavisme enchaîne encore l'individu et lui défend la possession de soi-même. Les nations sont armées jusqu'aux

dents prêtes à s'entr'égorger, à se décimer comme firent jadis les provinces gallo-franques, car les engins de guerre condensent en grande partie les intelligences des peuples. Tout le progrès semble graviter vers une destruction mondiale et finale, vers une vaste hécatombe, pour que l'humanité disparaisse. L'homme serait-il inadaptable par sa constitution inachevée dans son milieu d'évolution ? on ne peut y répondre, l'avenir nous est inconnu ! Tout cela pourtant ne pourrait être qu'une apparence, ce mal qui rend pessimistes les plus enthousiastes, pourrait ne pas être aussi profond qu'on se l' imagine, et n'être en somme qu'une couche superficielle d'éruptions malfaisantes. Par le développement des esprits, tout s'anonymise. Les rois politiques, s'abaissent et s'effacent devant les rois de la finance, les couronnes et les cours se discréditent ; seul un monarque divin, omnipotent, préside à toutes les intrigues, à toutes les opérations individuelles : c'est le veau d'or.

Lui seul décrète les conflits, les grèves,

les révolutions, les guerres. Ses adorateurs, ses thuriféraires, s'infusent de sa magnificence; leur commune patrie, c'est l'or ruisselant des entrailles fécondes et débonnaires, de leur suprême fétiche. Et ce sont ces prêtres du capital, aux yeux fébriles, aux doigts crochus, qui président à toutes les destinées; ce sont les vautours qui, de leur vol rapide, parcourent toute la terre, pour se rassasier de la pâture de leurs victimes, esclaves du travail. Tous complotent entre eux, pour fondre sur le bétail humain, dispersé de l'orient à l'occident. Ils n'égorge point ou rarement de peur d'effrayer leurs brebis; ils les étouffent, les empoisonnent *doucettement*. Ils les amusent, les réjouissent même parfois afin de cohésionner, solidifier l'étroite sympathie; ils les accouplent même, leur permettant des jouissances sexuelles afin qu'ils se multiplient le plus promptement possible, comme le porcher agit envers ses porcs.

Mais, malgré leurs soins les plus affectueux, la rage contamine un grand nombre

de ces agneaux, et tout aussi paisibles qu'ils soient ils s'enhardissent à mordre; la virulence du bacille singulièrement spécifique, qui fermente dans leur cervelle, les affole au point qu'ils ne s'attaquent qu'à leurs *tendres éleveurs*; une énergie qui dut être latente dans leurs fibres éclate spontanément et par suite ils deviennent des loups féroces, intraitables. La contagion est à certaines époques rapide et menaçante. Il est à craindre que tout le troupeau par le temps n'en devienne victime. Ah! ce jour-là toute cette espèce d'insatiables vampires, ne trouvant plus la subsistance nécessaire, disparaîtra à jamais de ce ciel azuré baigné de clarté et d'harmonie.

Quant à l'avenir, fou en est l'augure! Oracles et voyants nous content les amours qui fleuriront superbes dans ces âges lointains, inconnus, insondables, mais ne nous entretiennent jamais des peines qui surgiront amères, indélébiles dans les cœurs tendres des humains. Toujours les joies s'imprègnent d'amertumes. Nos souffrances ne seront plus

les mêmes que les leurs, mais elles seront inéluctables. Comment peut-on jouir sans souffrir. Comment aimer sans haïr. Ah! cruelle est l'énigme de cette réalité où les extrêmes se nécessitent. Pourquoi ne pas aimer sans haïr? Pourquoi la souffrance suit-elle la jouissance?

Comme il est compréhensible que des âmes avides de béatitude éternelle songent enfin à un séjour éternel qui satisfasse leurs désirs d'Œdipes déçus. Comme il est doux de repousser la coupe d'angoisses!... S'il nous est interdit d'affirmer ce que feront nos descendants; l'histoire du Passé nous permet de conjecturer des améliorations. Un homme libre souffre et jouit mais l'esclave ne fait que souffrir: c'est pourquoi l'avenir sera meilleur que le présent; l'évolution lente mais constante des esprits vers la conscience, la logique, provoque un progrès indéfini des sciences et des arts; l'industrialisme inondant le globe de produits, réduisant insensiblement les hommes au chômage par un machinisme toujours perfectionné, et

leur permettant ainsi de se livrer à des recherches qui les ennobliront dans les voies saines et pures du savoir.

Les hommes affranchis du travail et devant consommer, prendront les fruits que les machines engendreront et mûriront. Que faire en effet de ces millions de travailleurs qui, chassés de l'usine par l'ouvrier robuste d'acier, produisant ce qu'eux tous n'eussent pas égalé ! Impossible de les exterminer comme bêtes nuisibles.

Il serait du reste dangereux que des gouvernants hiérarchiquement anonymes essayassent un pareil accommodement ; ces hommes étant doués d'une intelligence supérieure ! Dès lors s'imposera le communisme, la négation de toute autorité affameuse, fourvoyeuse et perverse. Mais que de cadavres joncheront encore le sol que parcourront ces bandes joyeuses que notre intellect présente. Que de siècles s'écouleront, avant que bruissent leurs joies, comme les caresses des feuilles que le zéphir provoque, avant qu'étincellent leurs intelligences, parmi les bois

touffus, sombres et salutaires qu'ils aimeront fréquenter et converser avec leurs sœurs muettes : les plantes ! Avant qu'émerge le type idéal, qui emplira les forêts de poèmes dithyrambiques, pour cette vie passive, mystérieuse d'espèces étranges et suaves ? Lorsqu'on pense à tous ces nombreux millions d'Asiatiques, d'Africains, d'Australiens, d'Européens, etc..., qui subissent la sujétion atavique de leurs ancêtres, esclaves invétérés ; à toutes les nombreuses nationalités, tribus, peuplades émasculées, avachies sous la trique de leurs princes.

N'importe le temps qui nous en sépare, puisque nous ne serons plus ; ce qui est indéniable c'est la marche, le développement de l'espèce humaine vers l'inconnaissable comme se développe le chérubin à travers l'adolescence et la maturité individuelle. A quoi bon s'inquiéter de la décadence, de la désuétude de l'humanité, après que se seront déroulés des millions et des millions de siècles de grandeurs, de gloires, de félicités ? Lorsque viendra l'époque des brises

glaciales, figeant la vie en un compact glaçon, résultant des lois multiples qui transforment toutes choses, il sera impossible d'y remédier. Ne nous attardons pas à ces fatalités puisqu'elles nous dominent, souveraines ! Sommes-nous attristés de notre vieillesse et notre mort alors que nous savons que le temps dispersera nos os en poussière ? Non ! Nous vivons, nous satisfaisons l'instinct de conservation qui nous fait aimer la vie. Il en est tout autant des stades ultérieurs où s'acheminera dans sa virilité notre grande famille vers la vieillesse et l'anéantissement que des forces physiques déterminent. Toujours de l'avant. Et pour le Progrès !

LE POURQUOI DE NOS ACTIONS. — Ce fut du sein de la souffrance, des pénibles contorsions, des ruineuses catastrophes qu'éclata le Pourquoi impérieux des déshérités, des âmes ravies du bonheur si précieux, et non de l'état de vie monotone, indifférente, placide, et moins encore de la jouissance des bienheureux, de leurs spasmes incons-

cients, de leurs folles caresses. Ce ne put être de cette irréflexion béate que jaillit cette exclamation dont l'angoisse seule implique. Dès que le pourquoi rudimentaire du nomade anthropoïde put évoluer, embrasser l'envergure, sonder la profondeur du pourquoi des Platon, des Socrate, des Egyptiens, des Confucius, ce fut pour l'humanité l'expression précise, concise de sa distinction entre toutes les espèces animales qui s'avalissent, qui s'ignorent ; ce fut l'assise d'où s'élève le Temple immense, toujours nouveau, que construisent les hommes de savoir et de génie ; l'esprit d'association en fut le corollaire. En effet, pourquoi s'entredétruire alors que par l'union tout s'embellirait ! Certes, il fut une époque où ce pourquoi métaphysique réduisit un grand nombre de désespérés, de souffrants à un cruel pessimisme. Les Çakya-Mouni, les Jésus, les Léopardi, les Schopenhauer, les Hartmann, etc., furent nombreux ; inquiets, prostrés dans l'impatience de pénétrer un jour dans un nirvana de

félicités, le mystère insondable de la vie. Leurs questions furent légitimes à tous ces perclus, sourds-muets, aveugles, à toutes les victimes des Procustes, à tous ceux qui, meurtris, n'endurèrent que d'horribles affections tantalesques. Hélas ! pourquoi cette vie de ténèbres éternelles puisque la lumière joviale ne fut qu'un éclair ? Pourquoi l'âme s'inquiète-t-elle de ses fins ? Pourquoi cette lutte vitale ? Pourquoi l'harmonie des mondes et non le chaos ? Serait-ce l'œuvre colossale d'un être suprême absolu ? Oui ! répondirent ces altérés de bonheur ; l'illusion les rendit affirmatifs. Pourtant il est impossible d'y répondre ! Le doute subsistera toujours. Comment concevoir en panthéiste l'absolu, l'infini, épandus dans les choses, puisqu'ils sont illimitables. On ne peut apprécier leur grandeur ni leur petitesse. Absolu et relatif sont incompatibles. Comment imaginer l'absolu dans le relatif ? Comment notre âme immatérielle, inétendue, confinerait-elle dans le réceptacle encéphalique, étendu ? Les yeux du microscope comme les nôtres,

sont aussi grossiers pour percevoir cette nature abstraite, illusoire, et toutes ces secrètes splendeurs. A quoi bon féler, crevasser notre tendre boîte crânienne contre le roc d'airain, irréductible, immensément gigantesque qui symbolise la nature impassible ? Résorbons nos prétentions quoique à regret, et efforçons-nous de chercher la lumière si longtemps voilée ; cicatrisons les plaies purulentes jusqu'à nos jours incurables, chassons la cécité, rendons l'ouïe et la parole aux sourds et muets, la joie aux désillusionnés, et la liberté aux enchaînés. Par nous-mêmes, ces bienfaits s'accompliront. La nature veut que nous travaillions, pour nous divulguer secret par secret et nous récompenser ? La science des hommes prévaudra sur celle des théologiens quiétistes et nous rendra le paradis perdu. N'espérons plus l'impossible qui nous plonge dans le désespoir. Ambitionnons le possible, et des satisfactions viendront nous combler. Une foi nouvelle renaît en l'individu. Par soi-même tout s'acquerra. Mais combien en

est-il qui s'inquiètent de leur *moi*, de sa splendeur ? Ah ! s'ils s'analysaient, s'ils se demandaient chaque jour, chaque moment, le pourquoi de leurs fonctions, de leur conduite, tous les souffreteux du travail ? Si ces foules de mécréants, malicieux athées qui vont docilement s'anémier dans l'usine, ou corroder leurs viscères d'alcool au cabaret foyer du crime, consultaient leur conscience comme les chrétiens et l'affranchi ! Alors la paix règnerait parmi nous tous. Plus d'esclaves. Plus de maîtres, si le pourquoi libérateur présidait aux décisions des humains. Quelle serait la raison qui pousserait l'ouvrier à se prostituer, à ravalier ce qu'il représente de noble, de magnanisme : l'homme être raisonnable ? Alors qu'il considèrerait également ses semblables comme soi-même. Ni supérieurs, ni inférieurs. Tous s'entr'aidant, se nécessitant. Alors on ne verrait plus ces êtres immoraux, émaciés, efflanqués, cacochymes, attelés à des chariots chargés, semblables au bœuf ou au cheval, tousser, cracher, exsuder par leurs

pores toute leur énergie, toute leur dignité, leur exquise puissance qu'ils foulent bêtement à leurs pieds de brutes rompues. Les maîtres eux-mêmes si extravagants, si implacables envers leurs subordonnés, conserveraient-ils cette attitude tyrannique, s'ils savaient le pourquoi de leur existence ? Se résigneraient-ils à flageller constamment de leur verge cinglante l'esprit rétif des insoumis, provoquant ces grappes de réfractaires que l'acuité de leurs blessures infligées par la fêrule autoritaire exaspère ? Pourquoi ces despotes se rendent-ils esclaves de leurs esclaves, comme le geôlier s'enchaîne pour veiller son prisonnier ? Pourquoi toutes ces rivalités, toutes ces bassesses ? Ah ! si tous les soldats maltraités par leurs chefs, tous les affamés de la rue que la société dédaigne, tous les couvreurs, maçons, peintres en bâtiment, pêcheurs et égoutiers, mineurs et rouliers, cultivateurs et débardeurs, tous gens exposés aux pires dangers, aux fatigues mortelles, savaient pour qui et pourquoi ils travaillent, comme tous

s'insurgeraient en masse pour changer l'état de leur dépravation honteuse. Mais ces malheureux ne s'interrogent jamais. Ils ne réfléchissent pas sur leur sort. L'intelligence ancestrale, étroite imprime leurs volitions, ils ne pensent que par le passé. Leurs pères les ont livrés inconsciemment comme proie aux audacieux financiers. Rien n'est venu secouer l'intelligence latente que leur cerveau contient. Ah ! comme il serait bien plus utile qu'on gravât au frontispice de tous nos monuments : « Pourquoi vivons-nous » ?...

Cela synthétiserait plus explicitement les vagues aspirations de Liberté, Egalité, Fraternité. Les hommes intrigués des pourquoi de leurs misères, seraient tôt édifiés d'apprendre enfin que par leur volonté ils pourraient cueillir les fruits inaliénables que le philosophe goûte dans son domaine de la pensée solitaire.

Nul spectacle n'est plus attristant, décevant que celui de la rue où l'œil perspicace ne rencontre guère de faces humaines reflétant une intellectualité particulière ; presque

tous répugnent à voir ! Les uns ineptes et arrogants, les autres vaniteux et pommadés ; d'autres lourds et grossiers avec dans leurs yeux une expression de servitude ; d'autres bouffis d'orgueil à ample stature, au front bas et enserré, au crâne vide, lotis de biceps musculeux, provocants au moindre regard oblique d'un passant ; enfin il en est qui s'abattent flasques et abjects sur la chaussée, disciples de Bacchus, immobiles, le museau couvert d'immondices et d'où s'échappent des relents du vin trop absorbé. Ah ! ces yeux de la foule comme ils écœurent ! duchesses et prostituées, sbires et proxénètes, prêtres et filous, tout un monde d'affairés, d'insolents, de coquins coudoyant, dévisageant le paisible observateur ! Ah ! il est préférable de porter ses pas par monts et vallées, vers champs et coteaux où la fièvre, l'inquiétude des rues se changent en un chatoyant murmure des eaux riveraines, en un susurrement des vents qui chantent l'amour de l'espace et leurs libres expansions. Ah ! les hommes sont bien petits et mesquins,

lorsque juché sur un tertre de rochers ou d'argile on peut dominer leurs cités, leurs hameaux, et comparer leurs travaux dans toute leur étendue avec celle de l'ambiance, où de vastes campagnes striées de rigoles azurées, des bois sombres, tachetant de noir par plaques les immenses terres fauves, limitées par le large horizon. De ce contraste, on dirait des fourmillières sous la voûte infinie du Ciel. Comme leurs clameurs, leurs sanctions, leurs simagrées, sont risibles et puériles, de cette hauteur accidentée, parée aux alentours de blés et de vignobles. Quel snobisme se dégage de ce bas-fond où tous ces mouchérons irascibles maugréent, se trompent, se haïssent, se disputent, s'assassinent entre eux. Ah ! si le pourquoi qui nous rend si méditatifs, qui nous fait rechercher nos origines dans nos tissus ou à travers les nues alourdies de nuages superposés, faisait leur mobile de ces êtres malin-gres, comme ils fuiraient leurs venelles empuanties, pour que vinssent se baigner leurs mièvres membres, leurs poitrines

oppressées ; leurs yeux atones dans les effluves qui émanent du sol verdi et ensoleillé, où une réminiscence de vie gonfle le cœur d'amour. Leurs faces blêmies par les haines et l'étroitesse de leurs taudis se peinturleraient violemment, rubicondes comme les feux du soleil couchant, ou brunies par le hâle des champs. Comme ils admireraient les sinuosités aquatiques et terriennes, les méandres des pâles routes, dentelées de rideaux parallèles d'arbres, bas et rabougris. Ah ! il est pénible pourtant de savoir ses semblables, soliveaux, piétiner dans l'ornière de traditions émondées de bon sens et d'humour. Comme il serait plus doux de les savoir unis dans une fraternelle communion universelle où ils ne rencontrassent par toutes les migrations que des sourires, que des soins, qu'une paix bienfaisante.

Ne cessons jamais de les critiquer dans leurs repaires, de les gouailler, de les molester, d'établir des colloques afin que nous puissions leur étaler leurs incartades, leurs actions nauséabondes ; sachons les émou-

voir par le pathétique de nos harangues, par nos soins de mentors qu'ils sauront un jour apprécier. Semons le pourquoi salutaire qui fera graviter vers la Révolution, tous les opprimés, qui sauront enfin que le Bonheur est en eux, et fêteront la gloire posthume de ceux qui les firent s'affranchir du Mal qui les eût détruits, dans des volcans de haines inénarrables.

TABLE

Première partie de 1 à 128.

PHILOSOPHIE DU DÉTERMINISME.

Deuxième partie : RÉFLEXIONS SOCIALES

	Pages
De la vie.....	131
Du ciel.....	160
Préjugés sociaux.....	183
Du travail.....	235
Passé, présent, avenir.....	250
Le Pourquoi de nos actions.....	261





EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

Format in-18 Jésus

P. ADAM. <i>La Glèbe</i> , 1 vol. in-32.	2 »	HUYSMANS. <i>A vau l'eau</i> , 1 v.	2 »
— <i>L'Essence de Soleil</i> , 1 vol.	3 50	in-32	2 »
— <i>Soi</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Certains</i> , 1 vol.	3 50
J. AJALBERT. <i>En Amour</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Un Dilemme</i> , 1 vol. in-32	2 »
— <i>Femmes et Paysages</i> , 1 vol.	3 50	— <i>En Rade</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Notes sur Berlin</i> , 1 vol. in-32.	2 »	— <i>En Route</i> , 1 vol. in-18.	3 50
BAKOUNINE. <i>Œuvres</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Là-Bas</i> , 1 vol.	3 50
BARBEY D'AUREVILLY. <i>Théâtre contemporain</i> . Nouvelle série, 1870-1883, 1 vol.	3 50	J. JULIEN. <i>Trouble-Cœur</i> , 1 v.	3 50
H. BEAUCLAIR. <i>Ohé l'Artiste</i> , 1 vol. in-32	2 »	KROI OIKINE. <i>La Conquête du Pain</i> , 1 vol.	3 50
— <i>La Ferme à Goron</i> , 1 v. in-32	2 »	Ed. IEPPELLETIER. <i>L'Amant de Cœur</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Le Pantalon de M^{me} Desnou</i> , 1 vol. in-32.	2 »	— <i>Une Femme de cinquante ans</i> , 1 vol.	3 50
H. BECQUE. <i>Querelles littéraires</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Les Morts heureuses</i> , préface de ALPH. DAUDET, 1 vol.	3 50
H. BELLIOT. <i>Le roman d'une Fee</i> , 1 vol.	3 50	J. LORRAIN. <i>Les Griseries</i> , 1 v.	2 »
I. BLOY. <i>Le Dées-péré</i> , 1 vol.	3 50	J.-H. MACKAY. <i>Anarchistes</i> , 1 v.	3 50
— <i>Propos d'un Entrepreneur de démolitions</i> , 1 vol.	3 50	Ch. MALATO. <i>De la Commune à l'Anarchie</i> , 1 vol.	3 50
BOUFFÉ. <i>Mes Souvenirs</i> , 1 vol.	3 50	VICTOR MAUREL. <i>Un problème d'art</i> (méthode de l'art du chant), 1 vol.	3 50
Ch. BUET. <i>Contes ironiques</i> , illustrés par ALX. LEMAISRE, 1 vol.	3 50	A. MELIOT. <i>La Musique expliquée aux gens du monde</i> , 1 v.	3 »
CABROL. <i>Le maréchal de Saint-Arnaud en Égypte</i> , 1 vol. in-8°	7 50	JEAN MOREAS et P. ADAM. <i>Les Demoiselles Goubert</i> , 1 vol.	3 50
E. CADOL. <i>Cathi</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Le Thé chez Miranda</i> , 1 vol.	3 50
Ch. CROS. <i>Le Ciel et de saintal</i> , poésies et fantaisies, 1 vol.	3 50	Eug. MOREL. <i>L'ignorance acquise</i> , 1 vol.	3 50
L. DESCAVES. <i>Les Emmurés</i> , 1 vol.	2 50	L. MULLEM. <i>Chez M^{me} Antonin</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Misères du cabre</i> , 1 vol.	3 50	G. NADAUD. <i>Chansons à dire</i> , 1 v.	3 50
— <i>Sous-Offs</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Miettes poétiques</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Sous-Offs en cour d'assises</i> , 1 plaquette.	2 »	— <i>Nouvelles chansons à dire</i> , 1 vol.	3 50
R. DU RANDEAU. <i>Civils et Militaires</i> , préface de Th. DE BANVILLE, 1 vol. orné de dessins sur bois.	3 50	— <i>Théâtre de Fantaisies</i> , 1 vol.	3 50
JEAN GRAVE. <i>La Société mourante et l'Anarchie</i> , 1 vol.	3 50	— <i>Théâtre inédit</i> , 1 vol.	3 50
G. GUICHES. <i>L'Imprévu</i> , 1 vol.	3 50	H. NIET. <i>Suggestion</i> , 1 vol.	3 50
— <i>Philippe Destal</i> , 1 vol.	3 50	P. POUROT. <i>Les Ventres</i> , 1 vol.	3 50
HAMON. <i>Psychologie de l'Anarchiste-Socialiste</i> , 1 vol.	3 50	P. DE REGLA. <i>Les Bas-Fonds de Constantinople</i> , 1 vol.	3 50
L. HENNIQUE. <i>Un Caractère</i> , 2 vol.	3 50	— <i>La Turquie officielle</i> , 1 vol.	3 50
— <i>La Mort du duc d'Enghien</i> , 1 plaquette.	2 »	SCHURMANN. <i>Les Étoiles en voyage</i> . (La Patti, Sarah-Bernhardt, Coquelin), 1 vol.	3 50
— <i>Pouf</i> , 1 vol. in-32.	2 »	E. THERRY. <i>La Comédie-Française pendant les deux sièges</i> , 1 vol. in-8°.	6 »
		— <i>L'Enigme d'Andromaque</i> , 1 brochure in-16.	1 »
		A. VALLETTE. <i>Le Vierge</i> , 1 v.	3 50
		WILLY. <i>Sovrées perdues</i> , 1 vol.	3 50



